

Savoir, c'est mourir

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Savoir c'est mourir

Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON



RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 2

**SAVOIR,
C'EST MOURIR**

PLON

Traduit de l'américain par
France-Marie Watkins

Titre original :
DEATH CHECK

ISBN : 2-259-00269-2

Dépôt légal : 2ème trimestre 1977

CHAPITRE I

Ce fut un meurtre très rapide.

Poser l'aiguille sur le bras gauche. Enfoncer le pouce entre le biceps et le triceps pour faire ressortir la veine. Voilà. Chasser l'air de la seringue. Piquer. Appuyer à fond sur le poussoir, lentement.

Fini.

Retirer l'aiguille et laisser le sujet s'affaler de nouveau à côté de l'échiquier où il était tombé quelques instants plus tôt.

La tête heurta violemment le parquet ciré et le tueur ne put réprimer une grimace, même si un homme avec une magnifique overdose d'héroïne n'a pas besoin de compassion.

— Tu sais, ma chérie, dit l'homme à la seringue, il y a des gens qui paient pour ça. Qui paient réellement pour se faire ça, à eux-mêmes.

— Tu n'avais pas besoin de t'y prendre comme ça. Tu aurais pu me le laisser avoir avant. Ce soir je le voulais.

Elle parlait en regardant le tueur dans les yeux, cherchant à le forcer à la regarder, elle, plutôt que l'homme sur le plancher. Elle portait des bas de résille noire, recouverts jusqu'aux genoux par des bottes noires admirablement cirées, et du rouge à lèvres couleur de sang coagulé. C'était tout. Elle tenait un fouet de la main gauche et quand elle tapa du pied ses seins nus frémirent.

— Vas-tu m'écouter ? cria-t-elle.

— Chut, fit l'homme, la main sur le poignet de la personne gisant sur le sol. Aaaaah, oui. Il doit être en extase. Ce n'est peut-être pas une façon pénible de partir, dans le fond. Chut.

Un silence. Et puis l'homme murmura :

— Un travail très rapide et très efficace. Il est mort.

— Il est mort, et moi ? Est-ce que tu as pensé à moi ?

— Certainement, ma chérie. Rhabille-toi.

L'homme qui avait été connu sous le nom de Docteur Hans Frichtmann s'appliquait maintenant à enfoncer l'aiguille de la seringue vide en trois autres points du bras gauche du mort, manquant de peu le trou mortel. Quand on découvrirait le corps, les piqûres

indiqueraient que la victime avait dû s'y prendre à quatre fois pour trouver la veine. Un amateur. Cela expliquerait l'overdose massive. Pas parfait, mais ça ferait sans doute l'affaire.

La femme bottée n'avait pas bougé.

— Qu'est-ce que tu dirais de... tu sais, toi et moi ? Normal ?

— Toi et moi, ce ne serait pas normal, répliqua-t-il en posant sur elle ses pâles yeux bleus. Rhabille-toi et aide-moi avec ce malheureux.

— Merde, dit-elle.

— Ton américanisation totale ne te sied pas, déclara-t-il froidement. Habille-toi.

Elle secoua la tête avec colère et ses épais cheveux noirs cascadèrent sur ses épaules nues quand elle tourna les talons et s'éloigna.

Bien avant le jour, ils déposèrent le corps derrière un bureau, dans une pièce de Brewster Forum, une organisation à but non lucratif qui « poursuivait des recherches sur la pensée originale ». C'était le bureau du directeur de la sécurité, et quand l'homme avait été vivant ce bureau avait été le sien.

La tête tomba sur le buvard et la seringue fut soigneusement placée sous la main droite, dont les doigts se balancèrent à quelques centimètres de la moquette avant de s'immobiliser, tout à fait inertes, au-dessus de l'aiguille.

— Ah, voilà. Très bien. Parfait, marmonna l'homme.

— Un gaspillage honteux, dit la femme, qui portait à présent un élégant tailleur de tweed et un bonnet tricoté à la mode tiré sur ses sourcils.

— Ma chérie. Nos employeurs nous paient très bien pour que nous leur procurions le plan de conquête du monde. Cet imbécile s'est mis en travers de notre chemin. Sa mort, par conséquent, n'est pas un gaspillage. C'est simplement une des exigences de notre profession.

— N'empêche que je n'aime pas ça. Je n'aime pas les planètes, ce soir. Il y a une force qui agit contre nous.

— Ridicule. Est-ce que tu as fouillé le corps ?

— Oui. Est-ce que c'était ridicule quand ils ont failli nous attraper ? Est-ce que c'était ridicule quand...

Sa voix s'éloigna et s'estompa quand ils quittèrent le bureau.

Mais la fouille n'avait pas été faite. Et sous le col fortement amidonné du directeur de la sécurité il y avait des négatifs enveloppés d'étoffe, solidement cousus.

Feu le directeur de la sécurité les avait cousus là la veille au soir, répandant à une vague prémonition de danger. Cela fait, il rangea le fil et l'aiguille dans la trousse de couture de sa femme, l'embrassa, lui raconta un petit mensonge vénial au sujet d'une soirée en ville et de son ascension dans la société, s'assura une dernière fois que ses polices

d'assurance étaient bien en vue sur le dessus de la commode et quitta leur petite maison avec toute la fausse nonchalance dont il était capable.

Peter McCarthy projetait de découvrir la signification exacte de ces négatifs. En dix-huit ans d'emploi, infime rouage dans la machinerie d'investigation fédérale, c'était la première fois qu'il avait l'impression que son travail était important.

Dix-huit ans de métier, avec l'argent et les bénéfices en nature, et ils étaient une des premières familles du quartier à avoir la télé couleur, Jeannie avait un manteau neuf tous les ans, les gosses fréquentaient des écoles paroissiales et le break était presque entièrement payé, l'année dernière ils avaient fait une croisière aux Bahamas. Merde, 18 000 dollars par an plus 4 000 dégrevés d'impôts pour Peter McCarthy qui avait péniblement terminé ses études primaires, ce n'était pas mal.

En s'éloignant de sa maison, il se demanda si l'étalage des polices d'assurance n'était pas inutilement mélodramatique. Après tout, cela risquait de n'être que le petit hobby sordide de quelqu'un. Moche mais pas vraiment important. Il se sentait tout joyeux.

Plus tard dans la soirée, les bras reposant sur les accoudoirs d'un fauteuil et considérant un élément du dernier coup d'une partie qui lui était inconnue, Peter McCarthy comprit qu'il avait découvert quelque chose d'énorme. Mais il était trop tard.

Quand son cadavre fut trouvé le lendemain matin, il fut discrètement transporté dans un hôpital voisin où une équipe de cinq pathologistes fédéraux pratiquèrent une autopsie de huit heures. Une autre équipe examina les effets personnels de McCarthy avec une application microscopique, décousant tous ses vêtements, disséquant ses souliers, et trouvant enfin les négatifs.

Le rapport d'autopsie et les négatifs furent envoyés pour plus ample analyse à une maison de santé psychiatrique sur le détroit de Long Island. Là, les négatifs furent développés, examinés pour connaître le type de pellicule et la source du développement, puis transmis à un autre service pour reproduction et programmation, et dans un troisième qui les envoya à un quatrième qui les fit porter par coursier dans un bureau où un homme à l'expression amère était assis devant un boulier. Le processus avait demandé deux heures.

— Voyons ça, grommela l'homme à tête de citron. Je n'ai pas vu de trucs pareils depuis l'université. Bien sûr, à l'université, on ne payait pas une épreuve 1 900 dollars, non plus.

Quand il eut examiné la dernière des douze épreuves, chacune de la taille d'une page de grand magazine, il hocha la tête pour donner congé au porteur.

— Faites-en tirer de plus petites, pour le transport et la

destruction. Solubles à l'eau, ça ira.

— Les négatifs aussi ?

— Non, rien que les épreuves. Allez.

Puis l'homme à la figure amère pianota du bout des doigts sur les boules polies du boulier et fit pivoter son fauteuil pour contempler le détroit de Long Island.

Il contempla la nuit sur le chenal sombre qui aboutissait à l'Atlantique qu'il avait traversé tout jeune homme dans l'OSS. L'Atlantique au bord duquel on lui avait confié une dernière mission qui ne lui plaisait pas et qu'il avait commencé par refuser et sur laquelle il s'interrogeait encore dans des moments comme celui-ci.

Peter McCarthy était mort. Assassiné, selon l'autopsie. Et les négatifs ? Ils confirmaient ces vagues soupçons d'ennuis à Brewster Forum et, en ce qui concernait les États-Unis, Brewster Forum avait du poids. Beaucoup de poids.

Il repassa les photos dans son esprit, puis il se détacha soudain du panorama nocturne et pressa un bouton sur un panneau de métal encastré dans son bureau à l'endroit où se trouvait normalement le tiroir du milieu.

— Oui ? fit une voix.

— Dites à la programmation de me donner des notices sur les sujets des photos. Faites faire ça par ordinateur. Je veux que personne ne s'amuse avec ça. Je dois être le seul à voir les notices.

— Bien, monsieur.

— J'ajouterai que si jamais j'apprends qu'une de ces photos a été utilisée dans un but de distraction, des têtes tomberont. La vôtre en particulier.

— Oui, monsieur.

En quatorze minutes trente secondes chrono, les photos arrivèrent, accompagnées de résumés dans des enveloppes numérotées.

— Laissez-moi, dit l'homme à la figure amère en vérifiant le numéro de l'enveloppe contenant une photographie d'un homme bedonnant d'un certain âge vêtu d'une cape noire, qui caressait une femme brune aux yeux fous ne portant que des bottes et de longs bas.

Il parcourut la notice. « Oui, c'est bien ce que je pensais. Un foutu homosexuel. Merde. » Il remit le résumé dans l'enveloppe, les photos aussi, chacune dans la sienne et les cacheta toutes. Puis il pivota vers l'obscurité du détroit de Long Island.

Un agent mort. Des ennuis à Brewster Forum. Des photos d'un pédé s'amusant avec une femme nue.

Oui ou non ? s'interrogea-t-il. Remo Williams. L'Implacable. Oui ou non ? C'était à lui de prendre la décision, à lui qu'incombait la responsabilité.

Il songea encore une fois à Peter McCarthy qui avait travaillé pendant dix-huit ans pour une agence fédérale dont il ignorait l'existence. Et maintenant il était mort. Sa famille subirait à jamais la honte d'un homme mort d'une overdose de stupéfiants qu'il s'était inoculée lui-même. Jamais les compatriotes de Peter McCarthy ne sauraient qu'il était mort victime du devoir. Personne ne s'en soucierait jamais. Est-ce qu'un homme méritait une mort aussi peu gracieuse ?

De nouveau le bureau. Le bouton de l'intendance.

— Oui, monsieur. Un peu tôt pour téléphoner, dit la voix.

— Pour moi il est tard. Dites au poissonnier que nous avons encore besoin de morue.

— Je crois qu'il nous en reste au congélateur.

— Mangez-la vous-même si vous voulez. Et contentez-vous de placer la commande.

— C'est vous le patron, docteur Smith.

— Oui, c'est moi.

Harold W. Smith se retourna vers le détroit. La morue. On en venait à détester son odeur, quand on savait ce qu'elle signifiait.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et le gymnase était obscur, à peine éclairé par des points lumineux venant des hautes fenêtres et filtrant par les minuscules bulles de peinture qui avaient éclaté peu après que les ouvriers eurent appliqué la première couche de noir. Le gymnase, anciennement le court de basket-ball du Country Friend's Club de San Francisco, avait été construit pour bénéficier du soleil de l'après-midi sur le Pacifique, et quand le propriétaire apprit de la bouche du locataire éventuel que celui-ci ne le louerait que si les fenêtres étaient noircies, il manifesta quelque étonnement. Il fut plus surpris encore quand on lui dit qu'il ne devait jamais entrer dans le gymnase quand l'occupant s'y trouvait. Mais le loyer était tentant et dès le lendemain les fenêtres se recouvrirent de peinture noire. Et le propriétaire dit à son locataire :

Je ne me montrerai pas. Pour ce genre de somme, ça ne me regarde pas. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on peut faire dans un gymnase qui n'est pas permis de nos jours, hé, hé ?

Alors, naturellement, un jour il se cacha sur le petit balcon et attendit. Il vit la porte s'ouvrir et le locataire entrer. Une demi-heure plus tard, la porte se rouvrit et le locataire s'en alla. Mais le plus curieux, c'était que le propriétaire n'avait pas entendu le moindre bruit. Pas de craquement d'une latte du plancher, pas un souffle, rien que ses propres battements de cœur. Rien que le son de la porte s'ouvrant et se fermant. Or c'était bizarre parce que le gymnase du Country Friend's Club était un grand conducteur de son, un lieu où le moindre chuchotement se transformait en vocifération.

L'homme nommé Remo avait su qu'il y avait quelqu'un sur le balcon parce que, entre autres choses, il avait commencé ce jour-là à travailler son ouïe et sa vue. Généralement, la tuyauterie et les insectes suffisaient à ces exercices. Mais ce jour-là il y avait eu une respiration nerveuse sur le balcon, le genre de respiration oppressée des obèses. Alors Remo avait travaillé à se déplacer en silence. C'était un jour bas d'ailleurs, entre deux des innombrables pointes d'alerte.

Aujourd'hui, par contre, c'était jour de pointe en pleine ascension

et Remo avait soigneusement verrouillé les trois portes du gymnase au rez-de-chaussée et celle du balcon. Il était en alerte depuis maintenant trois mois, depuis que le gros paquet était arrivé à l'hôtel. Il n'y avait pas d'explications. Rien que de la lecture. Cette fois c'était Brewster Forum, une espèce de brain-trust. De vagues ennuis qui menaçaient. Mais on n'avait pas encore fait appel à Remo.

Remo sentait que le sommet n'était pas tout à fait à la hauteur. Tout son entraînement lui avait appris que l'on n'atteint pas une pointe toutes les semaines. On se prépare à une pointe. On projette une pointe. On travaille dans ce sens. Atteindre la pointe tous les jours, ça veut dire simplement que la pointe devient de plus en plus basse.

Il y avait maintenant trois mois que Remo travaillait tous les jours à la pointe et ses yeux s'habituait un tout petit peu moins facilement à l'obscurité du gymnase. Pas, à vrai dire, au niveau des gens ordinaires, ni même d'ailleurs de ceux qui voyaient bien dans le noir. Mais un peu moins qu'il ne devrait, moins bien qu'il ne s'y était entraîné.

Le gym sentait les chaussettes sales d'une décennie.

L'air était sec et avait un goût de vieux dictionnaires rangés dans un grenier en plein été. Des particules de poussière dansaient dans les minces rayons tombant des éclats de la peinture noire. Dans le fond, où des cordes pourrissantes tombaient du plafond, une mouche bourdonnait.

Remo respira régulièrement, détendit le centre de son être pour ralentir le pouls et développer son calme comme on le lui avait appris. Le calme que les Européens et plus particulièrement les Américains européens avaient oublié, ou n'avaient peut-être jamais connu. Le calme d'où provenait la puissance personnelle de l'être humain, cette puissance qui avait capitulé devant la machine qui, apparemment, faisait les choses plus vite et mieux. La machine avait abaissé l'homme industriel, l'avait amené à n'employer que sept pour cent de ses facultés, sinon moins, contre neuf pour cent en moyenne chez les primitifs. Remo se rappelait la conférence.

En période de pointe, Remo – qui huit ans plus tôt avait été officiellement exécuté sur la chaise électrique pour un crime qu'il n'avait pas commis, uniquement pour être ranimé afin de travailler pour une organisation qui n'existait pas – en période de pointe, ce Remo pouvait utiliser près de la moitié de la puissance de ses muscles et de ses sens.

Quarante-cinq à quarante-huit pour cent ou, comme l'avait dit son principal instructeur, « un moment de juste un peu plus d'obscurité que de lumière ». Cette phrase poétique avait été traduite pour le sommet en une capacité opérative maximum de 46,5, avec 1,5

de plus ou de moins.

À présent Remo sentait l'obscurité du gymnase devenir plus opaque tandis que la pointe descendait de jour en jour. On était obligé d'en rire. Tant d'efforts, tant d'argent, tant de danger dans la simple création de l'organisation, et maintenant le sommet, les deux seuls personnages officiels du pays qui savaient exactement ce qu'il faisait, le démolissaient. Plus vite que le whisky et la bière, et bien moins agréablement.

L'organisation, c'était CURE. Elle n'apparaissait dans aucun budget du gouvernement, dans aucun rapport. Le président sortant en parlait de vive voix à son successeur. Il lui montrait le téléphone brouillé par lequel il pourrait joindre le directeur de CURE, et plus tard, tandis qu'ils souriaient au monde du siège arrière d'une limousine roulant vers la cérémonie d'inauguration, il lui confiait :

— Surtout ne vous tracassez pas pour ce groupe dont je vous parlais hier. Ils font tout vraiment en douce et y en a que deux qui savent ce qu'ils foutent. Tout simplement, un procureur marron est dénoncé par un journaliste qui possède comme par hasard des renseignements compromettants. Ou bien des preuves surgissent au cours d'un procès et l'accusation gagne un truc qu'on croyait perdu. Ou encore quelqu'un dont on n'aurait jamais cru qu'il le ferait se présente et témoigne. C'est comme qui dirait le petit coup de pouce qui rend les choses plus faciles à réaliser.

— Je n'aime pas ça, chuchotait le président élu en exhibant à la foule son célèbre sourire en plastique. Si l'on apprend que le gouvernement des États-Unis viole les lois qui en font justement le gouvernement des États-Unis, alors autant avouer tout de suite que notre forme de gouvernement est inopérante.

— Ma foi, moi je n'en dis rien. Et vous ?

— Bien sûr que non.

— Alors où est le problème ?

— Je n'aime pas ça, c'est tout. Comment est-ce que je mets fin à ce truc-là ?

— Vous passez un coup de fil et les deux hommes qui sont au courant prennent leur retraite.

— Ce coup de fil déclenche, je ne sais comment, quelque chose ou quelqu'un qui les tue, n'est-ce pas ?

— Probable. Ils ont plus de mesures de sécurité autour de ce truc qu'autour de l'alambic à l'oncle Eugène. Y a que deux choses que vous pouvez faire avec ce groupe. Leur laisser la bride sur le cou. Ou les stopper. C'est tout.

— Mais vous avez bien dit que je pourrais suggérer des missions ?

— Ouais. Mais ils sont débordés, n'importe comment. Et puis ils

ne s'attaquent qu'au genre de trucs qui mettent en danger la constitution ou que le pays ne peut pas régler autrement. Des fois, c'est marrant de chercher à deviner à quels coups ils sont mêlés au juste. On finit par être bon à ce petit jeu-là.

— Je me suis posé la question hier soir. Et si l'homme qui dirige ce groupe décide de s'emparer du pays ?

— Vous avez toujours le téléphone.

— Et s'il complotait l'assassinat du président ?

— Vous êtes le seul à pouvoir approuver l'utilisation de la seule personne qui le ferait. L'autre homme qui est au courant de cette organisation. Rien qu'un. C'est la garantie. Merde, je sais bien que ça vous choque. Vous auriez dû voir ma gueule quand le chef de ce groupe est venu me voir en audience privée. Le président ne m'avait pas dit un mot, avant d'être assassiné. Tout comme vous n'allez pas en parler à votre vice-président. Surtout le vôtre !

Il sourit largement et hocha solennellement la tête à la foule massée de son côté de la voiture. Les gardes du corps du Service Secret trottaient à côté en soufflant.

— J'ai pensé hier soir, et si le chef de cette organisation meurt ?

— Du diable si je le sais, répliqua le président sortant dont le parler trahissait qu'il était Texan.

— Franchement, cette révélation me fait peur, dit le président élu en haussant les sourcils, levant la tête et les mains comme s'il venait d'apercevoir un ami intime dans une foule d'inconnus. Je ne me sens plus du tout à l'aise depuis que vous m'en avez parlé.

— Vous pouvez y mettre fin quand vous voulez, dit le Texan.

— Cet homme unique doit être assez formidable. Celui qui accomplit les missions, je veux dire.

— J'en sais trop rien. Mais d'après ce que m'a dit ce petit bonhomme cette fois-là, ils ne se servent pas de lui pour emballer des ordures.

— Je tiens à être parfaitement clair. Cette affaire ne me plaît pas du tout.

— Nous ne vous avons pas demandé de vous présenter à la présidence, dit le Texan avec un bon sourire.

Ainsi Remo Williams se tenait silencieusement dans le gymnase et sentait sa forme le quitter. Il respira profondément puis se glissa dans l'obscurité, d'un mouvement presque imperceptible, et se retrouva au balcon. Il portait des tennnis noirs et ne voyait pas ses pieds, un tee-shirt teint en noir pour éviter que l'éclat du blanc ne cause un déséquilibre. Son pantalon était noir. La nuit se déplaçant dans la nuit.

Il passa de la balustrade du balcon au sommet de la planche du panier de basket. Il s'assit avec précaution, la main droite entre les

cuisses et les jambes étendues sur le cercle au-dessous de lui. Marrant, pensa-t-il. Quand il n'avait pas trente ans et qu'il était policier, il aurait été essoufflé s'il avait couru cent mètres, et il aurait probablement dû s'arranger pour avoir un emploi de bureau à trente-cinq ans ou risquer la crise cardiaque. C'était chouette, dans ce temps-là. On pouvait entrer dans n'importe quel bar quand on n'était pas de service. Commander une pizza pour dîner si on en avait envie. Baiser quand on en avait l'occasion.

Mais ça, c'était quand il était vivant. Et quand il était officiellement vivant, il n'y avait pas de périodes de pointe avec du riz et du poisson et l'abstinence. À vrai dire, il n'était pas vraiment forcé de suivre le régime. Il y pensait souvent. Il pourrait sans doute agir parfaitement bien à la moitié de ses capacités. Mais un sage Coréen lui avait dit que la détérioration du corps est comme une pierre roulant sur la pente d'une montagne. Si facile à commencer, si difficile à arrêter. Et si Remo Williams ne pouvait pas l'arrêter, il serait tout à fait mort.

Il abaissa ses chaussures sur le rebord, en sentant bien l'emprise de sa main sur la planche. Si l'on connaît bien la sensation de toucher des objets, le toucher de leur masse, de leur mouvement et de leur force, on peut se servir de ça comme de sa propre puissance. C'était le secret de la force. Ne pas la combattre. Et ne pas la combattre, c'était le meilleur moyen de lutter contre les gens quand il le fallait.

Remo se dressa sur le rebord et incorpora à son équilibre l'emplacement exact du plancher. Il se dit qu'il aurait dû changer la hauteur du cercle, parce que tôt ou tard il s'entraînerait à la mémoire musculaire plutôt qu'à l'usage correct de l'équilibre et du jugement. Quand il avait appris cet exercice pour la première fois, il avait observé un chat pendant un jour et demi. On lui avait dit de devenir le chat. Il avait répondu qu'il préférerait devenir un lapin pour baiser à son aise, et d'abord pendant combien de temps cet entraînement à la con allait-il durer ?

— Jusqu'à votre mort, lui avait-on répondu.

— Vous voulez dire encore cinquante ans ?

— Ou cinquante secondes, si vous n'êtes pas assez bon, dit l'instructeur coréen. Observez le chat.

Et Remo avait observé le chat et pendant quelques instants il avait pensé, *vraiment* pensé, qu'il pouvait devenir le chat.

Dès lors, Remo Williams se permit sa petite plaisanterie personnelle qui signalait le début de l'exercice.

— Miaou, fit-il tout bas dans le silence du gymnase obscur.

Il se dressa sur le rebord, tout droit, et puis son corps tomba en avant, les chaussures serrant le cercle par pression, tête en avant, chaussures basculant en direction du plafond, le rebord ajoutant de la

force, le corps piquant tout droit vers le bas, les cheveux et la tête visant le plancher, comme un couteau sombre tombant dans une mer sombre.

Ses cheveux touchèrent le vernis du plancher et déclenchèrent un retournement du torse, la forme noire dans le gym noir tournoya en l'air, les tennis redescendirent vite – à la vitesse d'une fusée – en décrivant une parabole pour se poser à plat sur le parquet de bois.

Tac. Le son se répercuta dans la salle. Il s'était retenu jusqu'à l'instant où ses cheveux avaient touché et puis il avait laissé les muscles prendre la relève, les muscles d'un chat qui retournèrent son corps en l'air et posèrent les pieds sur le plancher. Un exercice que le corps ne pouvait réussir que lorsque l'esprit était entraîné, entraîné à voler l'équilibre d'un autre animal.

Remo Williams avait entendu le tac, le bruit de ses semelles de caoutchouc frappant le sol. Il ne ronronnait pas.

— Merde, grommela-t-il. La prochaine fois ce sera ma tête. Ce foutu con va me tuer, avec sa foutue période de pointe.

Et il remonta sur le balcon et sur la planche, pour réussir cette fois. Sans le moindre son quand ses chaussures frapperaient le plancher.

CHAPITRE III

Le soleil se reflétait sur les écailles des poissons, jouait sur l'eau et réchauffait la jetée de bois couverte, abritant le marché de poisson en gros de Giuseppe Bresciola qui avançait dans la baie de San Francisco comme des baguettes chinoises sales sur une assiette bleue.

Le marché de Bresciola ne *sentait* pas le poisson, il respirait le poisson, il criait le poisson depuis les claquements des maquereaux s'entassant sur des maquereaux, jusqu'au crissement de l'acier sur des écailles. En quelques secondes, les entrailles dans des barriques géantes entamaient leur inévitable putréfaction. De l'eau de mer fraîche clapotait sur le bois gluant d'écailles. Et Bresciola souriait parce que son ami revenait le voir.

— Je vous dis pas les commandes aujourd'hui, monsieur l'économiste. Pas aujourd'hui.

Il amorça par jeu un direct à la tête de son ami. Comme ce garçon avait de beaux mouvements ! Comme un danseur. Comme Willie Pep.

— Pas de commandes pour vous aujourd'hui.

— Comment ça, pas aujourd'hui ? demanda l'ami qui dépassait un mètre quatre-vingts et qui était musclé.

Il fit glisser ses souliers bruns sur le bois, une petite danse immobile. C'était de bons souliers, des souliers à 50 dollars. Une fois, il avait acheté dix paires de chaussures à 100 dollars, et puis les avait jetées dans la baie, mais le lendemain il alla simplement retirer de l'argent de son compte et s'acheta d'autres souliers. Bon, il s'était payé une fantaisie, et jeter des souliers signifiait simplement qu'on devait se donner la peine d'en acheter d'autres.

— C'est de la morue, dit Bresciola. On a reçu une nouvelle commande de New York. À l'instant.

— Et alors ?

— Alors la dernière fois que je vous parle de la morue, je vous vois plus d'un mois.

— Vous pensez que la morue a un rapport avec mon travail ici ?

— Vous pensez peut-être que Giuseppe est stupide, monsieur

l'économiste ?

— Non. Beaucoup de gens sont stupides. Surtout dans l'Est. Mais pas vous, paisano. Pas vous.

— Ça a peut-être quelque chose à voir avec la bourse, non ?

— Si je dis oui, vous ne me croirez pas.

— Je crois tout ce que vous dites. N'importe quoi.

— Ça a quelque chose à voir avec la bourse.

— Pas une seconde Giuseppe il va croire ça.

— Mais vous venez de me dire que vous croyez tout ce que je dis.

— Seulement si ça a un sens. La bourse, ça n'a pas de sens.

— La morue ça n'a pas de sens ? L'économie ça n'a pas de sens ?

— Rien n'a de sens, insista Bresciola.

Très bien, pensa l'économiste, parce que ce n'était pas le moment de lancer des signaux. Ce serait une façon très commode de se faire tuer. D'abord, perte des vibrations, et puis de la conscience des choses, et ensuite de l'équilibre et bientôt on ne serait plus qu'un être humain normal, rusé et fort. Et ça ne suffirait pas. De très loin.

Il but avec Bresciola un verre de vin rouge âpre, projeta un dîner pour une date indéfinie, et quand il partit il se dit qu'il était grand temps d'éliminer l'économiste.

Il existerait jusqu'à ce qu'un billet d'avion soit payé avec sa carte de l'American Express et jusqu'à ce que 800 dollars en chèques de voyage soient touchés. Il existerait tout le long du vol de San Francisco à l'aéroport Kennedy à New York. Il entrerait dans le lavabo des hommes le plus proche du guichet de la Pan American, chercherait une paire de souliers de daim marine indiquant que celui qui les portait était assis sur le trône, attendrait qu'il n'y ait personne, puis observerait à haute voix que les urinoirs ne marchaient jamais et espérerait qu'un jour les Américains iraient prendre des leçons de plomberie chez les Suisses.

Un portefeuille apparaîtrait sous la porte du WC et serait échangé contre celui de l'économiste. L'homme enfermé n'ouvrirait pas la porte pour voir qui prenait le portefeuille. On lui avait dit que s'il ouvrait cette porte, il perdrait son emploi. Il y avait une raison encore meilleure. Si jamais il voyait l'homme qui prenait le portefeuille, il perdrait la vie.

Remo Williams fourra le portefeuille de l'économiste dans la main apparaissant sous la porte et prit l'autre d'un mouvement si rapide que la personne enfermée ne s'aperçut de l'échange qu'au changement de couleur du cuir.

Autant pour l'économiste. Remo Williams quitta les lavabos pour un petit bar du deuxième niveau, d'où il pourrait s'assurer que les souliers de daim marine quittaient l'aérogare sans se retourner.

Le bar était sombre, cachant l'après-midi, un antre éternel,

dispensateur de tue-nerfs que Remo Williams n'avait pas le droit de prendre parce qu'il était à la pointe de sa forme. Il commanda un ginger ale et examina le portefeuille.

Les sceaux étaient intacts. Il vérifia les cartes de crédit et chercha sous le rabat l'aiguille qui, lui avait-on assuré, procurait la mort immédiate. Avec les cartes de crédit il y avait un petit carton portant des numéros de téléphone qui n'étaient pas des numéros de téléphone. En additionnant les chiffres des séries, Remo apprit que :

1) Le Contactez-Moi-Urgent était le même. Un SOS-Prière de Chicago. (Il faudrait changer ça à cause de la détérioration du réseau téléphonique).

2) Le check-up d'entraînement suivant avec Chiun, son instructeur coréen, aurait lieu dans six semaines au gymnase Plensikoff de Granby Street à Norfolk, Virginie. (Merde, Chiun risquait de vivre longtemps).

3) Le rendez-vous de la mission était au Port Alexandria à 20 h, un face à face avec – oh non ! – Harold W. Smith en personne.

4) Il était maintenant Remo Pelham. Un ancien policier. Né et élevé dans le Bronx. Lycée De Witt Clinton, dont il ne se rappelait que l'entraîneur de football, Doc Wiedeman, qui ne se souvenait pas de lui. Police militaire au Vietnam. Chef de la sécurité industrielle dans une usine de Pittsburgh. Pas de famille. Pas de meubles, mais des livres et des vêtements arriveraient dans deux jours à Brewster Forum, dont il venait d'être nommé directeur de la sécurité à 17 000 dollars par an.

Il parcourut la feuille et l'apprit par cœur. Puis il la replia et la laissa tomber dans son restant de ginger ale. En dix secondes elle s'était dissoute, rendant le breuvage trouble. On avait prévu que Remo ferait disparaître les papiers en les avalant. Il avait deux raisons pour refuser d'avaler du papier : d'abord ça avait un goût de colle, ensuite il n'avalait rien de ce qu'on pouvait lui envoyer, quel qu'en soit l'expéditeur.

Il se rendit à New York en partageant un taxi avec une femme qui n'aimait pas New York, qui ne savait pas pourquoi elle y venait et qui n'y reviendrait jamais. Tant de gens qui n'avaient qu'une idée en tête. Ce n'était pas comme à Troy dans l'Ohio. Est-ce que Mr Pelham avait entendu parler de Troy, Ohio ?

— Oui, je connais Troy, Ohio, répondit Remo Pelham. Son quotient intellectuel est de deux cents. Un chiffre cumulatif représentant le total de la population.

Mr Pelham n'avait vraiment pas besoin d'être blessant. Mr Pelham aurait pu lui dire qu'il était de New York au lieu d'insulter les habitants de Troy, Ohio. Après tout, elle savait bien qu'au fond, tout le monde à New York n'avait pas qu'une seule idée en tête.

Mr Pelham apprit à la dame qu'il était né dans le Bronx et qu'il

prenait à cœur les choses que l'on disait de New York. Il aimait sa ville natale.

Mrs Jones aimait aussi New York, elle voulait simplement le taquiner et dans quel hôtel descendait Mr Pelham ?

— Je ne sais pas encore. Je vais à Riverside Drive.

— C'est joli ?

Remo se tourna vers la femme pour l'examiner plus attentivement. Il devait se débarrasser d'elle. Il cherchait maintenant à savoir s'il en avait envie.

C'était une femme potelée aux traits forts et bien ciselés, une blonde aux yeux bruns sous une épaisse couche d'ombre à paupières bleue. Elle portait un tailleur élégant que Remo estima à 250 dollars dans un magasin de Cleveland et 550 à New York. La bague était de trois carats ; une belle pierre, si elle était sans défaut.

Les souliers sentaient la subtile richesse du cuir coûteux. Femme d'un industriel ou d'un citoyen influent, en tournée d'achats à New York avec, si possible, une aventure sans complications à la clef.

L'estimation des vêtements et des accessoires avaient été une de ses disciplines les plus faibles pendant l'entraînement. Mais il était assez bon pour se faire confiance. Non seulement les vêtements indiquaient le niveau de fortune mais révélaient ce qu'une personne voulait faire croire. C'était toujours un indice utile.

Remo Pelham répondit à la question :

— Riverside Drive domine l'Hudson. C'est joli.

— Où ça à Riverside ? demanda le chauffeur de taxi.

— N'importe où, répondit Remo.

— Vous aussi, la petite dame ?

— Si je ne dérange personne, dit-elle.

Remo Pelham garda le silence. Il ne dit rien en payant le chauffeur au coin de la 96^e Rue et de Riverside Drive et sortit sans se presser du taxi. Il ne se retourna pas et n'offrit pas à la femme de l'aider à porter ses bagages.

Remo Pelham n'avait pas besoin de bagages. Pas plus que la demi-douzaine d'autres individus dont il portait le nom. Il s'approcha du parapet et contempla l'Hudson scintillant sous le chaud soleil d'été.

De l'autre côté de ce fleuve, au-delà des docks décrépis de Hoboken, dans la ville de Newark, un jeune policier avait été jugé coupable de meurtre et exécuté dans le pénitencier de l'État. Un jeune policier qui avait avalé une pilule donnée par un prêtre venu le confesser qui lui avait promis non pas la vie éternelle, mais la vie. Il avait pris la pilule, s'était évanoui sur la chaise électrique et s'était réveillé pour écouter une histoire racontée par un homme qui avait un crochet à la place d'une main. L'histoire était la suivante :

La constitution américaine ne marchait pas et marchait encore

moins bien chaque année. Les criminels, profitant des garanties de la constitution, croissaient chaque jour en nombre et en force. La solution inéluctable était un État policier. La perception classique du chaos de Machiavel, suivie par la répression.

Est-ce que le gouvernement devait saborder la constitution ? Ou laisser le pays se détruire ? Il y avait un troisième choix. Supposons une organisation sans lien avec le gouvernement pour égaliser le score ? Une organisation qui ne pourrait pas transcender la constitution parce qu'elle n'existerait pas ?

Si elle n'existait pas, qui pourrait dire que la constitution ne marchait pas ? Et quand le score serait mieux égalisé, l'organisation qui n'existait pas fermerait discrètement boutique. Fermer boutique serait très facile. Quatre personnes seulement savaient exactement ce que faisait CURE : l'homme occupant la plus haute fonction du pays ; Harold W. Smith, qui était à la tête de l'organisation ; Conrad MacCleary, l'homme au crochet qui était le recruteur et maintenant, la dernière recrue, le jeune policier Remo Williams qui était officiellement mort la veille au soir sur la chaise électrique.

C'était l'homme occupant la plus haute fonction qui avait donné le feu vert, pour ce que Remo devrait faire. Ce qu'il devrait faire, ce serait tuer. Quand tout le reste échouerait, il tuerait.

— Mais pourquoi moi ? avait demandé Remo.

— Pour un tas de raisons, avait répliqué le recruteur MacCleary. Je vous ai vu opérer au Vietnam. Selon un psychiatre qui ne savait pas pourquoi il faisait passer des tests à de jeunes policiers, vous avez un désir incoercible de châtier, une fixation de vengeance comme il disait. Entre nous, pour moi c'est du vent. Je vous veux parce que je vous ai vu à l'œuvre.

C'était une bonne explication. Un entraînement d'une incroyable complexité suivit, entre les mains de Chiun, un vieux Coréen qui pouvait tuer avec un ongle et dont les mains de parchemin pouvaient transformer n'importe quoi en arme mortelle. Ensuite Remo revit l'homme au crochet. Il agonisait et Remo avait reçu l'ordre de le tuer.

Il y avait huit ans de ça et maintenant il ne possédait même pas une vieille veste. Tout était neuf ; rien n'avait de valeur. L'Hudson soufflait sa puanteur de civilisation sur l'Atlantique, égout géant d'une civilisation qui transformait tout en égout.

— C'est assurément un fleuve ravissant, dit la femme.

— Madame, dit Remo Pelham, vous pouvez vous mettre votre goût au cul.

Comme il s'éloignait elle glapit :

— Et mes bagages ? Vous ne pouvez pas me laisser ici avec ces bagages. Je suis venue avec vous. Vous êtes l'homme ! *Il faut que vous fassiez quelque chose, pour ces bagages !*

Et Remo s'occupa des bagages, une lourde valise et une petite trousse à maquillage, en les jetant par-dessus le parapet noirâtre de la voie express du West Side où ils éclatèrent quinze mètres plus bas sur le toit d'une Cadillac qui passait.

CHAPITRE IV

L'homme au visage amer était assis juste hors de portée du projecteur, les jambes croisées, son coude gauche sur la petite table ronde, la main droite reposant au creux du coude opposé. Il portait un costume gris, une chemise blanche et une cravate grise. Ses lunettes sans monture reflétaient par moments la lumière tout comme ses cheveux soigneusement plaqués à la raie admirablement droite.

Il ne quitta pas cette position pendant un quart d'heure, pas même quand la voluptueuse danseuse vint se trémousser en transpirant d'extase sous ses perles, ou quand de joyeux enthousiastes jetèrent des dollars sur la piste ou les fourrèrent dans son soutien-gorge incrusté de pierreries. De la fumée ondulait vers le plafond. Des plateaux chargés de douceurs planaient au-dessus de la tête de garçons pressés. La musique des bouzoukis emprisonnait le public dans son rythme, sa joie et ses cris. L'homme ne bougeait pas.

Un autre homme bougeait par contre, paraissant flotter dans la foule sombre vers la table de celui qui avait l'expression amère.

— Vous êtes aussi voyant qu'une poubelle dans la vitrine de Cartier, dit l'homme qui se faisait appeler Remo Pelham.

— Enchanté de vous voir. Je tiens à vous féliciter d'avoir été sélectionné comme directeur de la sécurité à Brewster Forum.

— Vous êtes assis là comme une pierre. Vous ne pensez pas qu'on risque de se demander ce qu'un type qui se comporte comme un croque-mort fabrique au Port Alexandria ? Est-ce que ce n'est pas évident que vous êtes là pour rencontrer quelqu'un ?

— Et alors ?

Et alors ayez l'air de vous amuser. Après tout, est-ce que nous ne jouons pas le pédégé frustré qui fréquente ce genre d'établissement pour s'exciter comme un voyeur ?

— Quelque chose comme ça. Mieux encore, ici le nombre des décibels a été vérifié.

— Vous n'avez pas l'air d'un voyeur, insista Remo. Vous ne vous intéressez même pas aux femmes.

— Ce qui m'intéresse, c'est de sortir d'ici. Maintenant écoutez...

Bon Dieu, pourquoi faut-il que vous me causiez toujours tant d'ennuis ? Écoutez.

Smith se pencha en avant tandis qu'une nouvelle danseuse avançait au milieu de la piste sous des applaudissements frénétiques.

— Vous me paraissez troublé.

— Je le suis. Écoutez-moi. Vous allez rencontrer un homme à bord du ferry de Staten Island quittant la Battery demain matin à onze heures. Il portera une cravate rayée rouge et bleue et un paquet enveloppé de papier gris de la taille d'une serviette de cuir. Il est lourd parce que c'est un emballage d'eau autour de documents solubles à l'eau. Des photos et des biographies. Vous pourrez retirer les documents sans dégâts en utilisant le puzzle oriental de ficelles que Chiun me dit que vous connaissez.

— Comment va Chiun ?

— Nom de Dieu, vous allez m'écouter ?

— Voulez-vous me dire comment va Chiun ?

— Il va très bien.

— Il s'est fait du souci à cause de ses artères.

— Je ne sais rien de ses artères. Il va toujours bien. Maintenant écoutez. Point essentiel. Brewster Forum est d'une importance capitale pour la nation, peut-être le monde. Votre prédécesseur était un des nôtres, d'un niveau inférieur. Il a été assassiné, même si ça a été maquillé en suicide par overdose d'héroïne. Il avait découvert quelque chose.

— Quoi ?

— Nous ne savons pas trop. Des photos pornographiques des directeurs du forum. Les photos sont authentiques. Mais malgré tout, cette histoire ne sonne pas vrai. Vous verrez quand vous ferez la connaissance du personnel. Et comparez le résumé avec les photos 10,11 et 12.

— Je n'ai pas l'impression que ce soit de mon domaine, dit Remo. Smith ignore l'interruption.

— Ordinairement, nous soupçonnerions un chantage. Mais ça ne colle pas non plus. Pourquoi un maître chanteur s'attaquerait-il à tout le personnel de Brewster Forum ? Il y a des victimes plus riches, plus évidentes. Non, ça cache autre chose.

— Je n'ai toujours pas l'impression que ça soit de mon domaine.

Smith regarda les yeux bruns placides de Remo.

— Ne vous méprenez pas. Brewster Forum est très, très important... Un plan pour conquérir le monde, dit-il en se penchant confidentiellement. Vous verrez ça, dans une transcription qui accompagne les photos.

Mon supérieur ne veut pas que ce travail cesse. Mais s'il doit être arrêté, c'est nous qui y mettrons fin. C'est-à-dire vous. Si vous pouvez

découvrir qui est responsable des photos porno, tant mieux. Si vous pouvez arranger cette sale histoire sans faire de tort au travail du forum, encore mieux. Mais votre mission est d'organiser la mort de chacun des directeurs du forum, individuellement ou en groupe, avec un préavis d'une heure s'il le faut. Pas de ratages. La mort absolument certaine.

— J'ai lu quelque chose comme ça, une fois, interrompit Remo. Nous allons les détruire afin de les sauver.

— Ne faites pas le malin. Je ne sais pas à quoi ils travaillent là-bas mais mon supérieur s'inquiète d'un ennemi qui pourrait mettre la main dessus. Quelqu'un risque de faire chanter notre gouvernement. Ce qui pourrait expliquer les photos. Ainsi, elles vaudraient un sacré paquet. Mais d'autres agences vont s'occuper des photos. Nous voulons simplement être prêts à agir au cas où elles ne trouveraient rien, où le forum serait en péril.

— J'ai combien de temps ?

— Nous ne savons pas. Nous pensons avoir gagné du temps parce que McCarthy, celui qui était directeur de la sécurité, a fourni les négatifs. Si ces photos jouent vraiment un rôle là-dedans, alors elles devront peut-être être refaites. Ça pourrait demander un moment. Au fait...

— Je sais ce que « au fait » veut dire.

— Au fait. Quand vous recevrez votre paquet de l'homme du ferry, il voudra probablement vous parler. Vous poser des questions sur votre travail. Vous risquez même d'être attaqué. Si vous l'êtes, vous savez ce que vous avez à faire.

— Oui, je sais ce que j'ai à faire. Je sais aussi que vous avez la petite habitude déplaisante de faire le ménage chaque fois que vous me donnez un feu vert. Qui est le gars ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Je me contenterai peut-être de prendre le paquet.

— Peut-être. Quand vous le verrez, dites que vous avez l'intention de vous consacrer à la photographie parce que vous savez que vous pourriez prendre des photos formidables des gratte-ciel de New York.

— D'accord. Maintenant permettez-moi de vous donner un « au fait ». Je prendrai simplement le paquet.

— Vous pourriez nous faire beaucoup de bien.

Remo se renversa contre le dossier de sa chaise et sourit, en laissant ses yeux glisser du corps voluptueux et luisant qui se tordait en cadence sur la piste au très raide et anormalement tendu Harold W. Smith, chef opérationnel de CURE.

— Mettez un dollar dans son soutien-gorge.

— Quoi ? fit Smith.

— Mettez un dollar dans son soutien-gorge.

— Jamais de la vie.

— Mais si.

— Vous voulez me dire que d'autres choses dépendent du plaisir que vous prenez à m'embarrasser ?

— Au fait, je n'en sais rien.

Remo sourit plus largement.

— Très bien. Un dollar, dites-vous ?

Remo regarda Smith prendre un dollar dans son portefeuille et, tenant le billet comme un insecte vivant, le tendre au-dessus de la piste. La femme, dont la peau laiteuse brillait de sueur, trémoussa ses épaules sous le dollar et Smith le lâcha, puis il se retourna, vivement vers la table en feignant de ne jamais avoir été mêlé à une chose aussi sordide. Le billet reposait sur les globes rose et blanc frémissants.

— Fourrez-le dedans.

— Jamais de la vie.

— Très bien. Bonsoir.

— D'accord.

— Cinq dollars.

— Cinq. Écoutez un peu...

— Cinq.

Bon. Cinq. Vous adorez gaspiller l'argent.

Smith froissa un billet de cinq dollars entre ses mains et, avec une rapidité finissons-en-vite, se pencha vers la femme qui se redressa pour amener ses seins à portée de l'argent. Il ne vit pas son compagnon tendre aussi le bras avec de l'argent à la main et, sous couvert de ce mouvement, glisser l'autre derrière les bonnets incrustés de pierres et défaire l'agrafe de métal, faisant sauter ainsi soutien-gorge, bonnets et tout autour du poignet de Smith.

Les seins jaillirent. Smith étouffa une exclamation. La foule applaudit à grands cris. La femme leva la main vers la tête de Smith, tout en récupérant son soutien-gorge.

— On pourrait perdre notre licence, foutu con, glapit-elle, portant un nouveau coup au front d'un des hommes les plus puissants du pays qui essayait désespérément de maintenir ses lunettes tout en quittant la table.

Et l'homme qui se faisait appeler Remo Pelham flotta vers la porte en disant à tout le monde au passage :

— On ne peut jamais se fier aux apparences. On ne sait jamais. C'est choquant, ce que ces dégénérés peuvent faire.

CHAPITRE V

Le porteur du paquet aurait fort bien pu vivre jusqu'à la fin de l'après-midi. Il aurait même pu sauver la vie de ses collègues. Il n'y avait certainement rien à redouter de l'homme qui mentionnait son amour pour la photographie et les gratte-ciel de New York.

Mais l'homme au paquet gris parla. En ricanant, il dit :

— Nous savons ce qu'il y a dans l'emballage à eau. Et nous savons que nous ne pouvons pas l'ouvrir. Alors vous allez l'ouvrir pour nous. Vous savez pourquoi vous allez l'ouvrir pour nous ?

— Non, mentit Remo.

Il avait vu les deux grands types, un Noir et un Blanc, qui prétendaient se prélasser sur les sièges derrière eux.

— Magnifique panorama, vous ne trouvez pas ? ajouta-t-il.

Il aspira profondément l'air presque respirable entre New York et Staten Island.

— Vous allez ouvrir le paquet parce que vous voulez sauver votre vie. Regardez derrière vous.

— En abandonnant la beauté des mouettes et des tours jumelles du centre de commerce, l'Empire State Building ? Ma petite île au soleil ?

Remo fit une petite demi-traction contre la lisse du deuxième pont du ferry-boat et contempla le sillage blanc bouillonnant vers Manhattan. Puis il sentit deux mains solides sur chacun de ses bras. Il regarda de nouveau l'homme au paquet gris et au ricanement et déclara :

— Vous n'allez pas croire ça. Mais je vais vous donner à tous une chance de vivre.

L'homme ne le crut pas. L'homme croyait avoir affaire à un farceur.

Alors l'homme qui se passionnait pour la photographie accompagna les deux colosses et le type au paquet dans un magasin de peinture de Staten Island. Le magasin était fermé ce jour-là, mais il leur fut ouvert par un gros homme. Armé d'un pistolet.

L'amateur de photographie fit un effort. Il dit :

— Écoutez. Vous n'êtes qu'un messenger. Vous me remettez le paquet. Je ne suis qu'un messenger. Je le donne à quelqu'un d'autre. Pourquoi nous bagarrer pour ça ?

De nouveau l'homme au paquet ricana.

— Vous vous gourrez d'un bout à l'autre. Je ne suis pas simplement votre messenger. Il a eu un accident. Vous n'êtes pas un simple messenger. On m'a informé du contraire. On dirait que vous perdez.

— Votre dernière chance de réflexion, dit Remo.

— Désolé, répliqua l'autre. Nous devons le risquer.

Remo enregistra les mouvements de ses quatre adversaires. Les deux costauds étaient manifestement en forme ; il avait senti la légèreté de leur démarche quand ils l'avaient fait descendre du ferry. L'homme au paquet avait été en forme dans le temps. Le petit gros qui avait ouvert la porte était trop gras et n'avait jamais été en forme. Mais il compensait. Il avait un revolver camus. Un revolver camus est bon pour une chose. Le travail rapproché. Ce qu'il perd en précision il le gagne en compacité. Ce n'est pas facile de tendre la main, de saisir le canon et le barillet et de retenir le chien qui retombe, le tout d'un seul mouvement.

Les deux costauds restèrent derrière Remo tandis que l'autre posait le paquet gris sur le comptoir. Le gros se tenait près de la porte fermée par un volet.

— Eh bien, dit l'homme au paquet.

— C'est bien le paquet, pas une imitation ?

— C'est le paquet.

— Si c'est une imitation, je risque d'être blessé.

— C'est le paquet.

— Ces trucs-là ont tendance à exploser.

— Ouvrez-le.

Remo décolla avec précaution la bande adhésive transparente des coins du paquet gris. Quatre nœuds de fine ficelle rouge ressortaient de trous pratiqués dans les coins. Les nœuds étaient symétriques. En les regardant, profondément, son esprit libre, Remo croyait presque sentir l'harmonie interne de l'homme qui les avait noués. C'était le vrai paquet. Chiun avait fait ces nœuds.

— Quelque chose qui ne va pas, Pelham ?

— Comment savez-vous que je m'appelle Pelham ?

— Défaites le paquet.

— Comment savez-vous que je m'appelle Pelham ?

— Défaites le paquet et je vous le dirai.

— Je crois que vous avez l'intention de me tuer.

L'homme ricana encore une fois.

— Exact. Mais nous pouvons vous tuer vite. Décemment. Ou nous

pouvons vous tuer lentement et douloureusement. Comme votre messenger. Comme ça.

Il fit un signe de tête et les deux costauds saisirent la tête de Remo entre leurs mains et se mirent à presser. Le gros au revolver camus pouffa. L'homme au paquet observa, attendant de voir la douleur et la capitulation dans les yeux de la victime.

Mais il n'y eut pas de capitulation. Rien qu'un éclair de mépris et de colère. L'homme tomba sur ses mains, vite, avant que l'on puisse le retenir. Un coude s'enfonça dans le genou du Noir, repoussant la rotule au fond de la jointure, faisant pivoter le corps à la renverse si bien que la coiffure afro s'en alla s'écraser contre le comptoir avec un craquement. Un seul index dur partit vers l'aine du Blanc, écrasant un testicule et faisant sauter l'homme en l'air pour retomber contre une pyramide de bidons de peinture rouge qui encaissa le poids du corps disloqué et céda en éparpillant ses bidons.

Le gros essaya de presser la détente. Il essayait encore quand ses muscles cessèrent de recevoir des impulsions. Ils cessèrent de recevoir des impulsions parce qu'il s'était passé quelque chose de fâcheux dans les restes de sa colonne vertébrale. Il avait une vertèbre entière dans la gorge.

Les deux costauds vomissaient sur le plancher. L'homme au paquet restait bouche bée. Quand il vit les yeux bruns, à présent durcis, regarder au fond de son esprit et se nourrir de sa peur, quand il sentit soudain sa propre mort sur lui, il urina.

— Comment saviez-vous que je m'appelle Pelham ?

— On me l'a dit.

— Quelqu'un à Folcroft ?

— Je n'ai jamais entendu parler de Folcroft.

— Qui vous l'a dit ?

L'homme s'était glissé loin du paquet, le long du comptoir du magasin de peinture. Soudain il dit calmement :

— Il y a un homme derrière vous armé d'un pistolet.

L'homme était un professionnel. Il pouvait subir un revers, retrouver son sang-froid, et puis essayer un très vieux truc qui marchait presque toujours. Le truc partait du principe que la personne contre qui on l'utilisait était tellement absorbée par la tension de la conversation qu'elle avait coupé sa perception des autres détails.

C'était vrai pour la plupart des gens. Mais la plupart des gens n'étaient pas restés debout pendant des heures dans des gymnases vides, évitant trois couteaux qui se balançaient au bout de cordes accrochées au plafond, tout en criant le nombre de portes qui s'ouvraient et se fermaient derrière eux au moment où elles s'ouvraient et se fermaient. Quand on s'y exerçait assez, cela entraînait la perception de manière indélébile, si bien qu'il fallait un acte

conscient pour la couper. Mais comment l'homme derrière le comptoir pouvait-il savoir ça ?

Il était tellement occupé par le revolver qu'il tentait de dégainer derrière le comptoir qu'il croyait tout bonnement que le truc marcherait. Il comprit que c'était raté quand son poignet cessa de fonctionner et qu'il perdit connaissance.

Remo mit définitivement fin aux convulsions des deux athlètes. Puis il plaça le gros derrière le comptoir, à sa place. Il s'empara des portefeuilles des trois hommes. Il prenait celui de l'homme au paquet quand le type bougea. Remo avait une autre question :

— Qu'est-ce qui est arrivé au messager ?

L'homme n'avait plus peur de la mort puisqu'elle était devenue, il le savait, inévitable.

— Je l'ai tué. Je lui ai collé deux balles dans les yeux. Ça m'a amusé.

Et il ricana.

Remo se pencha et serra le poignet fracturé, assez fort pour sentir un os déraeper contre un autre. Poussant un hurlement, l'homme retomba dans les pommes.

Quand il revint à lui quelques minutes plus tard, sa tête lui faisait plus mal que son poignet. Ses yeux s'exorbitèrent d'horreur quand il s'aperçut qu'elle était coincée de haut en bas entre les deux plaques de métal d'un mélangeur à peinture électrique. Du coin de l'œil il vit Remo pousser la manette « marche ». Puis il sentit sa tête se séparer de son cou et ne vit jamais plus rien.

Remo considéra la scène. Le patron d'un magasin, de peinture avait été volé et brutalement attaqué. Un passant qui avait voulu empêcher le vol s'était fait coincer la tête dans le mélangeur à peinture. O. K. Alors qui avait tué les deux voleurs ? Qui avait pris leurs portefeuilles ? Et merde. Le *Daily News* pourrait essayer de résoudre l'énigme. Ils étaient bons, à ce genre de choses.

Remo prit le paquet gris, fourra les portefeuilles des quatre morts dans la poche de son imperméable, sortit et referma la porte à clef derrière lui.

Il entra dans une papeterie, acheta une feuille de papier kraft et fit un paquet des quatre portefeuilles qu'il adressa au Dr Harold W. Smith, maison de santé Folcroft, Rye, New York, et l'expédia d'un petit bureau de poste annexe.

Smith examinerait les papiers. Il saurait quels cadavres avaient remis leurs portefeuilles. Remo apprendrait plus tard leur identité.

À bord du ferry qui retournait à New York, deux petits jumeaux de neuf ans qui faisaient pan-pan-t'es-mort avec l'index reçurent pour jouer un 38 camus et un Smith & Wesson calibre 32, tous deux non chargés.

Quand leur mère effarée demanda comment les garçons avaient eu ces armes, ils ne purent vraiment décrire l'homme.

— Il était gentil et... je ne sais pas... c'était qu'une grande personne.

— Ouais. C'était une grande personne, maman.

CHAPITRE VI

Quand Remo vit la première photo, il se mit à sourire. Puis à pouffer. Puis à rire, à rire si fort qu'il faillit lâcher tout le paquet dans le lavabo mouillé du motel où il avait défait les ficelles selon les instructions apprises bien des années auparavant.

Sous une biographie d'une demi-page du Dr Abram Schuler, docteur en médecine, agrégé, membre de l'American College of Surgeons, diplômé de l'American Neurological Society, prix Nobel, pionnier de la chirurgie du cerveau, il y avait une photo du bon docteur en pleine action.

Il était nu, petit homme frêle au grand sourire ravi, en train de forniquer avec une fille brune. Attachée sur son dos et le sautant aussi de toute évidence, il y avait une girafe en peluche, de ces grandes girafes que les enfants adorent monter.

Le Dr Schuler souriait comme s'il venait de s'apercevoir de quelque chose de drôle. Peut-être, pensa Remo, qu'il aimait mieux la girafe.

Les deux autres clichés montraient le Dr Schuler :

A) Montant le jouet alors que la fille le montait, lui.

B) monté par le jouet qui était monté par la fille.

La biographie précisait : « Docteur Schuler. Spécialiste en renom des ondes cérébrales. Marié depuis 20 ans, deux enfants, membre actif de sociétés professionnelles, de l'American Art Association, de la Fondation nationale pour enfants attardés. Pas de sérieux engagements politiques. Reconnu sécurité maximum. »

Remo passa ensuite aux autres photos et biographies.

Le Dr Anthony J. Ferrante, un expert en *biofeedback*, Dieu savait ce que ça voulait dire, arborait un kimono de karaté sans le pantalon qui va avec. Il n'avait pas besoin du pantalon pour préserver sa pudeur parce qu'il y avait une fille dans le champ de l'objectif. À genoux. Apparemment la même qui avait enseigné au neuro-chirurgien les secrets de la girafe et qui faisait maintenant au Dr Ferrante la démonstration d'un autre genre de secret. Le bon docteur démontrait à l'objectif un coup de karaté. Sa figure était sombre et

absorbée. Le karaté, se dit Remo, peut être une affaire très sérieuse.

Le Dr Robert Boyle, analyste de bio-cyclage, aimait la bonne vieille position du missionnaire. Ce qui n'était guère surprenant puisque le Dr Boyle était jésuite.

Le Dr Nils Brewster, directeur distingué de Brewster Forum et auteur du célèbre ouvrage « Dynamique de la Paix, une étude de l'agression et de la répression » avait découvert un nouveau degré de répression. Il était vêtu de chaînes.

Le Dr James Ratchett, biochimiste, était en tenue de soirée. Chapeau claque, cape noire et corps nu. Il était fouetté par la brune qui apparaissait sur toutes les photos. Deux autres clichés montraient Ratchett en train de faire l'amour à la fille. Il avait abandonné la cape et les boursouflures rouges du fouet étaient encore visibles sur son dos.

Mais une note manuscrite était attachée à la biographie du Dr Ratchett. Elle était de la main de Smith.

« Le Dr Ratchett est un homosexuel notoire. »

Remo examina trois fois les photos. À la fin du premier examen, les rires avaient fait place à l'ennui. La fille était la même partout. Remo regrettait ses connaissances assez vagues de la photographie, mais celles-ci lui paraissaient extrêmement bien éclairées et posées, comme si un grand photographe de mode avait veillé aux effets... composition, coups de projecteurs, ombres.

C'étaient là les grands cerveaux que l'Amérique préférait voir mourir plutôt que... Que quoi ? Smith avait dit qu'il ignorait ce « que quoi ».

Remo disposa les photos en rang sur l'étagère en céramique brune du lavabo. Il ouvrit les yeux tout grands, puis projeta son regard le long des rangées de clichés, en clignant rapidement, transformant ses yeux et son esprit en un système stroboscopique géant, enregistrant les moindres détails, les moindres ombres pour les graver définitivement dans son cerveau. Il répéta l'exercice pour s'assurer que rien ne lui avait échappé. Il avait trop fait durer la période de pointe. Normalement, une fois aurait suffi.

Les paroles de Smith revinrent à la mémoire de Remo tandis qu'il laissait tomber les photos dans le lavabo, tenant une dernière feuille dactylographiée qui était la transcription d'une conversation. Smith lui avait dit :

— Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Nous ne pouvons pas, dans ces circonstances, permettre que les efforts de ces personnes soient utilisés par une autre puissance. Nous ne savons même pas encore si celui qui a pris ces photos est un agent international ou un criminel.

Nous ne savons rien. Ce qui est certain, c'est que nous voulons

pouvoir interdire, à n'importe quel moment, l'accès aux facultés intellectuelles de ces super savants à la personne, qui, visiblement, est à l'œuvre là-bas. Cela signifie qu'ils devront être éliminés sur ordre. Et ça veut dire que vous devrez arranger ça.

Et d'autres mots revinrent à la mémoire de Remo : « La stupidité est une fonction de l'humanité, l'ignorance est le début de la sagesse, la sagesse la connaissance de l'ignorance. » C'était de Chiun, son instructeur.

À tout propos Chiun exprimait quelque brin de sagesse qui ne semblait pas vouloir dire grand-chose, jusqu'au jour où l'on en avait besoin. Alors, ça prenait toute sa signification.

Remo était maintenu en pointe d'alerte depuis trois mois, pendant que CURE s'efforçait de découvrir ce qu'il fallait protéger. Au premier signe de danger, ils enverraient leur « arme », pour procéder à la destruction définitive selon les ordres donnés en haut lieu.

« Brillant », se dit Remo en faisant couler l'eau dans le lavabo. Il regarda les photos blanchir, se séparer et puis se dissoudre et changer en lait l'eau du lavabo. « Brillant. »

Et il joua avec une idée qui lui venait presque tous les mois. Fuir. Il ne pourrait jamais redevenir un flic, il n'avait pas de passé. Mais il pourrait entrer chez les Teamsters, le grand syndicat des routiers, ou même trouver un emploi où l'on ne se souciait pas du passé. Représentant, peut-être. Ou bien ouvrir un magasin quelque part après avoir soustrait un paquet à CURE. Un magasin. Une femme. Une famille. Un foyer.

Et puis un jour il soulèverait une voiture écrasant un conducteur accidenté, ou bien il réglerait une dispute dans un bar et il s'y prendrait un peu trop bien, et CURE le retrouverait. Et ce serait la fin parce qu'à ce moment il y aurait un autre type exactement comme lui et si cette personne venait apporter le courrier ou livrer le lait, Remo serait mort. Si un homme qui sait penser veut vraiment vous avoir, il vous aura. Bien peu de gens ont conscience de leur vulnérabilité... et pourquoi pas ? Personne ne les menace.

Cependant les photos étaient devenues liquides et Remo Williams ouvrit la bonde et les laissa filer dans la tuyauterie qui les jetterait dans des égouts et puis des rivières et on ne les verrait plus. Sacrées veinardes de photos.

Remo lut la transcription. « Une conversation entre A et B il y a deux ans. B est une autre agence, même équipe. A est le chef de XXX. »

Même dans un emballage à eau, CURE prenait des précautions.

« A) Ce que nous faisons est simple. Nous prenons les parties traditionnelles pour aboutir à une nouvelle somme. Une approche interdisciplinaire d'une vieille situation, la dynamique du conflit.

« B) Vous essayez de découvrir pourquoi les gens sont en conflit avec d'autres gens, c'est ça ?

« A) Dans une certaine mesure, peut-être. Voyez-vous, l'homme est un animal qui a conquis le monde. Conquis d'autres animaux. Très facilement, en fait, même si l'individu d'aujourd'hui n'en est pas sûr. Cela fait, l'homme s'est tourné vers la seule conquête qui lui restait. Celle des autres hommes. L'histoire de la guerre nous le démontre. Voyons, pourquoi certains hommes doivent-ils conquérir et d'autres être conquis ? Quelle est la dynamique de ce processus ? C'est là notre problème. Si nous le savions, nous pourrions écraser n'importe quelle armée du monde actuel avec une armée plus petite. On pourrait envisager un petit plan tout simple pour conquérir le monde, ce qui ferait sans aucun doute la joie de quelque politicien ou militariste. Mais, voyez-vous, le plan n'a vraiment aucune importance parce que la conquête ne signifie rien tant que l'on n'a pas défini le conquérant et le conquis.

« B) Vous avez un plan pour conquérir le monde ?

« A) Seigneur, ne me dites pas que vous êtes un de ceux-là. Si quelqu'un vous annonçait qu'il a libéré l'atome, est-ce que vous vous précipiteriez pour l'essayer tout de suite dans une ampoule électrique ou une bombe ?

« B) Ce petit plan pour conquérir le monde ? L'avez-vous mis au point ?

« A) Qu'est-ce que ça peut faire ? Ce n'est qu'un sous-produit mineur du travail de base effectué ici à XXX.

« B) Pouvez-vous m'expliquer cette fonction mineure ?

« A) Non, pas maintenant. Seulement quand nous serons prêts, et alors uniquement comme une partie de l'ensemble de nos travaux. Sinon, il est facile d'imaginer le genre de personnes que nous aurions autour d'ici. J'aimerais mieux fermer le forum. »

Fin de la transcription.

Remo remplit de nouveau le lavabo et le feuillet subit le même sort que les photos, d'abord l'effacement, puis les particules, enfin la dissolution.

Cela répondait à l'un des pourquoi. « A » était Nils Brewster, chef de Brewster Forum, qui avait entre les mains « un petit plan pour conquérir le monde ». Brewster arrêterait tout s'il pensait que les militaires ou le gouvernement s'en mêlaient. Cela expliquait pourquoi le forum avait été monté par CURE. Probablement mieux qu'aucun autre groupe au monde, CURE pouvait surveiller les événements et les gens sans que personne ne le sache, pas plus ceux qui étaient sous surveillance que ceux qui les surveillaient.

Et puis les photos avaient surgi. Et cela indiquait qu'une autre force était en jeu. Entrait en action. Les États-Unis ne pouvaient pas

permettre que ce « petit plan de conquête du monde » tombe entre d'autres mains. Par conséquent tous ceux qui y étaient mêlés, tous ceux qui pourraient être au courant, devaient mourir... si cela devenait nécessaire.

Remo ouvrit la bonde et l'eau laiteuse disparut. Un magasin d'articles de sport à Des Moines peut-être, pensa Remo, ou un bar à Troy, Ohio. La femme du taxi lui donnerait une recommandation. Le bar serait chouette. Jusqu'au jour où un client lui collerait une balle dans la tête, et puis dévaliserait la caisse pour faire croire à un vol à main armée.

CHAPITRE VII

Remo n'y croyait pas.

Il était passé devant un panonceau annonçant « Brewster Forum », avait traversé un charmant petit village, et puis il avait dépassé un panneau vierge qui, dans son rétroviseur, annonçait sur son autre face « Brewster Forum ».

Il fit demi-tour sur une petite route de terre et repartit par où il était venu au volant de la voiture de location. De petites maisons cossues, certaines avec de grandes pelouses vertes, d'autres cachées par des arbustes, des trottoirs et des allées bien ratissés, des tennis, un golf avec un seul quatuor de joueurs et un cercle de petits cottages pittoresques.

Le soleil d'été bénissait le paysage moutonnant de Virginie. Un homme en bermuda bleu et vieille chemise grise pédalait lentement sur l'asphalte en fumant une pipe. C'était un homme petit et mince, avec une bonne figure pensive que Remo reconnut instantanément. Le type à la girafe. Remo freina.

— Monsieur ! cria-t-il au Dr Abram Schuller.

Le cycliste sursauta et s'arrêta, en manquant de tomber. Il n'y avait personne d'autre dans la rue. Il regarda Remo puis se désigna lui-même.

— Moi ? demanda le plus grand neuro-chirurgien du monde.

— Oui, dit Remo. Je cherche le Brewster Forum.

— Ah oui. Bien sûr. Sinon pourquoi seriez-vous ici ? Oui. C'est normal. Très normal.

— C'est ici, Brewster Forum ?

— Oui. Vous n'avez pas vu les panneaux indicateurs ?

— Si.

— Alors qu'est-ce qui vous porte à croire que ce n'est pas Brewster Forum ?

— Eh bien, je m'attendais à des grillages ou quelque chose.

— Pourquoi diable ?

Remo fut incapable de répondre à cette question. Que pouvait-il dire ? Qu'il se fait ici des travaux si secrets, qu'il va falloir mourir

plutôt que d'en laisser le moindre résultat filtrer à l'étranger ?

Pas même une clôture. Un projet secret, bénéficiant probablement de la plus haute priorité de la nation, et pas même une barrière.

— Eh bien, pour empêcher les gens d'entrer, répondit Remo.

— D'entrer où ? demanda aimablement le petit cochon qui aimait baiser des girafes.

— Ici, dit Remo, à peine plaisant.

— Pourquoi voudrions-nous empêcher les gens d'entrer ?

— Je ne sais pas, avoua Remo.

— Alors pourquoi mettrions-nous des barrières ?

Remo haussa les épaules.

— C'est une question intéressante que vous posez là, mon garçon, dit le Dr Schulter. Pourquoi l'homme cherche-t-il perpétuellement à installer des barrières ? Est-ce pour empêcher les gens d'entrer ou simplement pour identifier ceux qui ne doivent pas entrer ?

En veine de rouspétance que Remo savait pertinemment ne pouvoir se permettre, il gronda :

— Les derniers, bien entendu. C'est évident, tous ceux qui plantent des tomates le savent bien.

Et il repartit, laissant l'homme perplexe tirer furieusement sur sa pipe.

Remo retourna au groupe de cottages et se gara près d'une allée dallée qui conduisait à une grande bâtisse blanche aux volets verts, ombragée par de grands chênes. Les bâtiments étaient récents et avaient visiblement été construits pour être à proximité des arbres immenses.

Remo suivit le chemin dallé jusqu'à la porte de la maison et frappa. À cinquante mètres, il apercevait une allée de gravier circulaire permettant aux voitures d'entrer dans le cercle de cottages, mais il avait préféré marcher, un luxe qu'il ne s'octroyait que rarement. Faire quelque chose simplement parce qu'il en avait envie. Presque comme un être humain.

Le heurtoir de cuivre était orné du symbole de la paix, un cercle contenant le dessin stylisé d'un bombardier Phantom. Du moins c'était ce qu'il avait toujours paru à l'homme qui était maintenant Remo Pelham, venu remplacer Peter McCarthy.

La porte s'ouvrit et en bas, près de la serrure, une petite fille apparut, avec de courtes nattes, des joues roses et rondes, un sourire et des yeux pétillants.

— Salut, dit-elle. Je m'appelle Stéphanie Brewster. J'ai six ans et je suis la fille du docteur Nils Brewster qui est évidemment mon père puisque je suis sa fille.

— Évidemment, dit Remo. Je suis Remo Pelham, j'ai trente ans et

je suis le nouveau policier de Brewster Forum. Je viens remplacer le monsieur qui est parti.

— Vous voulez dire que vous êtes notre nouvel agent de la sécurité. Pour remplacer Mr McCarthy qui s'est foutu une o.d. la semaine dernière ?

— O.d. ?

— Oui. Il a pris une overdose d'héroïne. Est-ce que vous appelleriez ça un problème de drogue ? Enfin, si un homme prend une overdose et meurt, est-ce que ça constitue un problème ? Manifestement, ce n'est plus un problème pour lui.

Remo la regarda de plus près. Non, ce n'était pas une naine. Elle avait peut-être un haut-parleur incorporé.

Stéphanie Brewster sourit malicieusement.

— Vous êtes choqué parce que j'ai ajouté une nouvelle dimension à la réalité. Les petites filles de six ans ne sont pas censées être si conscientes. Mais je suis très consciente. Prématurément consciente, à ce qu'ils disent, et je vais avoir des problèmes à affronter quand je grandirai, à moins que j'apprenne à m'adapter au groupe de mes propres pairs. C'est ce que dit papa. D'ailleurs, ma grande sœur Ardath, qui a quinze ans, est tout aussi consciente et elle s'est adaptée. Par conséquent, je devrais m'adapter. Pas vrai ?

— Sans doute, dit Remo.

— Vous voulez voir mon papa ?

— Oui.

— Je vous montrerai où il est si vous jouez d'abord au Frisbee avec moi.

— Et si tu me montrais tout de suite où est ton papa et nous jouerions ensuite au Frisbee ?

— Parce que si nous jouons d'abord au Frisbee, alors c'est sûr que nous jouons au Frisbee. Mais si c'est plus tard, alors *peut-être*, seulement, on jouera au Frisbee. La réalité est beaucoup plus significative qu'une promesse, vous ne trouvez pas ? Surtout une promesse d'une personne de plus de huit ans.

— Je ne me suis jamais fié moi-même aux personnes de plus de huit ans, assura Remo.

Quand on est dépassé, on est dépassé.

— Vous avez un Frisbee ?

— Hélas non.

— Mais vous avez dit que vous alliez jouer au Frisbee avec moi et si vous n'avez pas un Frisbee alors comment est-ce qu'on peut jouer au Frisbee tous les deux ?

Ses fins sourcils se froncèrent et les coins de sa bouche s'abaissèrent. Ses yeux bleus se remplirent de larmes. Elle tapa du pied.

— Vous avez dit que vous alliez jouer au Frisbee avec moi et vous ne jouez pas au Frisbee. Vous aviez dit que vous joueriez et vous n'avez pas de Frisbee. Alors comment voulez-vous qu'on joue au Frisbee si vous n'en avez pas ? Moi je n'ai pas de Frisbee.

Sur ce Stéphanie Brewster plaqua ses mains sur ses yeux et se mit à pleurer comme une petite fille de six ans. Et Remo la prit dans ses bras, la berça, lui promit un Frisbee mais à condition qu'elle cesse de se frotter les yeux parce que ce n'était pas bon pour eux.

— Je sais, sanglota Stéphanie Brewster. La rétine est sensible à la pression.

— Tu veux apprendre un proverbe coréen ?

— Quoi ? demanda Stéphanie avec méfiance, en se cramponnant à son chagrin de crainte que l'offre ait moins de valeur que les larmes qu'elle versait.

— On ne doit se frotter les yeux qu'avec les coudes.

— Mais on ne peut pas se frotter les yeux avec les coudes !

Remo sourit. Et Stéphanie éclata de rire.

— J'ai compris ! J'ai compris ! On ne doit pas se frotter les yeux.

— C'est ça.

— Je vous aime bien. Venez, portez-moi dans le bureau.

Remo entra dans le bureau à côté du living-room. Et il fut horrifié de constater que c'était là que Nils Brewster travaillait le plus souvent, que les papiers éparpillés dévoilaient la pensée de Brewster Forum et qu'ils contenaient sans aucun doute le « petit plan pour la conquête du monde ». Pas de barrières, pas de serrures et une petite fille de six ans qui disait :

— Je ne comprends pas encore tout ça, mais vous pouvez le lire. Mais laissez les papiers dans le même ordre. Papa est maniaque.

« Laissez-les dans le même ordre. » Son père risquait de mourir pour ces papiers parce qu'il était maniaque et les laissait dans le même ordre. Remo en eut la nausée.

Mais il se força à penser à des millions de gens et à leur vie. Dans sa tête il en étala des milliers sur les routes, souriants, se tenant par la main, tous les foyers d'Amérique, toutes les familles, toutes les foules. Et il comprit que si l'ordre venait, il ferait son devoir et tuerait, même si la victime était le glorieux et brillant Nils Brewster, même si sa mort devait briser cette délicieuse enfant, Stéphanie.

Heureusement pour Remo, il fit bientôt la connaissance de Nils Brewster, et la rencontre rendit son éventuelle mission beaucoup plus aisée à envisager.

CHAPITRE VIII

Nils Brewster n'était pas vêtu de chaînes comme sur son portrait dans le plus simple appareil. Il portait une chemisette bleue, un jean et des baskets. Ses cheveux se dressaient sur sa tête comme des herbes agitées par une tornade.

Stéphanie était partie parler à sa mère du nouveau directeur de la sécurité et avait laissé Remo dans le seul grand bâtiment du complexe qui aurait pu abriter un laboratoire. Il n'y en avait pas. C'était un auditorium, en ce moment plein de gens tassés autour des tables.

La première chose que le Dr Brewster dit à Remo fut :

— Chut.

— Je suis Remo Pelham, le nouveau...

— Je sais, je sais. Chhhut.

Il se retourna et Remo le suivit. C'était un tournoi d'échecs. Remo devait apprendre par la suite que Brewster Forum avait non seulement un tournoi d'échecs, mais un professeur d'échecs, un professeur de tennis, un professeur de golf, un professeur de chant, un professeur de karaté, un chef d'orchestre, son propre petit journal, publié pour les vingt-trois personnes qui étaient capables de comprendre ce qui se passait dans le forum, y compris – à la stupéfaction horrifiée de Remo – un Russe... et un moniteur de saut libre en parachute.

— Nous fournissons ce dont les gens ont besoin ou ce qu'ils demandent, lui expliqua plus tard Brewster.

— Pas de ski ?

Le climat d'ici ne s'y prête pas. Nous envoyons ceux qui veulent apprendre à l'école de ski de Big Boulder à Lake Harmony. Ils enseignent la *natur teknik*, la meilleure méthode d'enseignement. On apprend immédiatement à rester parallèle.

— C'est très bien, devait alors répondre Remo en se demandant pour un bref instant si Nils Brewster n'avait pas imaginé la plus belle escroquerie du XX^e siècle.

Mais cet après-midi-là, c'était les échecs. Un homme rondet, aux yeux bruns exorbités et aux poignets souples, terminait une partie avec un colosse aux cheveux blancs qui se penchait sur l'échiquier

comme un haltérophile se préparant à battre le record de l'épaulé-jeté. Le rondet était le Dr James Ratchett, l'homosexuel à la cape, face au jésuite de la position du missionnaire.

Ratchett aperçut Remo et le désigna d'un doigt délicat.

— Qui est-ce ?

C'était manifestement une ruse pour distraire l'attention du Père Boyle parce que, sur la pendule à deux cadrans, c'était le temps du Père Boyle qui s'écoulait.

— Le nouveau directeur de la sécurité, chuchota Brewster.

— Notre nouveau pied-plat, ironisa Ratchett.

— Chut, dit Brewster à Remo avant qu'il puisse ouvrir la bouche.

— Êtes-vous irlandais comme fut notre Mister McCarthy ?

Remo ne répondit pas. Il contemplait l'échiquier.

On lui avait appris les échecs et il n'aimait pas ce jeu. On les lui avait appris non pour la complexité des mouvements ni pour la concentration qu'ils exigeaient. C'était tout simplement pour lui faire comprendre que chaque coup change l'échiquier. C'est une chose que les gens ont tendance à oublier dans la vie ; chaque déplacement modifie les choses d'une certaine façon et les opérations mises au point doivent rester flexibles pour garder leur valeur. Fondamentalement, les échecs avaient appris à Remo à regarder. Il regarda ensuite autour de la salle et vit l'amant amateur de karaté, tout habillé cette fois, qui l'observait attentivement. L'autre observateur intéressé était un homme en costume et cravate sombres qui était, Remo l'apprit plus tard, le professeur d'échecs.

— Je vous ai posé une question, flic, dit Ratchett. Êtes-vous irlandais comme feu notre Mister McCarthy ?

— Chut ! fit rageusement Brewster à Remo qui n'avait pas ouvert la bouche.

— Quand je vous parle, vous devez me répondre, reprit Ratchett en se tortillant avec colère sur sa chaise. Répondez.

— Je ne pense pas être irlandais, dit Remo sur un ton neutre, celui que l'on emploie pour se débarrasser des questions et des questionneurs irritants.

— Vous ne pensez pas être irlandais. Vous ne pensez pas. Vous ne le savez pas ? Après tout, tous les Irlandais doivent savoir qu'ils sont irlandais. Autrement, pourquoi les petits chéris deviendraient-ils tous des policiers ou des curés ? Je joue contre un curé en ce moment, vous savez.

Le Père Boyle ne leva pas les yeux mais avança sa tour inactive du coin jusqu'au centre de l'échiquier. Normalement, ce n'était pas un mauvais coup. Mais en ce moment il était fâcheux parce que Ratchett avait plus de pièces attaquant la case que le prêtre n'en avait pour la défendre. Dans ces circonstances, le prêtre serait battu.

Ratchett se tut brusquement et accorda toute son attention à la partie. Le Père Boyle regarda par-dessus son épaule et tendit la main à Remo.

— Salut, je suis Bob Boyle. Nous sommes tous un peu cinglés ici. Je crois que c'est en rapport avec l'intelligence.

— Je suis Remo Pelham, dit Remo en prenant la main.

Enfin... Sympathique ou pas, le prêtre disparaîtrait avec le reste si l'ordre venait. Remo n'était pas un juge, simplement un exécutant.

— Chut, fit Nils Brewster.

— Allons, Nils, ça suffit, dit le prêtre.

— Il ne doit déranger personne, rétorqua sèchement Brewster. Je n'aime déjà pas sa présence ici. Si nous n'avions pas besoin de subventions fédérales, je ne le tolérerais pas chez nous. Vous savez comment ils sont tous, avec leur mentalité fasciste.

— Vous êtes le plus grand fasciste que j'aie jamais connu, Nils. Et aussi le plus épouvantable snob. Maintenant ça suffit.

Ratchett, la figure rouge, posa rageusement une pièce sur l'échiquier, accentuant la pression contre la case en péril.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? glapit-il. Pourquoi dois-je souffrir tant d'indignité de la part d'un flic ? Chaque fois que je joue quelqu'un hurle. Hurle, hurle, répéta-t-il et sa voix s'éleva comme celle d'un faucon heureux.

Ses mains voletaient violemment. Sa grosse figure se congestionnait.

— Vous, les salauds irlandais, vous êtes ligüés contre moi. C'est pourquoi vous êtes ici. C'est un complot, vous les Irlandais vous n'êtes bons qu'à ça. Quand allez-vous cesser de tournicoter en essayant de me troubler, et vous mettre à agir en hommes ? Dites à Boyle comment il doit jouer. Allez-y. Allez-y. Parachevez votre perfidie. Allez-y. Regardez, tout le monde. Un flic va aider le Père Boyle à jouer aux échecs. Un flic qui joue aux échecs !

Ratchett éclata de rire avec une condescendance hautaine, en quêtant autour de lui une approbation. N'en trouvant pas dans les visages qui l'environnaient, il redoubla de véhémence.

— J'exige que vous disiez au Père Boyle comment gagner. Il aurait besoin de vos conseils. Quiconque croit en Dieu doit profiter de toute l'aide qu'il peut obtenir. Allez-y. Tout de suite. Pas de protestations. Il a deux façons possibles de gagner. Je suppose que vous connaissez les échecs. Le Père Boyle n'y connaît rien. Dites-lui comment.

C'étaient les trois mois de pointe qui accablaient Remo, trois mois passés là où il n'aurait pas dû se trouver mentalement et physiquement. Ça et le Brewster Forum avec ces dingues, et de savoir qu'il devait se préparer à mettre à mort ces cinglés inoffensifs,

uniquement parce que leur génie risquait de les conduire dans un mauvais couloir.

Alors Remo commit une faute. Avant de savoir ce qu'il faisait, il dit :

— Le Père Boyle a trois moyens de vous battre. Les deux premiers exigent une erreur de votre part. Mais il peut avoir recours au troisième tout seul. Son roi sur votre tour en trois, découvrant l'échec par la reine. C'est un mat en trois coups.

Remo avait parlé tout bas, presque comme au point sensible d'un sermon. Au début Ratchett allait rire, et puis ses traits s'affaissèrent. Il était évident qu'il n'avait pas vu le coup. Et à mesure qu'il devenait apparent aux autres on entendit de petits murmures. Et le Père Boyle se mit à rire, d'un grand rire joyeux ; les autres rirent avec lui et Ratchett devint blanc. Rougi à blanc. Si un homme pouvait se transformer en haine, le Dr James Ratchett était une haine.

Remo ne rit pas parce qu'il savait qu'il devait être fessé. Les sermons étaient pour les grandes personnes et les passages à tabac pour les hommes. Mais les fessées, c'était pour les petits garçons qui relèvent des défis d'orgueil qui pourraient trop facilement les faire tuer. Con, con, pensa Remo. On arrive là comme un flic stupide et, de peur que quelqu'un vous considère par hasard comme un danger réel, on se donne beaucoup de mal pour leur faire savoir qu'on n'est peut-être pas si bête que ça. Un flic, bien sûr, mais un flic à surveiller. Le bleu le plus nouveau ne ferait pas une chose aussi stupide. Renoncer à la surprise, c'est renoncer à la vie. Comme le sermon lui avait été bien enfoncé dans la tête ! Et comme il était logique :

— Tu dois isoler ce que tu désires faire. Dans la plupart des cas l'attaque personnelle échoue parce qu'on tente d'en faire trop, et gagner le respect de la cible n'est pas la moindre faute.

Ces paroles étaient celles de Chiun, l'instructeur.

— C'est idiot, avait répondu Remo. Personne n'irait faire ça.

— La plupart des gens le font, dit paisiblement Chiun. Ils se font valoir aux yeux de leur victime. C'est parce qu'ils désirent moins blesser l'autre personne que la forcer à reconnaître leur supériorité. On voit ça même chez les champions de boxe. Quelle idiotie ! Si tu n'apprends pas d'autre leçon, apprend au moins celle-là, et elle t'aidera plus qu'aucune autre à rester en vie. L'homme le plus dangereux est celui qui n'a pas l'air dangereux. Répète après moi.

— D'accord, dit Remo en imitant l'accent aigu et chantant du vieux Coréen. L'homme le plus dangereux est celui qui n'a pas l'air dangereux. Répète après moi.

— Ooooooh ! s'écria Chiun en portant les deux mains à sa poitrine. Ooooooh !

Et Remo bondit des petits coussins sur lesquels ils étaient assis

pour aller retenir le vieux monsieur.

— Aide-moi, je t'en supplie. Sur le dos.

Chiun gémit encore et Remo glissa avec précaution les mains sous les bras de Chiun pour placer lentement la tête blanche sur un coussin.

— Je n'ai pas l'air dangereux en ce moment, murmura Chiun qui souffrait manifestement.

— Non, pas du tout, murmura tendrement Remo.

— Bien, dit Chiun en enfonçant un doigt dans le dos de Remo, faisant aussitôt de lui un infirme sans défense se tordant sur le plancher.

Remo avait eu l'impression que des pinces avaient arraché de la colonne vertébrale sa dernière côte, provoquant une telle douleur qu'il était incapable de crier ni même de gémir.

Quand l'éternité de souffrance fut passée et que Remo put hurler, puis respirer et enfin s'allonger tout grelottant, Chiun lui déclara :

— Je t'ai causé cette douleur pour que tu n'oublies jamais. Ne sois jamais dangereux aux yeux des hommes que tu veux combattre. Jamais. Je te cause de la douleur parce que je t'aime. Oui. L'amour. Le véritable amour, c'est faire le bien d'une personne. Le faux amour c'est ne faire que ce qui pousse cette personne à vous aimer. L'amour que j'ai pour toi est démontré par cette douleur que je t'ai infligée. La douleur est ta leçon, la meilleure leçon.

Quand Remo put parler, mais pas encore se relever, il grommela :

— Bougre de salaud de Chinetoque merdeux. Faites cesser la douleur.

— Je t'aime beaucoup trop pour faire cesser la douleur.

— Espèce de résidu de poubelle. Arrêtez la douleur.

— Non, mon fils.

Alors Remo eut recours à l'émotion.

— Vous avez l'air d'un Chinois.

Il savait que Chiun détestait les Chinois, presque autant que les habitants du village voisin.

— Tu ne devrais pas me tenter pour que je te vole ta leçon. Je t'ai trop donné pour te voler ce don. Tu comprends, jamais plus je ne pourrai feindre cette faiblesse et te prendre par surprise. Dans une certaine mesure, je t'ai fait cadeau d'une portion de mon avenir, d'une partie de ma vie. Je t'ai donné la certitude que je suis dangereux.

— J'ai toujours su que vous étiez dangereux, espèce de sale bâtard de Chinetoque.

— Ah ! Mais pas comme ça.

— Bon, bon, je regrette. J'ai appris. Faites cesser la douleur, je vous en supplie.

— L'amour vrai ne le permet pas.

— Détestez-moi, alors. Pour l'amour de Dieu, détestez-moi et mettez fin à cette foutue douleur.

— Non. Un cadeau est un cadeau.

— Votre générosité me tuera, sale fumier mangeur de poisson. Quand est-ce que cette douleur va cesser ?

— Tu la garderas peut-être tous les jours de ta vie. C'est un cadeau éternel. Les côtes sont comme ça.

La douleur s'apaisa un peu, mais persista pendant longtemps et, de jour en jour, Remo supplia Chiun de faire ce qu'il devait pour l'arrêter. Toutes les nuits, il interrompait le sommeil de Chiun pour le lui répéter. Et au cours de la deuxième semaine Chiun, qui pouvait supporter n'importe quoi sauf le manque de sommeil, capitula.

Remo l'avait secoué dans les heures noires d'avant l'aube.

— Ça me fait toujours mal, salaud.

Avec lassitude, Chiun se redressa sur sa natte et marmonna :

— Je suis navré, mon fils. Mais je ne t'aime pas à ce point-là. J'ai besoin de dormir.

Et il pressa ses doigts à la base de l'épine dorsale de Remo, massa la côte douloureuse et, avec une claque, la douleur s'envola et Remo éprouva un soulagement exquis qui lui fit presque monter les larmes aux yeux.

— Merci, Merci, souffla-t-il.

Et Chiun répondit :

— Je suis désolé, mon fils. Je suis navré d'avoir dû faire ça. Mais je ne vivrais plus bien longtemps sans mon sommeil. Je suis bien vieux. Et je ne t'aime qu'avec une partie de ma vie. Pas toute.

Il se rallongea sur sa natte et, avant de sombrer dans le sommeil, il dit encore :

— Pardonne-moi.

Et Remo avait pardonné en riant. Mais à présent, penché sur l'échiquier, il ne pouvait se pardonner. Et il comprenait qu'il avait été indigne du cadeau que lui avait fait Chiun. Con. Con. Con, pensa Remo. Espèce de foutu con imbécile. Tu es entré dans cette salle comme un zéro, et maintenant tu fais partie de la foutue dynamique de la boîte, avec des amis et des ennemis, et ça va simplement être beaucoup plus dur d'agir, si l'ordre vient de les exécuter.

CHAPITRE IX

L'homme connu autrefois sous le nom de Dr Hans Frichtmann avait observé le coup. Rien de nouveau. Rien d'original. Plutôt standard. Rien qui ne pouvait être appris. Cependant, pour le propos et dans le contexte, brillant. Cette fois, ils n'avaient pas envoyé un McCarthy. Soupçonnaient-ils que McCarthy n'avait pas été victime d'une overdose accidentelle, qu'on l'avait assassiné ?

Cette fois, c'était sérieux. Pouvaient-ils être renseignés sur lui et sur sa fille ? Peut-être, mais douteux. Plus probablement, ils savaient que McCarthy avait été victime d'un meurtre. Cependant, où étaient les légions d'hommes en souliers cirés et chemises propres, à la mine d'écoliers honnêtes ? Ils seraient sûrement tous là pour un assaut en force.

Peut-être pas, après tout. Ce Remo Pelham était peut-être le meilleur qu'ils avaient. C'était bizarre qu'il ait réussi à éluder les hommes qui l'avaient attendu à bord du ferry-boat. Le Dr Hans Frichtmann se promit de lui régler son compte. Le plus tôt serait le mieux.

Il attendit que tout le monde ait quitté la salle, puis il se rendit chez Ratchett. Ratchett avait été le premier à partir, tout bouillant d'indignation.

D'abord il se promena un moment avec sa fille, le long du chemin ombragé et franchit le ruisseau chantant en direction de la maison de Ratchett, cette obscénité en forme d'œuf de plâtre, la nouvelle architecture que seul un Américain pouvait considérer comme un art. Seul un Américain ou un Français. Il admira la sagesse de tous, qui l'avaient placée derrière une petite éminence, invisible aux yeux sensibles.

— Il doit être fantastique au lit, dit la fille.

— Ma chère petite, pour toi n'importe quoi est fantastique au lit.

— Pas n'importe quoi.

— Qu'est-ce qui est exclu ? Dis-le moi, je t'en prie. Je t'en achèterai un.

— Je ne baiserais pas avec un Noir.

— Un homme noir, je suppose ? Un chien noir ou un cheval noir, ce n'est pas pareil ?

— C'est différent.

— Oui, c'est différent. Qu'est-ce qui te rend comme ça ?

— Voir des gens poussés dans des fours et avoir chez soi des lampes avec des abat-jour en peau humaine risque de provoquer certaines déviances chez une petite fille.

— Oui. Bien sûr. Ma foi, c'était l'époque.

— Et j'ai mon époque, papa.

— Sans doute.

— Je veux cet homme. Il me le faut.

— Pas encore.

— C'est toujours pas encore. Tous les jours, c'est pas encore. Hier c'était pas encore. Demain ce sera pas encore. J'en ai assez d'être frustrée. Toujours frustrée. Changer de nom, changer d'adresse. Tout le temps. Fuir. Les Américains et les Britanniques, les Français et les Russes. Maintenant nous fuyons même nos propres compatriotes d'Allemagne et, Dieu ait pitié de nous, les juifs. Ça me dégoûte de fuir les juifs. Je veux dire au monde entier qui nous sommes, ce que nous sommes. Nous devrions être fiers. Nous sommes des nazis.

— Tais-toi.

— Des nazis. Des nazis. Des nazis. *Sieg heil*.

— Tais-toi.

— Est-ce que je l'aurai ?

— Oui, mais pas encore.

— Nazi. Nazi. Nazi. Docteur Hans Frichtmann de Treblinka, Buchenwald et autres villégiatures de la solution finale. Docteur Hans...

— Bon, bon, d'accord. Tu peux l'avoir.

— Quand ?

— Bientôt.

— Avec les photos aussi ?

— Je ne sais pas.

— J'aime bien être une vedette, papa. J'aime voir ta figure quand tu me photographies. C'est le meilleur moment.

— Très bien. Rentre à la maison maintenant, ma chérie. Je dois voir le Dr Ratchett, dit-il avec lassitude.

— J'y vais. Ça te rend malade de me voir faire toutes ces choses, hein ?

— Oui.

— C'est ce qu'il y a de meilleur.

Il regarda sa fille s'éloigner joyeusement, une nouvelle victoire en poche, puis il entra dans la maison du Dr James Ratchett. Ratchett ne s'était pas encore enfermé dans sa pièce spéciale mais taillait un coin

de ce qui ressemblait à une carotte de tabac à chiquer et qui était en réalité du hachisch. Le morceau était de la taille d'un domino et il observa les doigts grassouilleux de Ratchett manier la lame de rasoir et laisser tomber les fines lamelles dans le petit fourneau de bronze d'une pipe. Une lamelle sur deux tombait à côté.

— La brute, se plaignit Ratchett. Je ne peux même pas bourrer ma pipe.

— Pauvre ami. Comment ont-ils pu vous faire ça ? Donnez, je vais préparer votre pipe.

Ils étaient assis dans le living-room de Ratchett, dans un décor noir et blanc spectaculaire. Derrière la cheminée flanquée de deux défenses d'éléphant se trouvait le lieu où Ratchett allait s'enfermer.

Dans le fond de la cheminée il y avait une entaille rouge sombre. Les défenses blanches l'encadraient, elles-mêmes entourées d'un cercle noir. Ratchett était la seule personne à Brewster Forum qui ne comprenait pas le symbolisme de ce dessin. Mais aussi, la maladie d'un homme est invariablement dissimulée à son âme.

— Ce policier a effectué un coup très habile, dit-il en prenant la pipe des mains de Ratchett.

— Si j'avais su que ce flic savait ce qu'il savait, jamais je n'aurais joué ainsi contre Boyle. Vous savez que je suis meilleur joueur que ça.

— Je le sais.

— Ça ne comptera pas pour le tournoi, n'est-ce pas ?

— Il le faudra bien, j'en ai peur.

— Ça ne devrait pas. Boyle s'est fait aider.

— Vous l'y avez vous-même incité.

— Ce Boyle. Je peux le battre quand je veux. Quand je veux.

— Oui, certainement.

— Je le tuerais volontiers.

— Pourquoi ?

— Pour m'avoir fait ça.

— Il ne vous a rien fait.

— Il a suivi le conseil de ce flic, ce veilleur de nuit qui a soudain le droit de jouer dans nos tournois.

— Oui, il a suivi le conseil. Mais qui l'a donné ? Est-ce que vous l'avez vu se moquer de vous et rire ?

— Il n'a pas ri.

— Il a souri et déclenché les rires. Il a tout de suite compris que vous vous amusiez simplement avec Boyle et il savait que vous pouviez le battre dans une partie régulière. Mais il a vu qu'il pouvait vous battre, de la seule façon possible, en se servant de votre générosité envers Boyle et en la retournant contre vous.

— Oui. C'était sa seule façon de me battre. En m'humiliant.

— Naturellement, et tout le monde a ri avec lui.

— Les salauds.

— Ils n'y peuvent rien. Tant que cet homme sera ici, ils se moqueront de vous.

— Grotesque. Ils savent que ce n'est qu'un policier.

— Ils n'en riront que plus fort.

— Non.

— Si. Quand ils vous verront. Ils riront en leur for intérieur.

— Vous êtes une brute de me dire ça.

— Je suis votre ami. Un ami dit la vérité.

— Vous êtes quand même une brute.

Il rendit la pipe à Ratchett et répliqua :

— J'ai peut-être eu tort de vous le dire. Après tout, vous n'avez qu'un seul moyen de l'humilier et vous ne vous abaisseriez pas à cela.

— Quel moyen ?

— Vos amis à motocyclette. Ce que vous appelez votre clientèle dure. Imaginez un policier incapable d'arrêter des voyous.

— Vous avez raison. Je ne peux pas faire ça. Nils serait dans tous ses états. Absolument dans tous ses états.

— Comment saurait-il que c'est vous ?

— Jamais je ne descendrai aussi bas. Jamais, dit le Dr James Ratchett et il sourit. Maintenant, je suis d'humeur propice. Aimeriez-vous vous joindre à moi dans mon antre ? Partager le calumet de la paix ?

— Non, merci, je dois rentrer.

— D'ailleurs, même si Nils l'apprenait, comment pourrait-il remplacer le Dr James Ratchett ?

— En effet, comment le pourrait-il ?

— Naturellement, je ne descendrai jamais aussi bas.

— Naturellement.

— Soyez aux bureaux demain à midi, déclara Ratchett avec un petit rire et il passa entre les défenses d'éléphant dans la pièce voisine.

L'homme jadis connu sous le nom de Dr Hans Frichtmann sourit au dos de Ratchett, et quitta la maison en forme d'œuf. On verrait ce qu'on verrait. Certains coups d'échecs, il le savait fort bien, pouvaient être terriblement destructeurs. Surtout ceux qui à première vue paraissent brillants.

Ce Remo Pelham avait commis une faute grave. Avec un peu de chance, la faute serait fatale. Et avant qu'ils en envoient un autre pour le remplacer, les gens qui avaient conçu le plan de conquête du monde seraient sous la domination d'une autre puissance, qui saurait utiliser ce plan. Et le Dr Hans Frichtmann serait loin.

CHAPITRE X

Nils Brewster entendait en finir. Il n'aimait pas laisser les ordures s'accumuler à la cuisine. Il payait régulièrement ses factures. Allait chez le dentiste quand il avait mal aux dents, sans attendre. Il n'y avait aucune raison de remettre la chose à plus tard. Il allait faire ça tout de suite. En finir.

— Envoyez-moi ce Remo je ne sais quoi, dit Nils Brewster dans son interphone et il se sentit promptement fort satisfait de son intégrité.

Son bureau donnait sur la place ronde, une masse de vert entourée de gravier noir. Le long de la circonférence se dressaient les cottages blancs du forum, servant à la fois de bureaux et de logements pour les directeurs. Plus loin, au-delà du cercle de maisons, on distinguait un laboratoire et les bâtiments administratifs plus traditionnels où travaillaient les subordonnés. Le paysage de la place était fragmenté par les petits carreaux des fenêtres du bureau de Brewster, ce qui faisait ressembler ce petit monde à un échiquier. Les arbres occupaient les cases centrales et le ciel était le territoire ennemi.

Il y avait un canapé blanc dans le fond de la pièce et des toiles originales, en majorité des formes géométriques aux couleurs phosphorescentes, ornaient les murs. Par terre une peau d'ours polaire, « un de mes petits caprices, et Dieu sait si je m'en permets peu ». Ce petit caprice avait coûté plus de 12 000 dollars. Il avait été payé par une des fondations qui publiaient annuellement un rapport démontrant comment elles rendaient la vie meilleure pour l'humanité, en particulier l'humanité noire. Pour une raison confuse, les 12 000 dollars se rapportaient à la compréhension de la race noire.

Le bureau était plaisant et douillet. C'était ce qu'avait voulu Nils Brewster, un décor reflétant la chaleur, la sagesse et la compréhension de la masse empaquetée de tweed qui l'occupait.

Quand Remo entra, il vit la masse. Il la vit tirant sur une pipe, fort occupée à être Nils Brewster, agrégé de l'université de Chicago, directeur de Brewster Forum, auteur de plusieurs ouvrages que

possédaient quelques milliers de personnes, que quelques centaines avaient lus et sept ou huit compris. Il vit que la masse s'apprêtait à le tolérer.

— Heureux de vous voir, dit le Dr Brewster dans un marmonnement du Massachusetts qui postillonnait de la salive sur les s. Vous êtes Remo... Remo...

— Remo Pelham.

— C'est ça. Notre policier joueur d'échecs. Eh bien, que puis-je pour vous ?

— D'abord, j'aimerais savoir ce qu'on fait ici.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne peux guère savoir ce que je dois faire ici, avant de savoir ce que vous y faites, n'est-ce pas ?

— Peu importe.

— Peu importe ?

Remo était toujours debout devant le bureau, attendant qu'on lui offre un siège. L'offre ne venant pas, il s'assit quand même.

— C'est ça. Peu importe, répéta Brewster avec un sourire.

— Pourquoi est-ce que cela doit peu m'importer ?

— Tout simplement parce que vous ne comprendriez pas.

— Essayez toujours.

— J'aime mieux pas.

— J'aimerais mieux que vous me le disiez.

— Vraiment, dit Brewster en croisant les jambes tout en tirant sur sa pipe. Vous aimeriez mieux que je vous le dise. Eh bien, savez-vous que la seule raison de votre présence ici est une subvention du gouvernement ? Vous en faites partie. Je ne désire pas rendre votre séjour ici déplaisant, mais vous êtes un invité importun. Déjà hier soir, par votre conduite grossière au tournoi d'échecs, vous avez créé de la dissension dans mon équipe. C'est une chose dont je puis me passer. Je puis aussi me passer de vos allées et venues sournoises pour apporter la sécurité et la protection à des choses qui n'ont besoin ni de protection ni de sécurité.

— Est-ce que McCarthy comprenait ça ?

— McCarthy était un policier, bon Dieu.

— Qui est un policier mort.

— Exact. Un policier mort, déclara Brewster comme si on lui avait demandé de réciter une prière pour un rosbif trépassé. La violence oppressive – c'est-à-dire la violence en réaction à la violence – engendre une plus grande violence. McCarthy en est un exemple flagrant. Comprenez-vous de quoi je parle ?

— Je crois que vous cherchez à me faire comprendre que McCarthy s'est fait assassiner.

— Exact. Vous êtes plus intelligent que je ne le pensais. Bon,

portons un peu plus loin cette supposition. Supposons que la violence est un expurgatif, c'est-à-dire – tâchez de me suivre – un incident naturel et nécessaire, et qu'en essayant de la réprimer ou de la rediriger on produit des circonstances beaucoup plus dévastatrices, par une progression géométrique de l'intensité, une intensité que nous ne pouvons pas encore mesurer mais qui sera finalement utilisée comme guide, de la même façon que E égale MC au carré. Vous me suivez ?

— Oui. C'est un ramassis de conneries.

— Vraiment ? Comment cela ?

— Peu importe. Je ne pense vraiment pas pouvoir vous l'expliquer.

Brewster arbora le sourire ravi d'un père que son fils de six ans défie aux dames.

— Vous ne pouvez pas me l'expliquer ?

— Non. Non, je ne peux pas, répliqua Remo qui ne souriait pas et n'aimait pas ce qu'il disait. Tout ce que je peux dire c'est que la violence a la même vertu qu'une entaille dans la chair. Faite pour soigner, pour guérir, elle est bonne. Faite pour blesser, elle est mauvaise. L'acte en lui-même n'est ni bon ni mauvais. Simplement douloureux.

— Mais ne voyez-vous pas, Mr Pelham, qu'il est impossible que la violence soit employée pour le bien ou pour le mal. Il n'y a pas de bon ni de mauvais.

Le Dr Brewster était assis, les membres tout près du corps et souriait comme s'il avait le ventre plein de lait chaud.

— C'est un ramassis de conneries, dit Remo.

— Et vous n'êtes qu'un fonctionnaire fasciste qui éclate de vertu jusqu'à ce qu'on vous graisse la patte. Les bons gars et les mauvais. La loi et l'ordre contre les hommes en chapeau noir. Ça ne se passe pas comme ça, Mr Pelham.

— Ça ne peut pas se passer autrement, docteur Brewster.

Remo sentit sa mâchoire et maudit la période de pointe. Plus de trois mois, et il perdait ses moyens. Assis là, essayant de parler raison à ce cinglé libéral. Brewster parlait toujours :

— Je vous en prie. Nous ne pouvons nous permettre cela, surtout ici. Je suis prêt à discuter avec vous de tout ce que vous voudrez, mais je vous en prie, pas de réaction exagérée. Vous avez un travail à accomplir, pour ce qu'il vaut, et moi j'ai mon boulot. Nous sommes ici ensemble, alors tirons-en le meilleur parti.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que McCarthy a été assassiné ? demanda Remo en recouvrant son calme.

— Je savais que vous y reviendriez. Je pense qu'il a été tué parce qu'il n'était pas le genre d'homme qui use de l'héroïne. Pour prendre

de l'héroïne, on doit être fondamentalement insatisfait de son rôle dans la vie. McCarthy n'avait pas assez d'imagination pour être insatisfait. Il était du type ours-dans-un-saloon, Chevaliers de Colomb, soucis d'hypothèques. Un garçon très bien, vraiment. Et, franchement, je le préférerais à vous. McCarthy était un réaliste.

— Et sachant ou pensant qu'il avait été assassiné, vous n'avez partagé vos soupçons avec personne ?

— Pour que cet endroit grouille de policiers ?

Brewster suça sa pipe avec détermination, en homme qui a vu le monde en pleine lumière alors que tous les autres tâtonnent dans le brouillard. Les Remo Pelham du monde qui ne comprenaient rien, pas même un sujet aussi élémentaire que la violence.

Par les fenêtres à petits carreaux parvint un lointain rugissement qui devint rapidement plus fort, une symphonie de pots d'échappement qui envahit la place et se mit à tourner autour de la petite fontaine bleue.

Les motards avaient l'air d'évadés de la SS. Ils avaient des blousons de cuir noir, de hautes casquettes, des croix gammées dans le dos. Contrairement aux SS, cependant, ils n'étaient pas rasés et leurs motos n'avaient rien d'uniforme ; vertes, rouges, jaunes, noires, elles étaient agrémentées de rubans, de fanions, de selles de cuir à franges claquant sur le chrome.

Brewster alla à la fenêtre, Remo sur ses talons. Des cottages, des bureaux-demeures entourant la place, surgirent les directeurs des services du Brewster Forum. Il y avait le Père Boyle et le professeur Schuler, et puis Ferrante et sur la droite Ratchett. Et une cinquième personne. Elle sortait du cottage le plus éloigné. Une jeune femme qui pouvait avoir vingt ans ou trente. Ses hautes pommettes et son grand nez aristocratique n'avaient pas d'âge. Ses cheveux sombres flottaient sur ses épaules comme un manteau de cour. Ses lèvres ressortaient sur sa peau laiteuse.

Tandis que ses collègues restaient sur le pas de leur porte, elle avança jusqu'au bord du gravier. Le chef des motards la visa et foncea sur elle, pour l'éviter brusquement au dernier instant.

Elle sourit. Remo pensa qu'elle s'amuse.

Un autre motard la contourna et elle ne bougea toujours, pas. La meute refit un tour en vrombissant et cette fois le chef s'arrêta dans un dérapage contrôlé qui fit sauter du gravier sur ses pieds. Toujours souriante, elle tourna les talons et retourna calmement dans son bureau.

Remo sourit. Pas commune, celle-là. Si elle avait cherché à fuir, tout le groupe se serait rué sur elle comme une meute de chiens. Mais elle avait attendu que le chef interrompe provisoirement l'agression en faisant ce dérapage et puis elle s'était éloignée tranquillement. Elle

cessait d'être un objet d'assaut. Un sacré numéro.

À présent Ratchett trottnait vers le chef si vite qu'il paraissait danser. Ses cheveux flottaient derrière lui et ses petits doigts caressaient l'air à l'extrémité de ses bras. Il chuchota quelque chose dans l'oreille du chef ornée d'un anneau d'or, lequel empoigna le col de la chemise de Ratchett et commença à le tordre ; la figure de Ratchett devint rose, puis verte. Quand il parvint à extraire de sa poche une liasse de billets, la main se desserra. Ratchett embrassa le poignet de la main qui le tenait à la gorge ; puis le chef le lâcha et il resta planté là comme un petit garçon cachant ses parties intimes dans une douche publique.

Le chef arpenta le trottoir ; ses bottes résonnaient sur le dallage et celles de ses séides claquaient derrière lui, vers le bureau de Brewster.

Brewster se tourna vers Remo.

— Je ne veux pas d'ennuis. Rappelez-vous que la violence engendre une pire, etc. Nous n'avons qu'à ignorer toute l'affaire.

Remo retourna à son fauteuil.

— Hé, flic ! cria le chef de la bande. Sors un peu par ici.

Remo chuchota à Brewster :

— Je ne fais rien, je reste assis là.

— Parfait.

— Hé, Pelham ! Hé, merdeux ! Sors un peu par ici !

Le chef mesurait près de deux mètres et il était massif. Mais c'était une masse d'haltérophile. Sa démarche était de la pose. Son défi était de la pose. Mr Double-Mètre avait remporté la plupart de ses victoires en prenant des poses menaçantes. Son arme principale était la peur dans le cœur des timorés.

Il fit un signe de tête et un de ses hommes lança un objet... oui, une pierre jugea Remo juste avant qu'elle brise un carreau pour venir s'écraser sur le nez de Brewster. Brewster pivota et gémit et hurla et se couvrit le nez. Puis il regarda ses mains. Elles étaient couvertes de sang, coulant des poignets dans les manches de tweed.

— Oh non. Les fumiers. Mon nez.

Effectivement, le nez était cassé, un éclatement rouge qui répandait de considérables quantités de sang. Fracture oui, tragédie non.

— Il est cassé, c'est tout, dit Remo. N'y touchez pas. Seule l'esquille peut être dangereuse.

— Oh non. La douleur. Le sang. Vous êtes officier de la sécurité. Faites quelque chose. Je vous l'ordonne. Je vous en donne même l'autorisation. Faites quelque chose. Appelez la police. Appelez un médecin.

— Appeler la contre-force répressive, fauteuse de troubles ?

— Ne faites pas le malin, Pelham. Je saigne. Allez là-bas et corrigez ces ordures. Si vous avez un pistolet, servez-vous-en. Tuez les petits salauds.

Remo alla à la fenêtre. Les sept loubards s'impatientaient. Leur action suivante serait d'envahir le bureau de Brewster, et ça risquait de causer des dégâts aux dossiers de Brewster et aux travaux du forum. Remo devait donc sortir et travailler devant témoins.

— Excusez-moi, dit-il à Brewster. Je n'en ai que pour un moment.

Il poussa la porte et resta là une minute en se disant qu'en dépit de tous les mois de pointe, il ferait bien de se surveiller et de ne pas tuer un de ces crétins.

Le chef crétin prit l'hésitation momentanée de Remo pour de la peur.

— Viens donc par ici, sale pédé ! cria-t-il.

Remo s'approcha de lui, en calculant la distance, s'arrêtant à un mètre exactement, juste ce qu'il fallait pour envoyer un coup de pied dans la rotule.

— Vous m'avez appelé, monsieur ? dit-il à Double-Mètre tandis que la demi-douzaine de motards s'alignaient derrière leur chef.

De gauche à droite, ils portaient des chaînes, une clef anglaise, couteau, chaîne, chaîne et couteau.

Le chef prit la pose. Il brandit sa taille et son poids.

Ratchett était au fond de la place et se masturbait à travers la poche de son pantalon. Aucun de ses collègues ne s'en aperçut, ils avaient tous les yeux sur Remo.

— Ouais, je t'ai appelé, pédale. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Ce que je dis de quoi, monsieur ?

Remo rapprocha sa main droite de son flanc et la tourna légèrement, la paume vers l'avant. Les ongles seraient bons pour deux yeux quand le second rang passerait à l'action.

— T'es un pédé. Et t'aimes tricher au jeu.

— Tout à fait exact, monsieur, dit Remo.

Il fléchit légèrement son coude gauche. Il devait être sûr que le coude frapperait le nez ; un centimètre trop bas et le coup risquait d'être mortel.

— T'aimes foutre la merde.

— Très vrai, monsieur.

Remo raidit les doigts de sa main gauche puis il rabattit le pouce contre la paume, presque comme s'il armait un revolver.

Monsieur Double-Mètre commençait à être dérouté.

— T'es un pédé, insista-t-il.

— Eh bien, monsieur, dit Remo, j'ai beaucoup apprécié votre conversation, mais je dois aller à mes affaires. À moins que vous n'ayez autre chose à me demander.

— T'es une pédale. Un enculé. Une tante. Ça te plaît d'être tout ça ?

Double-Mètre se sentait perdre pied. Il était temps de mettre fin à cette absurdité.

— Non, je n'aime pas être tout ça, dit Remo. Vous savez ce qui me plaît ?

— Quoi ?

— J'aime bien être traité de tous les noms par des merdeux comme toi. Parce que ça justifie tous les trucs douloureux que je vais te faire. Et à ces étrons qui tournent autour de toi comme des mouches sur le cul d'un porc.

Dans son effrayante surexcitation, Ratchett serra de plus belle son organe.

— Je ne veux plus voir ta vilaine gueule boutonneuse ni entendre ces rots que tu appelles des mots. Maintenant avance, connard. Avance de deux centimètres, et je m'en vais t'arranger pour que tu ne puisses plus jamais marcher sans que la douleur me rappelle à ton bon souvenir. Allez. Rien que deux centimètres.

Le chef rit. Mais pas sa suite. Ils attendaient, et leur silence hurlait à ses oreilles et l'accusait. Finalement, fou de frustration, il avança, de deux centimètres, il se cogna très vite à quelque chose qui parut lui plonger un couteau dans le genou, puis il y eut une torsion, le ciel, et cet épouvantable arrachement, il regarda fixement le ciel qui s'assombrit, devint noir, et puis plus rien.

Remo travailla les autres au corps assez légèrement. Les ongles de la main droite prirent soin d'un œil chacun chez « chaîne » et « couteau » à droite de la rangée.

Le coude eut raison de « chaîne » sur la gauche et Remo fut satisfait quand il aplatit le nez comme un gâteau sec sans glisser vers la lèvre supérieure pour le coup mortel. Le tranchant de sa main gauche craqua comme une batte de base-ball contre le front de « clef-anglaise », deuxième à partir de la gauche, qui s'écroula en tas.

Ça n'allait pas, ça. Cinq d'entre eux à terre et Remo n'avait toujours pas bougé d'un poil. Il ne restait que « couteau » et « chaîne » au milieu.

Si Remo avait levé les bras en criant « hou », ils auraient pris leurs jambes à leur cou. Mais Remo avait besoin d'eux. Il ne voulait pas que ça ait l'air trop facile. Il recula d'un pas, encourageant « couteau » et « chaîne » à la charge. Il passa entre eux, para, bloqua, faisant paraître tout cela très dur et puis soudain il se moqua des badauds et creva un tympan à chacun.

Et maintenant tous les sept gémissaient sur le gravier. Ratchett jouit, Brewster qui était sorti sur le pas de sa porte retint difficilement un cri de gratitude et Remo se tint la tête. Remo se tenait la tête parce

qu'il avait récolté du sang d'un des sept et s'en barbouillait pour simuler une blessure. Puis, toujours courbé en deux, il força son esprit dans ses vaisseaux sanguins – dehors, dedans, en circulation – il y projeta de très fortes pensées d'incendie, d'oppression, de soleil écrasant et parvint finalement à transpirer abondamment.

— Je t'aime, je t'aime ! glapit Ratchett.

Puis il se précipita à l'intérieur. Sans doute, pensa Remo, pour changer de pantalon.

— Celui-là mouge engore, nasilla Brewster par son nez cassé. Flanguez-lui un goup de bled ou quelque chose.

— Flangez-lui un coup de pied vous-même, répliqua Remo.

— J'ai besoin d'un bédecin, dit Brewster et il disparut dans la maison.

À l'exception du chef dont le genou s'était soudain transformé en tapioca, les motards furent capables de repartir en selle. Ils portaient monsieur Double-Mètre.

Il se passa alors quelque chose de très surprenant. Le personnel supérieur de Brewster Forum – les figures des photos, les nouveaux intellectuels – se précipita autour de Remo comme une bande d'écoliers, pour le féliciter. Il y avait Ferrante. Et Schuler. Et même le professeur d'échecs qui parlait « d'une partie un jour ou l'autre ».

Mais Remo ne faisait pas attention à eux. Il cherchait la personne qui n'était pas là, la beauté brune qui avait disparu dans le dernier cottage dès la fin de la bagarre.

CHAPITRE XI

Il était midi et, comme il le faisait chaque jour, Remo prit contact avec SOS-Prière à Chicago. Le révérend Sminstershoop en était toujours aux Psaumes.

La Genèse aurait entamé le compte à rebours de préparation. L'Ecclésiaste aurait donné à Remo un jour pour accomplir sa mission. Le Deutéronome signifiait : tous les projets dans le lac, effacer la baraque et se tirer.

Mais les Psaumes, c'était simplement encore un jour d'alerte de pointe. Ouais, il avait beau marcher dans la vallée de la mort, il ne pouvait pas se détendre, se libérer de la tension, restaurer ses forces et ses pouvoirs. Il ne craignait que les maux de la diminution quotidienne. Déjà, s'il risquait la chute du chat, il savait que non seulement il ferait du bruit mais il se fracasserait probablement le crâne.

Alors il donna un numéro à la bande enregistreuse à l'autre bout du fil. Le numéro était celui de sa cabine téléphonique avec le code postal en dernier, le moyen traditionnel de détruire autant de liens que possible, même si c'était des liens avec les vôtres, dont la tâche consistait à transmettre des coups de téléphone pour des gens dont ils ignoraient l'identité.

Et il coupa, non pas en raccrochant le combiné mais en appuyant son bras sur les broches. Il resta ainsi cinq minutes en bavardant avec personne. Au premier bourdonnement précédant la première sonnerie, Remo relâcha les broches.

— C'est moi, dit-il.

Cela suffisait à l'identifier. À un moment donné, il avait eu un numéro, mais il ne pouvait jamais s'en souvenir alors finalement Smith lui avait dit de laisser tomber.

— Écoutez, j'ai parlé à tout le monde sauf à la femme qui est ici. Et je ne crois pas les photos. Est-ce que ça pouvait être des montages ?

— Non. Nous avons eu les négatifs originaux. Nous avons comparé le grain, du début à la fin. Pourquoi cette question ?

— Je voulais simplement me rendre utile.

— Ne vous rendez pas utile. Les photos ne sont pas votre objectif principal là-bas. Avez-vous pris des dispositions pour... pour ce qui pourrait être nécessaire ?

Même sur un téléphone brouillé qui ne pouvait pas être mis sur écoute, Smith restait prudent.

— C'est fait, répondit Remo. C'est une boîte très unie. Tous les soirs, tous les gars se retrouvent dans la salle de récréation. Donnez-moi cinq minutes et je peux goupiller le climatiseur pour faire le boulot.

— Et les individus ?

— Pas de problème là non plus. Je peux tous les assommer de paroles.

— Est-ce que vous voulez être drôle ? Qu'est-ce que vous avez, bon Dieu ? Vous devenez... instable.

Remo savait que c'était le deuxième mot le plus épouvantable du vocabulaire de Smith. Le pire était « incompetent ».

— Je veux abandonner la pointe.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes en mission.

— Je perds la forme.

— Ne me racontez pas ces histoires de gymnase. La forme ceci, la pointe cela. Restez en forme, c'est tout.

— Je la perds.

— Vous ferez l'affaire.

— Je sens que je deviens fou.

— Vous l'avez toujours été.

— J'ai peur de devenir incompetent.

— Est-ce qu'une journée vous aiderait ?

— Oui.

— Une journée, ça pourrait aller. Oui. Prenez-la si vous en avez besoin. Mais que ce ne soit pas une grande journée. Nous ne savons pas ce que les agences sœurs risquent de découvrir, et il vous faudra peut-être passer à l'action.

— D'accord, dit Remo et il changea de conversation avant que Smith ait eu le temps de changer d'idée. Vous avez reçu le paquet que je vous ai envoyé ? Les portefeuilles ?

— Oui. Nous travaillons dessus, mais ils sont difficiles à retracer. Au fait...

— Plus de « au fait » !

— Au fait, persista Smith, avez-vous découvert ce qu'ils font là-bas ? Je veux dire... leur petit plan ?

— Vous ne le comprendriez pas si je vous l'expliquais, rétorqua Remo et il raccrocha.

Déjà, il devenait presque un intellectuel, le principal ingrédient étant d'avoir sous la main quelqu'un de non-intellectuel.

C'était peut-être ça, le forum. Une escroquerie compliquée. Remo était persuadé qu'aucun des savants de Brewster Forum, pas même le fondateur, n'était capable de produire un plan pour la conquête d'une cabine téléphonique. Pas un des savants n'avait laissé supposer qu'il effectuait des travaux que le gouvernement pourrait juger importants. Et Remo s'était entretenu avec tous, à l'exception de la beauté brune, le Dr Deborah Hirshbloom.

Chose curieuse, il les aimait bien, déjà. Très intelligent, Remo. Maintenant, il ne te reste plus qu'à tomber amoureux du Dr Deborah Hirshbloom. Ça, ce serait vraiment malin.

Peut-être, s'il avait été entraîné à haïr... Les joueurs de rugby professionnels le faisaient. Pourquoi pas lui ? Parce que, chéri, on t'a entraîné à ne rien éprouver. Tu commences à haïr et c'est ce qu'il y a de mieux, après l'amour, pour te rendre incompetent. Merde, si ça continue tu vas devenir un être humain. Et alors pense à ce que deviendrait tout ce bel argent. Envolé. Tout cet argent dépensé pour faire de toi le magnifique néant que tu es. Un homme capable de rester le bras tendu, absolument immobile, pas un seul frémissement, pendant cinquante-trois minutes. Allez, qu'on vous entende défendre les génies qui dirigent ce pays. Qu'on vous entende défendre CURE. Chut-chut-chut.

Rester à la pointe opère des merveilles sur le processus de la pensée. C'est ça, Remo, parle tout seul. Défendons CURE. Chut-chut-chut.

Tu as entendu parler de la main droite qui ne sait pas ce que fait la main gauche. Eh bien nos ongles ne savent pas ce que font nos phalanges. En voilà encore pour CURE. Chut-chut-chut.

Ça va, mon vieux, lève le pied. La dame dans la voiture t'a vu rire tout seul. Écrase. Déplace l'oxygène. Retourne dans cette pièce qu'on t'a donnée pendant l'entraînement. Tu te rappelles la pièce. La chambre silencieuse. Souviens-toi de chaque détail, de toutes les sensations. Chambre silencieuse. Moquette noire. Le divan.

— Tu pourras toujours revenir par la pensée dans cette pièce, avait dit Chiun. C'est ton asile, ta retraite. Quand ton esprit ou ton corps auront besoin de repos, reviens. Ici tu es en sécurité. Et aimé. Personne ne peut y entrer que tu n'invites pas. Renvoie simplement ton esprit ici.

Et Remo retourna dans la chambre et s'assit simplement avec Chiun comme autrefois. Et son esprit se calma et un peu de ses forces revinrent. La figure de la femme qui l'avait vu rire était familière. Ou bien se trompait-il ? On reconnaît les gens plus à leur démarche ou à leur port de tête qu'à leurs traits. Les traits ne sont que la preuve

finale de reconnaissance.

C'était un visage dur, trente-cinq ans très vieux, sous les cheveux de lin lisses. Elle appuyait un bras nu sur la portière de la décapotable.

— Bonjour, vous. Comment ça va ?

— Je vous connais ?

— Non, mais moi je vous connais. La partie d'échecs. Vous ne pouviez pas me voir. Un coup magnifique.

— Ah, fit Remo.

— Je suis Anna Stohrs. La fille du Dr Stohrs, le professeur d'échecs. Je suis aussi la présidente de l'association des filles à papa de Brewster Forum.

— Il y a beaucoup de filles à papa ?

— Oui, mais pas une comme moi.

— C'est bien, ça, dit Remo.

— Je vous trouve mignon. On y va ?

— On y va où ?

— Vous savez.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Je suis puceau.

— Je ne vous crois pas.

— D'accord, je ne suis pas puceau, admit Remo.

Il vit ses yeux glisser le long de son corps, s'attardant sur le bas-ventre.

— Vous feriez ça pour de l'argent ? demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi ?

— Vous vous croyez intéressante, hein ?

Elle sourit de toutes ses dents régulières, un sourire charmant mais dur. Elle rejeta la tête en arrière avec arrogance.

— Je sais que je suis intéressante, flic.

Elle avait changé de tactique, piquait l'orgueil, se présentait comme un prix inaccessible, tout à fait comme l'héroïne d'un charmant petit roman que Remo avait lu dans le temps. Il se pencha à l'intérieur de la voiture.

— Ne pas avoir de goût pour quelqu'un, dit-il, c'est s'excuser. Je m'excuse. J'ai un rendez-vous.

Et il partit pour la place ronde du forum, pour tenter de mettre la main sur le Dr Hirshbloom, pour terminer avec elle ses préparatifs avant de prendre sa merveilleuse journée de congé.

Bizarre. Tous les autres savants l'avaient recherché après l'incident des motards. Le Père Boyle avait été la première interview, et étonnamment difficile. Comme la plupart des jésuites, il faisait profession de ne pas avoir l'air d'un prêtre, tout en pratiquant

profondément sa foi.

Il était assis avec ses grands pieds sur un très petit bureau. Remo avait appris à se méfier des gens qui mettaient les pieds sur leur bureau. C'était généralement un truc des ha-ha-ha-tous-une-grande-famille bidons, cherchant à combiner une arnaque.

Mais Remo était prêt à pardonner et à oublier, dans le cas de Boyle, parce que Boyle avait été le seul homme du tournoi d'échecs, le premier soir, à se comporter comme un être humain.

Maintenant Remo avait sous les yeux les semelles colossales des souliers gigantesques aux pieds héroïques du Révérend Père Robert A. Boyle, S.J., Sorbonne. MIT. Anthropologue. Humaniste. Mathématicien. Directeur d'analyse bio-cyclique à Brewster Forum.

Remo fit repasser dans son esprit les photos pornographiques de Boyle. Oui, elles avaient montré ses pieds monumentaux. Remo les avait vus, les avait appris par cœur mais ils ne s'étaient pas enregistrés. Sa perception faiblissait. C'était les trois mois de pointe. Il baissait.

— Eh bien ?

Boyle s'était redressé et regardait Remo.

— Eh bien quoi ?

— Je me demandais ce que vous pensiez de notre asile de dingues.

— Un endroit épatant à visiter. Je ne voudrais pas y vivre.

— Vous ne le risquez guère. Votre présence ici semble avoir un effet délétère sur la quiétude de notre petite maison de repos. D'abord, en ridiculisant Ratchett au tournoi d'échecs. Et puis hier ce spectacle avec ces loubards.

— On me paye pour ça, répondit laconiquement Remo.

Cesse d'être un chic type. Sois un salaud. Comme ça je pourrai chercher un moyen de te tuer, sans regret.

— Il va falloir que je vous pose un tas de questions, dit Boyle.

— Y a-t-il une raison pour que j'y réponde ?

S'il avait entendu, Boyle n'en donna pas l'impression.

— J'ai besoin de savoir où vous êtes né et où vous avez été élevé. Votre ascendance. Toutes les dates et anniversaires habituels. Quand vous êtes allé en prison.

Le signal d'alarme clignota dans l'esprit de Remo. La prison ? Que savait Boyle... que pouvait-il savoir... sur son passé ? Il se força au calme.

— La prison ? demanda-t-il avec désinvolture. Qu'est-ce qui vous donne à penser que j'ai fait de la prison ?

— Je sais par expérience, répondit Boyle, ses yeux bleus innocents fixés sur la figure dure de Remo, que les gens si prompts à s'emporter et si efficacement violents ont généralement vu l'intérieur

d'une cage. Du moins dans ce pays. Dans le mien, nous en faisons des premiers ministres.

— Eh bien, voilà un point que vous perdez. Je ne suis jamais allé en prison. Du moins, pas dans cette vie.

Ce qui, techniquement, était la vérité. Boyle prit une note sur un bloc jaune avec un bout de crayon qui disparaissait dans sa grosse main rose de maçon. Il releva les yeux.

— On continue ?

— Pouvez-vous me donner une raison qui nous y oblige ?

Boyle se leva et alla vers un petit réfrigérateur dans un coin de son bureau. Remo refusa un verre et le jésuite se versa un plein gobelet de whisky irlandais.

L'abstinence de l'alcool ne figurait pas parmi ses vœux.

— Bien sûr. Ça me permettra de rester au boulot ici et d'éviter le circuit de bingo de la paroisse pendant encore un an.

— Assez logique.

Lorsque le verre de whisky fut vidé, Remo avait appris que l'analyse bio-cyclique était l'étude des rythmes de vie des hommes. Boyle affirmait qu'il existait des rythmes inconscients qui déterminaient le comportement.

— Si nous pouvons isoler ces rythmes individuels, nous pouvons comprendre le comportement. Peut-être même le prédire et le contrôler.

Boyle montra à Remo un graphique.

— Voyez ce trait ? dit-il en indiquant une barre verticale. Les accidents par 10 000 heures de conduite dans une compagnie de taxis de Tokyo. Et cette colonne-ci, ajouta-t-il en montrant une barre plus courte, c'est les accidents par 10 000 heures six mois plus tard. Pourquoi la différence ?

— Ils ont dû embaucher des chauffeurs allemands. Vous avez déjà vu conduire des Japonais ?

Un rire franc fendit la figure de tomate de Boyle.

— Non. Mêmes conducteurs. Mais la compagnie a analysé leurs cycles corporels et leur a dit d'être prudents les jours que nous appelons « critiques ». Rien que ça, et le pourcentage d'accidents a été réduit de moitié. Vous me suivez ?

— Peut-être. Quels genres de cycles y a-t-il ? Est-ce qu'ils contrôlent vraiment les gens ? Est-ce que vous croyez réellement à ces conneries ?

Boyle expliqua qu'après un demi-siècle d'études, les savants avaient isolé trois cycles : un cycle émotionnel de 23 jours, un rythme physique de 28 jours et un cycle intellectuel de 33 jours. Mais aujourd'hui, avec des ordinateurs, la science pouvait absorber de vastes quantités d'informations sur un nombre prodigieux de

personnes.

— Si nous introduisons suffisamment de faits dans la machine, nous pourrions peut-être détecter des cycles et des rythmes entièrement nouveaux. Des rythmes d'amour. Ou de haine.

— Pourquoi vouliez-vous me parler ?

— Notre étude de base, ici, c'est la violence. Vous êtes le premier homme violent que nous ayons ici depuis des années. Une rareté. Quelqu'un qui n'intellectualise pas tout à mort.

— Vous aviez étudié McCarthy ? L'homme que je remplace ?

— Oui, certainement. Vous savez qu'il a été assassiné, bien entendu.

Boyle était le deuxième à dire à Remo que McCarthy avait été assassiné. Il regarda le jésuite avec étonnement.

— Non, je ne le savais pas. Je croyais qu'il s'était suicidé.

— Connerie, pour emprunter votre terme. Le jour où on l'a tué, McCarthy présentait un phénomène très rare. Ses cycles émotionnel, physique et intellectuel coïncidaient parfaitement, à leur apogée. Cela aurait dû être le plus beau jour de sa vie. Les hommes ne se suicident pas un jour pareil.

— Qui aurait voulu le tuer ? demanda Remo en observant attentivement l'expression de Boyle. À ce que j'ai pu apprendre, il n'était mêlé à rien. Rien qui évoque le chantage... ou un réseau porno.

Pas la moindre réaction chez Boyle.

— Du diable si je sais qui a fait le coup. Mais j'espère que vous le découvrirez. McCarthy était un chic type.

Boyle posa alors à Remo une suite de longues questions généralement inoffensives sur sa vie. Remo s'en tint à la biographie bidon du faux Remo Pelham. Chaque fois que Boyle se rapprochait un peu trop de son passé réel, de CURE, de sa mission, Remo mentait. Cela dura plus d'une heure.

Remo apprit qu'il était au quatrième jour de son cycle émotionnel, au dix-huitième de son cycle intellectuel et au quinzième de son cycle physique.

— Ce qui explique l'incident d'hier, dit Boyle. C'était un jour de crise physique pour vous. Le milieu du cycle. Vous passiez d'une période ascendante à une période descendante et vous étiez à cran. Si cette histoire s'était passée demain, vous auriez tourné le dos et vous seriez parti. Dommage pour ces pauvres voyous.

— Pour eux ? J'aurais pu être blessé.

— J'en doute assez.

En quittant le cottage de Boyle, Remo était perplexe. Ainsi, ils étudiaient la violence, au forum. Belle affaire. Le petit plan de conquête du monde de Brewster consistait peut-être à assommer l'ennemi de paroles, à mort. Ils n'allaient sûrement pas calculer les

cycles de tout le monde et ne se battre que lorsque les rythmes seraient du bon côté.

Et les photos porno ? C'était une autre énigme. Les yeux bleus de Boyle n'avaient pas cillé quand Remo avait mentionné le chantage et les photos cochonnes. Remo était convaincu que Boyle ignorait tout de ces clichés. Pourtant, il avait manifestement posé pour eux. Vraiment posé, car les photos avaient été prises par un professionnel, d'un nombre d'angles différents et sous des éclairages étudiés. Et maintenant il en ignorait tout.

Si l'ordre venait, Boyle devrait être tué seul. À la main. Il n'avait pas de manies, pas d'habitudes, peu de hobbies, il quittait rarement son cottage. Il faudrait que ce soit un accident dans la maison. Un fil électrique, peut-être. Si l'ordre venait. Remo espérait qu'il ne serait pas donné.

CHAPITRE XII

Quand Remo était petit garçon, il rêvait de devenir un grand chasseur de fauves. Ce qui restait de ce fantasme s'évapora quand le rhinocéros chargea et écrasa le chacal enchaîné sous sa tonne et demie. Le chacal laissa à peine une trace.

Remo continua de regarder le film avec fascination tandis que l'objectif était changé et que le rhino reculait en zoom arrière. Et puis le Dr Abram Schulter apparut dans le champ de la caméra, ses longs cheveux noirs clairsemés dépassant d'un casque colonial. Il portait une petite boîte noire, mais entre ses mains minuscules elle paraissait grande.

Il se mit à marcher vers le rhinocéros, tout en criant. De temps en temps il s'arrêtait et agitait son casque pour essayer d'attirer l'attention de la grosse bête myope. Quand il n'en fut plus qu'à trente mètres il s'arrêta encore et se remit à crier.

Finalement, le rhinocéros chargea. Ses sabots faisaient trembler le sol sous la caméra tandis qu'il fonçait de la droite de l'écran vers la maigre silhouette de Schulter sans défense sur le côté gauche. Schulter leva les yeux, parut observer le rhinocéros pendant une fraction de seconde, puis il tourna une manette sur le dessus de sa boîte. Le rhino s'arrêta comme s'il avait heurté un mur invisible.

Il s'arrêta net et resta là, debout, à dix mètres de Schulter. Sans bouger. Le film se termina ; les dernières images montrèrent le rhinocéros couché qui mangeait de l'herbe, et Schulter assis sur son dos. La bête s'en fichait éperdument.

Remo était impressionné mais il ne put réprimer un sourire et l'idée lui vint que ce dingue monterait n'importe quoi, girafes en peluche, rhinocéros, vraiment n'importe quoi. Les mères du voisinage feraient bien de cacher les canards en caoutchouc.

La lumière se fit. En blouse blanche, Abram Schulter, docteur en médecine, agrégé de, diplômé de, membre de, pionnier de ceci, de cela et du reste, revint vers Remo sur ses semelles de crêpe et leva les stores pour laisser le soleil entrer dans le bureau obscur.

— Et voilà ce que nous faisons, dit-il comme si le film expliquait

tout.

— Vous voulez dire que vous êtes dresseur de rhinocéros ?

— Dresseur de rhinocéros ? Non, pourquoi le serais-je ? Ah ! Ah oui, je vois. Une petite plaisanterie. Oui, oui. Excellent. Vraiment excellent... Mais non, non. Stimulation électronique du cerveau. La boîte dans mes mains est une radio. Elle a envoyé un signal stimulant les ondes alpha dans le cerveau du rhinocéros. Le cerveau qu'il peut avoir, bien sûr. Les rythmes alpha provoquent la paix intérieure. Vous ne seriez pas intéressé, je suppose ?

Schulter quitta la fenêtre et s'assit de l'autre côté de la table basse, en face de Remo. Il prit une cigarette dans un coffret de bois et l'alluma. Ses doigts étaient fortement jaunis par la nicotine et, comme tous les fumeurs impénitents, il n'en offrit pas à Remo.

Remo se pencha et en prit une quand même, bien que ce fût une violation des règles de la période de pointe. Il l'alluma avec le briquet de table, et reposa coffret et briquet de l'autre côté, près de Schulter. Il aspira profondément, en prenant soin que la fumée ne change pas le rythme de sa respiration, expira pendant deux battements de cœur puis il regarda Schulter.

— Je ne suis pas un rhinocéros. Je ne suis même pas une girafe en peluche. Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Eh bien, vous savez. Je vous ai vu sur la place avec ces imbéciles de *putzes*. Eh bien. Une telle violence. J'ai pensé que vous aimeriez trouver la paix intérieure. Voulez-vous ?

— Je pourrais ?

— Certainement. Il me suffirait de planter des électrodes sous votre crâne. Très simple, vraiment.

— Personne ne vous a jamais offert de vous planter son pied dans le cul ?

Schulter soupira.

— Réaction très commune. Pas insolite du tout.

Il tira rapidement sur sa cigarette puis il se pencha, prit le coffret, le retourna dans sa main comme s'il l'examinait et le replaça avec précision au centre de la table. Il fit de même pour le briquet.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, dit-il, j'ai pensé que je pouvais toujours demander. Ce que j'aimerais vraiment, c'est obtenir le flux de vos ondes cervicales sous stimulation. Très simple, vraiment.

— Quel genre de stimulation ? demanda Remo.

— Simplement des photos projetées sur un écran.

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas ? Vous êtes nouveau ici. J'ai fait tous les autres.

Schulter disparut dans un vaste placard au fond de la pièce et en ressortit avec un demi-casque de métal et une cassette de film qu'il plaça dans le projecteur.

Un long fil était fixé au casque, que Schuler brancha dans une prise d'un panneau, de l'autre côté du bureau.

Il manipula deux manettes et l'œil rond d'un oscilloscope s'éclaira en bourdonnant au sommet du panneau.

— Le casque est en réalité un microphone à induction, expliqua-t-il en le tendant à Remo. À la place du son, il capte les infimes impulsions électriques du cerveau. Elles deviennent visibles sur l'oscilloscope que voici, et s'inscrivent aussi sur papier. Pour nos archives.

Remo tâta le casque. Il en avait déjà vu un comme ça. On l'avait abaissé sur sa tête quand il était attaché sur la chaise électrique dans la prison d'État du New Jersey.

Schuler poursuivait ses explications :

— Vous vous coiffez du casque et vous regardez l'écran. Des images apparaîtront, à intervalles prescrits, et la bande enregistrera le changement du rythme cervical, provoqué par la stimulation. Tout à fait inoffensif.

Remo haussa les épaules et s'assit sur la chaise. Avec précaution, il posa le casque sur sa tête et leva les yeux vers l'écran. Un des rites de Chiun se projetait dans son esprit. Chiun s'asseyait dans la position du lotus et fredonnait, une seule note basse et régulière, qui d'après lui drainait le cerveau et le corps de toute tension. Remo soupçonnait que cela stimulait la fréquence des ondes alpha calmantes, peut-être par la vibration directe de la mâchoire contre la cavité cervicale, forçant le cerveau à les produire.

Schuler s'assit au tableau, le dos tourné à Remo. L'oscilloscope était maintenant chauffé et son bourdonnement emplissait la pièce. Schuler toucha un autre bouton et le film tourna. Remo fit le vide dans son esprit et s'efforça d'imiter la note basse fredonnée que Chiun avait si souvent émise.

Une image illumina l'écran. Un champ de fleurs caressé par la brise, des oiseaux volant dans le ciel. Un film de contrôle, probablement, pour obtenir une réaction au repos typique du sujet, avec laquelle les autres seraient comparées.

Remo fredonna, l'oscilloscope couvrant le bruit qu'il émettait.

Au bout de vingt secondes, les fleurs firent place à un éclaboussement rouge. La caméra recula et le rouge devint une grande tache de sang sur la chemise blanche d'un mort aux yeux ouverts, qui ricanait stupidement.

Remo fredonnait.

L'image suivante montra des Chinois communistes fusillant méthodiquement des villageois coréens collés contre un mur.

Remo fredonnait.

La quatrième scène représentait un enfant terrifié et un gros

homme costaud giflant le petit de toutes ses forces, assez fort pour que la tête de l'enfant ballotte en tous sens.

Remo fredonnait.

Schulter releva une manette et le projecteur s'arrêta. D'autres boutons éteignirent le tableau. Le savant se leva et considéra une longue bande de papier millimétré qu'il tenait entre ses mains. Remo ôta le casque.

— Alors ? Je suis reçu ?

Schulter sursauta et leva les yeux.

— Hein ? Ah oui. Oui. Excellent. Très stable, vraiment.

Remo essaya de prendre un air lubrique.

— Vous auriez peut-être dû me montrer de la pornographie. Des fouets et des bottes. Vous savez. Ça aurait peut-être aidé.

La réaction de Schulter fut absolument nulle. Si le casque avait été sur sa tête, il n'aurait enregistré aucun changement. La pornographie n'était pour lui qu'un mot. Il ne savait rien. Rien de la porno. Rien des girafes en peluche. Rien d'une femme brune aux yeux fous avec un fouet et des bottes.

— Nous recommencerons peut-être l'expérience. Le plus souvent possible, c'est le mieux.

— Ma foi, un autre jour peut-être, docteur.

Schulter donna congé à Remo d'un geste distrait, en continuant d'examiner la bande. Il leva les yeux quand Remo sortit, regardant fixement le large dos du directeur de la sécurité. Remo souriait. Et fredonnait.

Si le moment venait, pensait-il, Schulter serait facile. Un court-circuit dans le casque et un tragique accident de laboratoire. Un accident d'un genre tout à fait différent que celui qui faillit arriver à un autre savant de Brewster Forum, cinq minutes plus tard, des mains de Remo Pelham.

CHAPITRE XIII

Deux centimètres et un cinquantième de seconde. Voilà combien la mort était près d'Anthony J. Ferrante, directeur des recherches de bio-feedback à Brewster Forum.

Remo frappa à la porte du cottage blanc portant le nom de Ferrante, et poussa la porte quand une voix cria « Entrez ».

Personne n'était assis au bureau qui faisait face à la porte. Remo regarda autour de lui, cherchant Ferrante.

Entendit-il un son ? Ou sentit-il le changement de pression atmosphérique infinitésimal quand une masse d'air se déplaça vers son oreille gauche ?

Remo pivota sur le gras de la plante de son pied gauche. Son pied droit recula et son corps se laissa tomber, accroupi, vers la gauche, à temps pour voir une main descendant sur lui dans un coup de karaté.

Il n'avait pas le temps de penser, pas besoin de penser. Des milliers d'heures d'entraînement et de pratique avaient rendu la défense automatique et la riposte instinctive. La main gauche de Remo remonta en un éclair à côté de sa tête pour faire dévier le coup sur son poignet. Sa main droite se trouvait déjà à la hauteur de sa hanche et, sans arrêter le mouvement, se transforma en main-lance classique et se dirigea vers le rein gauche de l'homme qu'il n'avait pas encore vu.

Le souffle de Remo explosa en un violent « aiii » tandis que sa main de fer visait sa cible. Comme elle terminait sa trajectoire mortelle, Remo sentit plus qu'il ne vit la main de son adversaire interrompre son cours descendant juste avant d'entrer en contact. L'homme avait retenu son coup.

L'attaque est instinctive, déclenchée par la colonne vertébrale, le message évitant le cerveau pour se transmettre directement aux muscles. Mais l'annulation d'une attaque ? C'est un acte de l'intellect, dépendant du cerveau, et le cerveau n'était pas assez rapide pour arrêter la main de Remo, pour détendre les muscles bandés de son bras, pour amortir l'intensité de ses doigts doucement repliés qui pouvaient réduire des parpaings en poudre.

Le cerveau de Remo fit de son mieux en un cinquantième de

seconde. Il changea de deux centimètres la trajectoire de la main. La main-lance glissa sur la hanche de l'adversaire, passa le rein vulnérable et alla s'écraser contre le portemanteau de bois dressé à côté de son assaillant. Les doigts heurtèrent le bois dans un bruit de vaisselle se brisant sur des dalles de pierre. La moitié supérieure du portemanteau vacilla, puis s'écroula, son support de quatre centimètres d'épaisseur coupé net par le pouvoir meurtrier de la main de Remo.

Son adversaire regarda le portemanteau. Remo examina son assaillant pour la première fois et vit un homme trapu d'un certain âge vêtu du classique judogi, une ceinture noire nouée lâchement sous la taille. Il avait un teint couleur d'olives à l'huile. Des cernes sombres entouraient ses yeux, paraissant plus sombres encore, par contraste avec la tête chauve luisante. C'était Ferrante.

La main gauche de Remo jaillit et s'empara de la main droite de Ferrante. Son pouce s'insinua dans un ganglion de nerfs à la base de l'index. Cela provoqua une douleur atroce et la soumission immédiate. L'homme hurla.

— Lâchez-moi. Je suis Ferrante !

Ses yeux gênés criaient leur douleur. Remo serra encore une fois, puis il lâcha la main.

— Et alors ? Qu'est-ce que vous êtes ? Le loubard de service ?

— Je n'allais pas vous frapper, assura Ferrante en massant sa main meurtrie. Je voulais simplement voir à quel point vous étiez fort. Après hier. Vous êtes fort, ajouta-t-il en se tournant vers son portemanteau démoli.

Remo recula pour permettre à l'homme de sortir du coin derrière la porte. Il respira profondément, lentement, pour drainer la tension, permettre à son corps de se débarrasser de l'afflux héroïque d'adrénaline qui avait envahi ses muscles.

Bon, affaire réglée. Si l'ordre était donné, Ferrante mourrait dans le gymnase d'une nuque brisée, subie au cours d'une chute de judo incorrecte. Remo se dit qu'il aurait grand plaisir à l'envoyer rebondir contre un mur.

Ferrante retourna lentement vers son bureau, tout en frottant sa main, surveillant Remo et bredouillant des excuses. Remo commença à plaindre ce cinglé de karaté, pour sa douleur, pour sa gêne. Il se demanda ce que Ferrante penserait s'il voyait les photos porno de lui-même, vêtu seulement du haut de sa tenue de judoka. S'il ne les avait pas déjà vues. Ferrante parlait toujours, continuait de s'excuser.

— Écoutez, c'était stupide. Si on oubliait ce qui s'est passé ? Repartons à zéro. Vous vous demandez peut-être pourquoi vous êtes ici. Ce que nous faisons ici.

Remo grogna. Il n'était pas encore prêt à oublier et pardonner.

— Ici, nous étudions l'esprit. Le cerveau. Comment il fonctionne. Chacun de nous a une discipline différente. La mienne est le bio-feedback. Essentiellement, cela veut dire que l'on utilise le principe douleur-plaisir pour entraîner les gens à contrôler leurs fonctions corporelles involontaires. Par exemple, nous avons obtenu de grands succès en entraînant les gens à ralentir leurs pulsations. Si elles deviennent trop rapides, le sujet reçoit une petite décharge électrique. Quand leur pouls baisse vers le but, ils reçoivent une impulsion électronique agréable.

— Ça sert à quoi ? demanda Remo.

— Eh bien, c'est très important sur le plan médical. Nous pourrions sauver la vie de gens qui souffrent d'irrégularités cardiaques. Les asthmatiques pourraient apprendre à surmonter par la volonté les crises d'étouffement les plus graves. Les maladies psychosomatiques pourraient être éliminées.

Il s'échauffait, absorbé par son sujet. En l'écoutant, Remo pensait qu'on aurait dû envoyer Chiun pour investiguer à sa place. Le vieux Coréen, avec ses têtes de poissons, son riz et son Zen aurait pu en donner pour leur argent à ces grands cerveaux. Pendant les interminables séances d'entraînement, Remo avait vu Chiun ralentir son rythme cardiaque jusqu'à ce que les battements deviennent presque imperceptibles, son rythme respiratoire jusqu'à ce qu'il puisse passer pour mort. Chiun avait dit à Remo que son père pouvait interrompre le flux sanguin par sa seule pensée.

— L'esprit, disait-il. On ne peut contrôler le corps tant qu'on ne contrôle pas l'esprit.

Ferrante interrompit les réflexions de Remo.

— Où avez-vous appris à faire ça ?

— À faire quoi ?

— Le truc avec ces cons sur la place.

— Par là. Des cours par correspondance. Une heure d'entraînement tous les mois, que ça me plaise ou non. Ça aide à me maintenir en forme.

Ferrante avait retrouvé son assurance. En dépit de la tenue de judoka incongrue, il était tout à fait le savant de renommée mondiale.

Il montra à Remo le matériel avec lequel il travaillait, et Remo pensa que les équipements scientifiques de n'importe quels projets partout dans le monde étaient interchangeable. Ces dingues devaient les échanger entre eux, comme des livres d'occasion. Il y avait un fauteuil avec un accoudoir par lequel un petit choc électrique passait dans le sujet s'il ne réagissait pas, et un casque comme celui de Schuler qui transmettait au cerveau, par induction, des ondes agréables.

Ferrante offrit de tester Remo. Ma foi, se dit Remo, je lui dois

bien ça. Je m'en vais lui donner de quoi réfléchir. Il s'assit dans le fauteuil et, au repos, son pouls était de soixante-huit. Si les pulsations s'accéléraient, lui dit Ferrante, il recevrait un léger choc par l'accoudoir. Un ralentissement provoquerait une impulsion plaisante du casque qu'il lui plaçait sur la tête.

Ferrante régla un métronome à soixante-cinq battements minute.

— C'est le but, dit-il. Mais je ne serai pas déçu si vous n'y parvenez pas. Personne n'y arrive.

Le métronome tic-taquait, Ferrante tenait le poignet de Remo pour tâter son pouls, et Remo se rappelait le truc que Chiun lui avait enseigné. Imposer son propre rythme, effacer les impulsions externes, accélérer le rythme respiratoire pour le mettre en accord avec la pulsation cardiaque désirée, et puis laisser l'hyper-ventilation des poumons ralentir le cœur en inondant le sang d'oxygène.

— Prêt ? demanda Ferrante. Je vous annoncerai votre rythme cardiaque au fur et à mesure pour que vous puissiez essayer de vous adapter.

— Il est violent, ce choc ? demanda Remo. J'ai peur des chaises électriques.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. C'est plus un bourdonnement qu'un véritable choc. Je commence... Voilà.

Le métronome cliquetait ses soixante-cinq battements minute et Remo modela dessus son rythme respiratoire.

— Soixante-huit, dit Ferrante.

Remo respira plus rapidement.

— Soixante-six.

Remo ferma les yeux pour ne pas voir le métronome et chassa de son esprit le bruit de ses battements. Il choisit un nouveau rythme, plus bas, et y adapta sa respiration.

— Soixante-quatre.

Ferrante était ravi. Remo respirait.

— Soixante... Cinquante-neuf.

Remo décida de mettre fin à l'expérience quand il eut abaissé ses pulsations cardiaques à quarante-deux. Ferrante ne savait plus s'il était enchanté ou perturbé, ou si on l'avait dupé.

— C'est incroyable ! Je n'ai encore jamais rien vu de pareil.

— Je vous l'ai dit. J'ai peur des chaises électriques. Et puis mon seuil de tolérance à la douleur est très bas.

Et il y avait Ratchett. Remo n'eut jamais l'occasion de savoir ce que Ratchett faisait, ni comment il pourrait le tuer, parce que Ratchett refusa d'ouvrir la porte de son cottage que, contrairement au reste de la direction, il n'utilisait que pour travailler, préférant vivre dans sa maison en forme d'œuf à quelques centaines de mètres de là.

— Allez-vous-en ! glapit-il. Je ne vous aime pas.

— Je croyais que vous vouliez me voir, répondit Remo à la porte fermée.

— Si je ne vous vois jamais, ce sera encore trop tôt. Allez-vous-en.

— Dois-je comprendre, docteur Ratchett, que vous ne m'aimez pas ?

— Ce serait dans les limites des possibilités, Mr Pelham, si vous compreniez que vous me répugnez. Maintenant allez-vous-en avant que j'appelle un flic. Un individu de votre espèce saura comment vous traiter.

Remo tourna les talons et s'en alla. Ratchett aussi serait facile, si l'ordre arrivait.

Remo ne se doutait pas que quelqu'un d'autre donnerait un ordre au sujet de Ratchett, avant CURE.

CHAPITRE XIV

Ce même jour, un peu plus tard, les directeurs de Brewster Forum se retrouvèrent pour leur réunion hebdomadaire dans le bureau de Brewster. Le Dr Deborah Hirshbloom brillait par son absence.

Ferrante parlait du nouveau directeur de la sécurité.

— Donc, fondamentalement, c'est un pleutre. Il a terriblement peur de la douleur. Rien que la menace du choc électrique a produit un incroyable abaissement de son rythme cardiaque.

Il s'assit. Le rire caquetant d'Abram Schulter rompit le silence.

— Informations erronées, professeur Ferrante. Analyse erronée d'information inadéquate. Mr Pelham ne connaît pas la peur. Sang-froid total ! D'après l'analyse des ondes cervicales, il ne présente absolument aucune réaction aux stimulations externes. Aucune.

— Il est probable, grinça Ratchett, que vous avez oublié de brancher votre machine. Est-ce que l'un de vous a envisagé que l'intelligence de Pelham est sans doute d'un niveau bien trop bas pour réagir comme il convient à des stimulations sans doute émotionnelles mais surtout intellectuelles ?

— C'est ce que vous pensez ? demanda Boyle. Que Pelham est d'un niveau intellectuel très bas ?

— Naturellement, rétorqua Ratchett. N'est-ce pas évident ? Et pensez un peu à son exhibition sur la place avec cette horrible bande. Est-ce un signe d'intelligence ?

Boyle sourit.

— Il me semble qu'il est plus intelligent de les chasser que de les faire venir ici.

Ratchett rougit. Boyle poursuivit :

— À mon avis, l'intelligence de Mr Pelham est d'un niveau extrêmement élevé. Il est aussi très rusé et soupçonneux. Il répond à une question par une question. C'est un truc de youpin – pardonnez-moi, Abram – mais c'est aussi la marque d'un homme habitué à l'escrime intellectuelle, qui cherche toujours un *quid* avant de donner un *quo*.

Nils Brewster avait écouté en silence, en suçant sa pipe, les mains

reposant sur son estomac rebondi, le nez enveloppé de beaucoup plus de pansements qu'il n'était nécessaire. Si Brewster avait un secret pour sa réussite, c'était celui-ci : la faculté de dominer un groupe, de maintenir les gens divisés et sans chef, les rendant incapables de défier son autorité. Finalement, il parla.

— Eh bien, je suppose que cela règle la question. Notre nouveau policier est ou très intelligent ou très stupide. Il est ou un pleutre ou absolument sans peur.

Il les regarda tous, et ricana.

— Encore une victoire pour l'analyse intellectuelle... Cela me fait curieusement penser à l'argument du requin, qui est de savoir si le requin est courageux parce qu'il attaque n'importe quoi quelle que soit sa taille, ou lâche parce qu'il préfère se nourrir des infirmes, des blessés ou des mourants. Ou est-ce que le lion est malin, comme on le voit quand il traque une proie, ou stupide, comme l'indique son comportement irrationnel quand il est en cage dans un zoo ? Le fait est, comme vous devriez tous le savoir depuis le temps, que le requin n'est ni courageux ni lâche. Et le lion n'est ni malin ni stupide. Ils existent en dehors de ces concepts. Ils sont instinctuels, et ces mots n'ont pas de signification quand on les applique à eux. L'idée ne vous est jamais venue que peut-être nos tests, appliqués à Mr Pelham, sont sans signification, parce qu'ils ont été conçus pour des êtres humains normaux ? Vous est-il jamais venu à l'idée que peut-être Mr Pelham est comme un animal, montrant un schéma de comportement qui peut être jugé une fois intelligent, une autre fois stupide, une fois courageux, une autre fois lâche ? Vous êtes-vous jamais dit que Mr Pelham pourrait être une créature d'instinct, ou un être humain programmé pour agir comme une créature d'instinct ? Et que pour l'étudier et le comprendre, nous devons l'aborder comme nous aborderions une bête des champs ? Aucune de ces idées n'est venue aux génies que vous êtes ?

Il se carra dans son fauteuil et s'occupa de sa pipe, et d'être Nils Brewster. Personne ne lui répondit. Il tira rapidement quelques bouffées, satisfait d'avoir remporté une nouvelle victoire, et reprit :

— Franchement, je ne vois pas du tout pourquoi nous nous intéressons à ce Remo Pelham. Personnellement, je ne me soucie absolument pas de lui. Mais – académiquement, bien entendu – je pense qu'il vaudrait mieux le mesurer suivant les canons de l'instinct. À travers son inconscient. Je propose que nous ne pensions plus à lui et que nous le laissions faire ce que peut faire un policier par ici. Abandonnons-le au Dr Hirshbloom, si elle est intéressée.

CHAPITRE XV

Il était évident que le Dr Hirshbloom ne désirait en aucune façon traiter avec l'Américain. Le nouveau flic de Brewster Forum noyait la petite juive d'effusions typiquement coloniales que les Américains considèrent comme du charme et qui pour les peuples civilisés n'est que de la familiarité incongrue.

Ainsi pensait Geoffrey Hawkins, instructeur de parachutage en chute libre à Brewster Forum et ancien subalterne des Royal Marines de Sa Majesté, refusant d'accorder le moindre regard à son élève et à cet incroyable Américain qui insistait pour prendre rendez-vous avec elle.

Hawkins était assis dans le Piper Club, son parachute lui servant de coussin, les jambes allongées sur toute la largeur du petit monomoteur.

C'était son boulot, son labeur alimentaire quotidien, d'instruire les membres du forum qui désiraient se consacrer à l'art du parachutage. Heureusement, cette invraisemblable équipe disparate du grossier géant technologique, que George III avait laissé accéder à l'indépendance, refusait de s'exposer au dédain explicite et quotidien de Hawkins.

Seule l'Israélienne, qui était sans doute contrainte de poursuivre son entraînement, participait aux plongées dans l'espace. Ce qui n'était plutôt pas mal, après tout, puisqu'elle avait la correction de ne pas tenter d'engager la conversation avec Geoffrey Hawkins. Ou elle savait rester à sa place et comprenait le décorum, ou elle n'avait rien à dire. Ce qui pour une juive était une vertu incroyable. Malheureusement, bien peu d'autres personnes partageaient sa faculté de garder le silence.

Par exemple ce raseur typiquement allemand, qui prétendait être d'une autre nationalité. Il avait donné 5 000 dollars à Hawkins pour veiller à ce que Remo Pelham n'atterrisse pas vivant. Mais ensuite il avait tenu à justifier la chose pour Hawkins.

Geoffrey Hawkins n'avait besoin d'aucune justification. On devait bien vivre. Et d'ailleurs, ce ne serait pas un assassinat. L'assassinat,

c'était quand on ôtait la vie à un Anglais. La survie quand on ôtait celle d'un Américain. Et un acte de salubrité publique quand on éliminait un Irlandais.

Domage cependant que ce Pelham ne soit pas australien. Alors on saurait que l'on éliminait un criminel. Ou de la graine de criminel, ce qui était la même chose.

Même en Grande-Bretagne, la gentry avait oublié ce qu'elle était. Le monde était devenu fou et la Grande-Bretagne avait perdu la tête avec lui. Cette affection pathétique et ce respect pour l'Amérique, une nation qui avait eu un président irlandais ! Des Écossais qui se pavanaient comme des êtres humains. Des Gallois qu'on anoblissait tous les jours. Et tous qui se disaient britanniques. Alors que seuls les Anglais étaient Anglais !

Le soleil s'était couché sur l'âme de l'empire britannique.

— Hé, mec. Comment qu'on attache ce truc-là ?

C'était l'Américain. Il allait sauter de 13 000 pieds, chute libre pendant une minute, puis ouverture du parachute et atterrissage. Il n'avait encore jamais sauté en parachute.

Cinq mille dollars pour ça ? Geoffrey Hawkins aurait pu gagner son argent rien qu'en laissant ce péquenaud colonial tenter la chute libre. Mais ce n'aurait pas été consciencieux. *Consciencieux*, c'était couper les courroies des cuisses sous les joints de cuir si bien que lorsque le parapluie s'ouvrirait, s'il s'ouvrait, il s'élèverait du harnachement d'épaules et Remo Pelham poursuivrait sa chute, sans parachute, jusqu'au sol.

— Hé, mec. Comment qu'on met ce truc ?

Geoffrey Hawkins ouvrit son journal aux pages financières. Si l'on investissait avec soin ses 5 000 dollars, on pourrait les transformer en une somme assez considérable.

— Hé. Vous là, avec la moustache et le journal. Comment ça se boucle, ce machin ?

Impérial Chemical Industries étaient en hausse. Bien. Si l'on investissait dans les Impérial Chemical Industries, on n'aiderait pas seulement l'industrie chimique civilisée mais soi-même. C'était un bon investissement pour soi.

Finalement, la juive l'aida. Pas de caractère, pensa Hawkins. Elle avait refusé de parler à l'Américain, lui avait tourné le dos, avait ignoré ses cajoleries et ses supplications insipides, mais maintenant elle se retournait pour l'aider à endosser le parachute. Courroies de cuisses, courroies d'épaules, l'anneau de la ficelle d'ouverture, la bonne position du harnais.

Cela fait, elle se détourna de nouveau.

— Treize mille pieds, dit-elle à Hawkins.

— Hum, répliqua-t-il parce que, en qualité d'instructeur de saut,

c'était son devoir.

— Nous sommes prêts, annonça-t-elle.

Le futur mort américain était assis à côté d'elle.

Les Allemands voyaient juste. Mais ils s'y prenaient si grossièrement. Si on dépeçait un Allemand jusqu'à l'âme, on obtiendrait l'essence même de la gaucherie. Même la façon qu'avait eue le Boche de lui glisser l'enveloppe. Comme s'il plongeait subrepticement la main vers les parties intimes de Geoffrey Hawkins.

— Oui monsieur, ça va être marrant, dit l'Américain.

Ses yeux brillaient. Sa figure était glabre. Il allait s'écraser contre un billard électrique dans la campagne de Virginie. Il ferait tilt dans toutes les directions.

Le moteur vrombit, gémit et le petit avion trembla.

Les forces de Sa Majesté, selon le *Times*, étaient toujours à Aden au bord du golfe Persique. Veinarde d'Aden. Mais ici c'était l'Amérique, qui avait si obstinément insisté pour voler de ses propres ailes et qui le payait cher tous les jours.

La juive s'était finalement radoucie. Elle expliquait quelque chose à l'Américain. À l'abri du *Times*, Hawkins écoutait.

— L'appareil va monter à treize mille pieds. C'est une chute libre d'une minute. Vous tirez sur l'anneau immédiatement. Vous n'avez qu'à me suivre. Je m'assurerais que votre anneau est bien tiré. Vous êtes vraiment stupide de tenter ça la première fois.

— Écoutez, ma jolie, vous en faites pas pour moi.

— Vous êtes incroyablement stupide.

— C'était la seule façon que j'avais de vous parler.

Tous deux hurlaient maintenant, pour couvrir le bruit du moteur.

— Je veux vous parler, répéta l'Américain.

— Vos courroies de jambes sont trop lâches.

— Quand est-ce qu'on peut se voir ?

— Je suis prise cette année. Essayez l'année prochaine à la même heure.

Soudain elle cria :

— Mr Hawkins ! Qui lui a donné ce parachute ?

Voilà qu'elle recommençait. Elle parlait à Geoffrey Hawkins sans qu'il lui ait adressé la parole. Il l'ignora.

— Voulez-vous poser ce journal ? Vous ne pouvez pas laisser un homme sauter avec ce parachute.

Poser le journal ? Quel culot.

Soudain les sombres colonnes de petits caractères disparurent. Le journal s'envola. Il lui avait été arraché des mains par l'Américain.

— Je vous demande pardon, dit Geoffrey sur le ton le plus dédaigneux, calculé pour forcer l'Américain confus à se confondre en excuses.

— Y a pas de quoi, répliqua l'Américain. Elle vous parle.

— Je suis parfaitement capable de discerner un phénomène auditif tel que les femmes qui parlent. Je n'ai nul besoin de votre assistance.

— Alors pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Ce n'est guère un sujet que je désire discuter avec vous, rétorqua Geoffrey Hawkins au policier américain. Maintenant ayez l'obligeance de me rendre mon *Times*.

— Qui lui a donné ce parachute ? demanda la fille. C'est vous ?

— Je ne suis pas un sergent fourrier. Je ne distribue pas de parachutes.

— Eh bien, il ne peut pas sauter de l'avion avec ce parachute.

— Il ne peut certainement pas sauter sans en mettre un, répliqua Hawkins qui trouva cela incroyablement drôle, digne d'être raconté à un Anglais.

— Je ne suis pas surprise que l'armée britannique ait préféré se passer de vos services, déclara la fille.

C'en était trop. Geoffrey devrait la gifler. Il lui expédia un revers de main à la figure. Du moins, il essaya. Mais un courant d'air inexplicable fit pivoter mollement sa main.

— Tenez votre langue, juive, dit-il en regardant sa main claquer le flanc de la carlingue.

— Arrêtez vos conneries, Hawkins. C'est vous qui lui avez collé ce parachute défectueux ?

— Répondez-lui, dit l'Américain.

Le pilote les interrompit.

— Nous approchons de la cible et des treize mille pieds, cria-t-il.

Parfait, ça réglerait tout. Pour sauter de 13 000 pieds, on doit être dans un appareil qui monte presque à la verticale et on saute à l'apogée. C'est le seul moyen pratique, car si l'avion se redressait pour voler droit à 13 000 pieds, tout le monde aurait besoin d'oxygène. Ainsi, l'appareil reste si brièvement à cette altitude que l'oxygène est inutile.

— Sautez, docteur Hirshbloom, c'est maintenant ou pas du tout, dit Hawkins.

La porte s'ouvrit près de ses pieds et la fille se releva à moitié pour passer sur ses jambes étendues.

— Ne le laissez pas sauter avec ce parachute, dit-elle à Hawkins puis elle se tourna vers l'Américain : Ne sautez pas.

Elle avança une botte sur l'étrésillon, attendit un instant et disparut.

— Vous allez sauter, le Yankee ? Ou bien vous allez être typique et attendre qu'un ordinateur fasse ça pour vous ?

— Je ne crois pas que je vais sauter, dit l'Américain.

Le vent violent s'engouffrant par la porte ouverte ébouriffait ses cheveux châtons.

— Ma foi, c'est vous que ça regarde, dit Hawkins. Tenez, jetez un coup d'œil. Vous saurez comment c'est, pour la prochaine fois. Ou bien vous avez peur de regarder ?

— Je sais à quoi ressemble la terre, mon chou, répondit l'Américain.

— La juive fait un saut intéressant, dit Hawkins en regardant en bas. Elle effectue une chute libre très spéciale.

Le flic américain haussa les épaules, enjamba les pieds de Geoffrey et regarda dehors. Geoffrey Hawkins appuya son épaule contre le dos de l'Américain, prit appui avec ses pieds contre son siège et poussa fort, prodigieusement fort. Et rien ne se passa.

— Vous voulez sauter avec moi ? demanda l'Américain en se retournant.

Geoffrey Hawkins poussa encore et cette fois il réussit. Trop bien. Il s'aperçut que sa propre énergie, assistée par l'Américain, l'avait projeté la tête la première vers les étré sillons d'aile à l'extérieur, et qu'il était hors de l'avion, tombant dans le vent glacé, avec l'Américain fermement cramponné à sa gorge.

Ils accélérèrent vite, et atteignirent la vitesse maximum et se trouvèrent en chute libre. L'Américain souriait et fredonnait *Yankee Doodle*.

Geoffrey tenta de se débarrasser de lui à coups de pied. Les 5 000 dollars étaient pratiquement à lui. Mais le coup de pied ne toucha rien. En fait, la jambe droite rua et devint inerte. Les mains de l'Américain semblaient flotter, piquer, et plonger dans tous les sens. Et malgré tous ses efforts Geoffrey Hawkins ne pouvait détacher de lui le colonial qui se contentait de sourire et de fredonner et de remuer les mains de façon extraordinaire. Geoffrey tenta un coup de karaté sur l'arête du nez de l'Américain.

Mais alors que sa main amorçait le coup elle devint inerte et... Dieu de Dieu. La bretelle gauche du parachute glissait de sa main gauche inutilisable. L'Américain s'attaqua à la boucle principale de la courroie de poitrine et elle se détacha et Geoffrey pivotait brusquement et tournait le dos à l'Américain. Ensuite l'autre courroie de la bretelle droite glissa le long d'un bras droit soudain complètement engourdi et seules ses jambes restaient attachées au parachute encore fermé. Là-dessus, Geoffrey pivota dans l'autre sens et sentit le parachute tiré entre ses jambes avec une violente secousse et il se vit plonger la tête la première vers le sol, sans parachute et privé de l'usage de ses membres. Il tenta de se retourner mais il reçut une très légère claque dans le dos et resta dans la même position, flottant de plus en plus bas.

Dieu de Dieu ! Pas de parachute. On lui avait arraché son parachute. Il se sentit soulevé et retourné et se retrouva face à face avec l'Américain tandis qu'ils descendaient. L'Américain bouclait la courroie sur sa poitrine. Il portait le parachute de Geoffrey. Il souriait et fredonnait toujours.

Geoffrey vit qu'on lui tendait un paquet kaki. Le parachute défectueux de l'Américain. L'Américain cria :

— Voilà le business, mon chou. Bien des choses à Henry VIII.

Du tissu rouge et blanc jaillit du dos de l'Américain et se déploya en une immense corolle. L'Américain parut remonter puis il s'éloigna de plus en plus en se balançant mollement aux bretelles dans sa lente descente.

Geoffrey Hawkins, anciennement des Royal Marines de Sa Majesté, arriva dans la verdoyante campagne de Virginie à peu près en même temps que le parachute défectueux. Le parachute rebondit avec un *woumpf* et fut de nouveau utilisable.

Pas Geoffrey Hawkins.

Lorsque Remo atterrit enfin, le Dr Hirshbloom avait déjà disparu.

CHAPITRE XVI

Brewster Forum avait fourni à Remo une chambre dans une maison à un étage, commodément située dans le complexe de laboratoires du forum, et tout aussi commodément hors de vue de tous les autres logements privés. On l'appelait la maison des travailleurs.

— Si vous vous perdez, vous n'avez qu'à demander la maison des travailleurs, lui dit le gérant du gymnase.

— Vous voulez dire que nous habitons là ?

— Pas moi. Je suis gérant. J'ai une maison. La maison des travailleurs, c'est pour les travailleurs de niveau inférieur. Les femmes de ménage, les chauffeurs, les hommes chargés de l'entretien, le chef de la sécurité.

— D'accord, dit Remo. Ça sera parfait.

Sa chambre lui permettait de s'habiller debout s'il grimpait sur le lit et, si cela lui plaisait, il pouvait sauter tout droit de la douche entre les draps. Il pouvait aussi utiliser les deux tiroirs du haut de la commode, ceux du bas étant maintenus bien fermés par le sommier du lit.

Ce n'était pas tellement la chambre qui était petite mais le lit qui était si grand. C'était un laissé pour compte d'une des maisons particulières et, comme tout le mobilier de la maison des travailleurs, il n'avait pas été prévu pour cette pièce. Remo pouvait faire des sauts périlleux sur le matelas qui aurait recouvert trois sommiers normaux.

— Ce matelas à lui seul a coûté quatorze cents dollars, lui confia une des femmes de ménage. Nous héritons tout le temps des meubles et des affaires dont personne ne veut. Ce sont des choses de bonne qualité, vraiment, seulement des fois ça a l'air plutôt drôle.

Naturellement, Remo ne pouvait se livrer à ses exercices les plus exotiques dans le gymnase du forum, en supposant que la période de pointe continue ne l'avait pas privé de trop de ses facultés.

Mais il pouvait toujours s'exercer sur le lit, couché sur le dos, et cela suffirait peut-être. Il contempla le plafond et envoya son esprit sur une longue route qui tournait à l'intérieur des murs de la maison de santé Folcroft où il avait subi son premier entraînement.

Mentalement, il avança sur le gravier noir et sentit l'humidité de l'air venant du détroit de Long Island et respira l'odeur attardée du feu de feuilles mortes de la veille et prit le départ. Aujourd'hui, huit kilomètres rapides.

En contemplant Remo sur le lit à Brewster Forum, on n'aurait vu que les légères crispations des muscles des jambes et la poitrine se soulevant régulièrement au rythme de la respiration mesurée. À vrai dire, c'était la respiration qui donnait toute sa valeur à la course, et quand il aborda le dernier tour il força l'allure, piqua un sprint en aiguillonnant ses jambes engourdies, haletant et poussant, poussant, poussant. Il avait toujours été capable de couvrir le dernier tour en piquant une pointe de vitesse. Mais ce matin les jambes n'obéissaient pas et il ne trouvait pas l'énergie nécessaire au sprint. Il refusa de penser qu'il pourrait être incapable de terminer le dernier tour, mais d'un autre côté il ne voyait vraiment pas comment il pourrait y arriver et la douleur devenait intolérable. Il n'avait jamais eu autant d'ennuis depuis ses débuts de course à pied.

Il ne sut jamais s'il aurait pu terminer. On frappa à la porte de sa chambre exigüe. Remo entendit et, ne voulant pas ouvrir dans son état d'épuisement, il entra en récupération. Heureusement, étant au lit, le processus lui serait extrêmement facile. Abandonner tous les nerfs, les sens et les muscles, lâcher tous les contrôles. Devenir un végétal. L'effet sur le corps était comme un électrochoc dans l'eau. Le truc, c'était de tout faire simultanément, parce que le cœur risquait de rater un battement et si le reste du système continuait de courir dans le feu de l'exercice violent, il risquait de ne pas capter ce battement.

Mais il le capta et Remo, couvert de sueur mais respirant comme s'il venait à peine de se réveiller, alla ouvrir la porte. Il savait que la respiration normale, la figure ne présentant aucun aspect congestionné, feraient prendre la transpiration pour de l'eau.

Le visiteur était un homme d'un certain âge avec une figure charnue mais dure, portant des lunettes rondes cerclées de fer. Il avait un costume d'été sombre, une chemise blanche et une cravate noire, et il offrait un sourire vraiment machinal, un de ces sourires sans joie que Remo n'avait pas vus depuis la dernière campagne présidentielle.

— Excusez-moi, dit l'homme d'une voix aux gutturales émoussées. Je suis Martin Stohrs, le professeur d'échecs. Je ne savais pas que vous étiez sous la douche. Je suis navré.

— Non, dit Remo, j'essayais de déboucher le lavabo.

— Et il a explosé ?

— Dans un sens.

— J'imagine que vous ne pouvez m'inviter à entrer ? dit le visiteur en contemplant la chambre pleine du lit. C'est plutôt un lit avec une pièce autour, non ?

— Oui.

— Affreux. Affreux. Un homme de votre talent et de vos capacités, vivant dans une chambre pareille à côté des domestiques.

— Ça ne me gêne pas.

— Affreux. Cela devrait être interdit par la loi. Partout dans le monde le travail de sécurité est une profession honorée exigeant les plus hautes facultés de courage et de discipline. Et ils vous ont mis ici. Je vais en parler à Brewster.

— C'est lui qui m'a donné cette chambre.

Stohrs changea de conversation.

— Je suis venu vous inviter chez moi, pour avoir l'honneur de disputer une partie avec vous ; si vous acceptiez de me faire aussi cet honneur, je serais heureux de vous avoir à dîner. J'avais mentionné cette partie l'autre jour quand vous en avez eu fini avec ces porcs à moto, mais vous n'avez pas dû m'entendre.

— Merci quand même, mais j'ai un rendez-vous.

— Si vite ?

— Eh bien, c'est plutôt du travail. Une personne de la direction. Le docteur Hirshbloom.

— Ah, Deborah ! Étonnant. Elle ne voit pratiquement personne. Ce qui est curieux quand on songe que ceci est un réservoir d'intelligence et ce qui remplit le réservoir c'est surtout des mots et encore des mots.

Il parut charmé par sa plaisanterie.

— Je ne sais pas trop ce que c'est.

— Ah, mais personne n'en sait rien. Vous me plaisez. Il nous faut disputer une partie.

— Merci encore, mais une autre fois. Je dois voir quelqu'un maintenant.

— Ach. Excusez-moi, je vous en prie. L'invitation reste ouverte.

Remo le remercia une dernière fois et ferma la porte. Il s'habilla d'un pantalon de toile blanche et d'une chemise de sport bleue. Ses deux costumes étaient accrochés dans la salle de bains, la porte de la penderie n'ayant pas assez de place pour s'ouvrir.

Stohrs attendait en bas. Il se confondait en excuses. Il n'avait pas voulu faire intrusion chez Remo Pelham. Il n'était pas de ces gens qui s'imposent. Il ne fut pas de ces gens qui s'imposent tout au long des deux kilomètres à pied jusqu'au cercle de cottages. Il prit soin de le préciser à plusieurs reprises.

— Voyez-vous, j'appartiens à une civilisation qui sait apprécier l'intimité, tout comme elle apprécie le rôle véritable du policier. Vous avez de la violence dans ce pays aujourd'hui parce que le policier n'y est pas respecté. L'ordre n'est pas respecté. Dans mon pays, aucun policier ne serait forcé de vivre dans une chambre de domestique alors

que le professeur de golf a une maison particulière. Oui ?

— Oui quoi ? demanda Remo en remarquant que la nuit tombait anormalement vite pour l'été.

À moins que ce ne soit son imagination ou, pis encore, la perte de la notion du temps, des sens et des sensations. Il marcha sur la pointe des pieds si discrètement qu'il savait que Stohrs ne le remarquait pas, et se rassura ainsi, sachant qu'il pouvait encore faire des choses spéciales et n'avait par conséquent pas besoin de s'inquiéter de ses sens. C'était la nuit.

— Oui, vous êtes d'accord avec moi ?

— Certainement.

Remo commença à travailler ses doigts, dans un exercice de dextérité, cherchant la vitesse. On séparait la coordination des mains, et puis on appuyait le bout des doigts les uns contre les autres, les ongles se touchant à peine et se retirant. Exécuté assez vite, cela ressemblait à une prière nerveuse.

— Nous vivons une époque terrible. Non ?

— C'est toujours une époque terrible.

— Pas toujours. Et pas partout.

— Sans doute.

— Vous devez aimer cet endroit. Et pour aimer cet endroit vous devez venir d'un endroit moins agréable, oui ?

— Est-ce que vous me demandez d'où je viens ?

— Non, non. Bien sûr que non. Enfin, à moins que vous n'ayez envie de me le dire.

— Pas particulièrement.

— Bien. Vous constaterez que je ne suis pas de ces gens indiscrets et curieux. Je suis simplement un homme qui respecte l'excellence. J'ai respecté votre coup d'échecs. Où avez-vous appris à jouer ?

— Chez Delphurm Bresky, un avocat de Jersey City, répondit Remo en inventant un nom qu'il savait ne pouvoir exister.

— Ainsi, vous êtes de Jersey City. Une ville merveilleuse.

— Jersey City, une ville merveilleuse ?

— Oui, il faut dire qu'elle s'est bien détériorée depuis ce maire merveilleux que vous aviez.

— Qui ?

— Francis Hague.

— Ce fumier était un dictateur.

— Oui. Un homme terrible. Vous avez travaillé longtemps à Jersey City ?

— Non.

— Peu de temps ?

— Non.

— Ah. Vous n'avez jamais travaillé là-bas. Notez que je ne suis

pas de ces gens qui cherchent à connaître la biographie d'une personne à la première rencontre. Surtout pas quand c'est une personne qui me plaît et que je respecte, qui a été maltraitée par les pouvoirs constitués. Je ne suis là que pour offrir mon aide.

Remo fit travailler ses épaules et son cou, en se servant de Stohrs comme appareil de mesure. S'il pouvait exécuter les exercices de contrôle juste au-dessous du seuil de conscience de Stohrs, ce serait une bonne vérification.

— Vous savez, il y a des civilisations qui adorent les hommes violents.

— Ouais. La plupart, dit Remo. Les autres deviennent des nations vassales.

— Exact. Vous êtes un homme de ce monde, déclara Stohrs en claquant joyeusement le dos de Remo.

Malheureusement, à ce moment précis Remo effectuait de rapides tractions mentales tout en marchant. Le dos de Remo fut le premier que Stohrs claquait qui lui rendit la claque.

— Vous avez l'air surpris, dit Remo.

— Non. Ce n'est rien. J'ai simplement eu l'impression que j'avais mal à la main.

— Ça arrive si on se promène en claquant les gens dans le dos.

— C'était une marque de respect. C'est terrible aujourd'hui, que nous ne respectons pas les personnes que nous devrions respecter. Dans mon pays, nous professons toujours le respect. C'est ce qui en fait un grand pays. Toujours grand, quoi qu'il arrive.

— Quel est votre pays ?

— La Suisse.

— Un beau pays. La meilleure politique étrangère du monde.

— Oui. Ses montagnes sont sa politique étrangère.

— Très joliment dit.

Stohrs eut un mouvement d'épaules modeste.

— Bizarre, dit Remo, mais les montagnes agissent comme des barrières et l'eau comme un conduit. Voyez l'Angleterre. Une petite île qui a préféré ne pas se servir de la mer comme d'une barrière mais comme d'un véhicule pour transporter l'empire. Aujourd'hui, ils sont plutôt retranchés sur leur île.

— Les Britanniques sont surfaits.

— Ils ne se sont pas mal débrouillés dans le temps. Pour une petite île.

— Allons, dit Stohrs en élevant la voix. Allons. Qui diable ont-ils jamais battu ? Napoléon ? C'était un malade. Un mourant. Ils l'ont battu alors qu'il était mourant. Non. Les Britanniques en emploient d'autres pour se battre pour eux.

— Ils ont pas mal réussi pendant les deux dernières guerres

mondiales.

— Ils n'ont pas gagné ces guerres.

— Ils ne les ont pas perdues.

— Ils n'ont pratiquement rien fait. L'Amérique et la Russie ont gagné ces guerres. Les Britanniques étaient comme les Français, de petits crapauds recherchant vos faveurs. Vous êtes utilisés par les Britanniques. Ils se moquent de vous derrière votre dos. Vous ne le voyez pas ?

— Je n'ai jamais eu l'impression qu'on se moquait de l'Amérique.

— Elle est la risée du monde. Sans vous offenser, naturellement.

— Naturellement. Ce doit être bien d'appartenir à un pays protégé par des montagnes, un pays qui n'offre aucune aide et n'en reçoit pas, un pays dont l'unique fonction est d'être le bureau de change du monde.

— C'est un gentil petit pays. Pas un grand pays, mais plaisant. Je suis fier de l'appeler le mien.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— C'est un travail merveilleux et un merveilleux endroit pour travailler. Un bon environnement pour y élever ma fille. Merveilleux. À condition de ne pas être policier, non ?

— Non, dit Remo qui avait fini ses tractions mentales et qui voyait maintenant de la lumière aux fenêtres du cottage Hirshbloom. Bonne nuit, et merci de m'avoir accompagné.

— C'était un honneur. Je vous respecte. Soyez prudent. Il y a ici un maléfice. Ce tragique accident de Hawkins. Je suis heureux que nous ayons maintenant un homme véritable comme officier de sécurité.

— Un homme véritable ?

— Oui. Je n'aime pas déshonorer les morts, mais McCarthy n'était que... eh bien, qu'un employé. On a besoin d'un homme pour cet emploi. Bonne nuit. Nous devons jouer bientôt.

— Certainement.

Et Remo n'irait pas le voir jusqu'à ce qu'il le batte aux échecs avec seulement un roi et une reine, contre une reine, un roi, deux cavaliers, une tour et un fou. Ce serait un coup brillant, qu'aucun maître ne pourrait jamais exécuter aussi parfaitement.

CHAPITRE XVII

L'homme qui avait été le Dr Hans Frichtmann était assis dans un des fauteuils en polyester moulé de l'auditorium de Brewster Forum et regardait la représentation amateur hebdomadaire. Le programme changeait d'une semaine à l'autre. La semaine passée, il y avait eu le Père Boyle à la guitare, huit jours avant, le professeur Ferrante avait récité des poèmes élégiaques. Ils ne parlaient jamais de spectacle d'amateurs et au début ils avaient tenté de vendre des billets. La première semaine ils en vendirent huit, la deuxième six et ensuite ils avaient cessé de faire payer.

L'ex-Hans Frichtmann constatait que le nouveau directeur de la sécurité et le Dr Deborah Hirshbloom étaient parmi les absents. C'était toujours ça. Ce devait sûrement être un numéro plus intéressant que le Dr James Ratchett, sa prestidigitation, et maintenant son hypnotisme.

Il s'inquiétait franchement. L'histoire avec les motards avait été une chose. Mais comment avait-il échappé à la chute de l'avion, en se débrouillant pour tuer Hawkins par la même occasion ? Il avait hâte de mettre fin à sa mission. Alors il pourrait quitter ces lieux maudits.

Son attention fut ramenée vers la scène par la voix de Ratchett.

Le Dr Schulter était assis sur une chaise au milieu de l'estrade. Le corps adipeux de Ratchett se tenait figé devant lui. Il lui avait fallu six minutes pour endormir Schulter, l'ennui des spectateurs toussant et soupirant se faisait sentir et seule la courtoisie maintenait dans les fauteuils le personnel du forum.

— Noirs bassins languissants des nuits opalescentes et la plus profonde des évasions profondes. Vous descendez au fond, vers l'obscurité, vers les ténèbres du sommeil reposant, ronronna la voix de Ratchett.

Quelques quintes étouffées suscitèrent un regard hautain et réprobateur de Ratchett, puis il reprit ses incantations. Bizarre, pensa l'ex-Hans Frichtmann, qu'un chimiste théoricien, entouré de grands psychiatres et psychologues, cherchât à les distraire avec de l'hypnotisme. Et de l'hypnotisme d'amateur si maladroit.

Enfin. Les dangers de l'espionnage variaient, en cette décennie.

La mort d'ennui était une possibilité. Il entendit Ratchett demander un retour à un moment d'horreur. Quels étaient les moments d'horreur ? Voyons un peu. La capitulation avait été horrible, l'occupation russe encore pire. La castration d'hommes tremblants avec un forceps ? Pas mal du tout, surtout quand ce professeur juif s'était tenu devant lui. Le professeur juif qui avait cherché à le faire expulser de la faculté de médecine de Hambourg pour des raisons de pratiques sadiques supposées. Que pouvait-on reprocher au sadisme ? Vraiment. Si on ne le considérait pas avec cette écoeurante sentimentalité juive, ou au travers du filtre rose de l'enfant bâtard de la juiverie, l'éthique chrétienne, le sadisme était bon. C'était l'extension de l'hostilité naturelle, à un point où elle prenait sa propre signification, sa propre beauté. Le parti nazi le savait bien.

Le parti nazi. La seule force saine, honnête de l'Histoire. Et ces jeunes barbus malingres osaient traiter le gouvernement américain de fasciste et de nazi. Comment osaient-ils ? Le gouvernement américain, rien que des épaves hypocrites, prêchi-prêchant leur chemin dans l'Histoire, obsédées par le bien-être chez soi et l'opinion publique internationale. Comment osaient-ils appeler ça nazi ? Il pourrait leur montrer ce qu'était NAZI. Ils devraient voir ce que c'est NAZI ! Ils devraient voir ce professeur juif. Pourquoi ce fumier sémite n'avait-il pas crié ? C'était le mauvais côté de l'histoire. Il n'avait pas hurlé. Oui. C'était bien un moment horrible. Horrible. Comme sur la scène actuellement.

Schulter cherchait, dans son passé hypnotique, un moment horrible. Soudain il se dressa d'un bond et dansa tout autour de la scène. D'un pied sur l'autre. Et sa veste s'envola, suivie par sa chemise, son maillot de corps. Hop, le pantalon. Et puis à genoux. Le projecteur blanc allumait des reflets bleus sur le dos en sueur.

— Le fouet, cria-t-il. La femme au fouet. Le fouet. Le fouet.

Ratchett haletait.

— Le fouet, le fouet, répéta-t-il en faisant de petits bruits de suction avec ses lèvres charnues.

Le personnel ne sut jamais très bien ce qui se passa ensuite. Personne ne pouvait se le rappeler avec précision. Mais quand le nouveau directeur de la sécurité posa des questions le lendemain matin, voici ce qu'il obtint :

1) La séance d'hypnotisme avait déclenché quelque chose dont il valait mieux ne pas parler et d'ailleurs cela ne regardait pas Remo Pelham.

2) Le Dr Nils Brewster avait arraché les deux hommes à leur transe en sautant sur la scène et en imitant la voix de Ratchett.

3) Tout le monde était singulièrement troublé par l'incident et, vraiment, cessez d'embêter les gens.

Ils allaient être embêtés, cependant, et plus encore quand ils découvriraient le prix épouvantable que payerait le Dr Ratchett pour son spectaculaire succès.

CHAPITRE XVIII

Avoir été éjecté d'un avion en essayant d'engager la conversation avec le Dr Hirshbloom, ce n'était pas pour Remo un prix trop élevé pour avoir l'occasion d'un rendez-vous. Il était même prêt à parler à Nils Brewster.

Brewster fut arrogant, presque comme si le tragique accident survenu au moniteur de saut avait été de la faute de Remo.

— Non, déclara Nils Brewster sous son nez pansé. Pas de requête en ce qui concerne le docteur Hirshbloom. Pourquoi êtes-vous si intéressé ?

— Pourquoi y a-t-il de la joie dans votre voix ?

— Ne répondez pas à une question par une question. On me dit que c'est ainsi que vous conversez.

— Quatre des cinq directeurs de service ont voulu me parler. Le cinquième non. Pourquoi ?

— C'est votre réponse ? demanda Brewster.

— Oui.

— Je vous ai dit que vous ne nous comprendriez jamais.

— Eh bien, je vais la voir.

— Vous n'avez pas mon autorisation.

— Comment est-ce que je l'obtiens ?

— Vous ne l'obtenez pas.

— Savez-vous que si je donne une chiquenaude sur votre nez avec cet index, dit Remo en approchant l'index tout près des pansements blancs, je peux provoquer toutes sortes de choses douloureuses ?

— Et vous serez dehors sur le cul avant que la douleur cesse.

— Et si une brique tombait dessus la nuit, vous ne savez d'où ?

— Vous serez dehors sur le cul avant qu'elle touche terre.

— Et si je vous apprenais à faire aux gens ce que j'ai fait à ces loubards à moto ?

— J'ai près de soixante ans, mon garçon.

— Je pourrais vous apprendre à faire ça à au moins deux personnes.

— Jeunes ?

— Jeunes.

Le Dr Nils Breswter forma un numéro de téléphone et dit dans l'appareil :

— Deborah, j'ai pensé que vous aimeriez faire un *input feedback* sur Remo Pelham, le nouveau directeur de la sécurité. Les autres l'ont examiné et... ah. Oui. Bien sûr. Certainement, je comprends.

Il raccrocha.

— Elle dit qu'elle est très occupée par autre chose. Mais vous avez mon autorisation. Je le nierai ensuite, mais naturellement il sera trop tard. Au moins, vous ne risquez pas votre place. Maintenant, quand allons-nous commencer les...

Brewster simula des coups contre de jeunes visages et de jeunes estomacs, esquivant des directs très rapides de jeunes athlètes qu'il pourrait maintenant mettre en pièces si jamais les petits blancs-becs s'avisait de faire des réflexions sarcastique sur la route ou dans les restaurants ou n'importe où. N'importe où.

— Dans quinze jours.

— Quinze jours ?

Brewster parut blessé, volé.

— Eh bien, vous devez d'abord vous mettre en forme. Courir quatre cents mètres par jour pendant une semaine, et puis huit cents la semaine suivante.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Quelle est votre discipline d'attaque, au fait ? Le karaté, le kung fu, le judo ?

— Le wow tu, répondit Remo, inventant le nom le plus idiot possible.

— Le wow tu ? Jamais entendu parler.

— C'est pourquoi ça marche si bien. Vous vous figurez qu'un truc réellement bon serait défloré dans un gymnase ou un livre ?

— Le wow tu, répéta le Dr Nils Breswter, membre de la Société de Sociologie de Faversham, agrégé de l'université de Chicago, auteur de « L'Humanité en tant qu'environnement hostile ». Le wow tu...

Et là où les rêves se forment il vit le dernier petit ami de sa fille aînée se tordre de douleur sur le sol.

Et maintenant Remo était devant le cottage du Dr Hirshbloom. Mouches et moustiques tenaient un congrès en masse près de sa fenêtre et Remo les claqua en vain en attendant une réponse. Il frappa encore.

— Qui est là ?

— Votre officier de sécurité, Remo Pelham.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

- Je veux vous parler.
 - De quoi ?
 - Je ne veux pas en parler là dehors.
 - Revenez demain.
 - Je ne peux pas vous voir maintenant ?
 - Non.
 - Vous êtes occupée ?
 - Voulez-vous vous en aller !
- Ce n'était pas une question.
- Je veux simplement vous parler.

Un silence, et puis les insectes reçurent des renforts. On était en pleine chaleur étouffante de l'été virginien, une nuit paralysante génératrice de sueur et bourdonnant de tous les insectes du monde. Et elle ne répondait pas.

- Je ne partirai pas avant de vous avoir parlé.
- Est-ce que Breswter sait que vous harcelez un de ses savants ?
- Oui.
- Il ne le sait pas. C'est un mensonge. Laissez-moi tranquille.
- Quand vous m'aurez parlé.

Il entendit des pas légers derrière la porte. Elle s'ouvrit et Deborah Hirshbloom apparut pour le considérer avec l'indulgence excédée d'un parent qui refuse de se laisser manipuler par un enfant capricieux. Sa figure était fermée mais calme, soulignant la délicatesse de ses traits. Ses yeux étaient des bijoux noirs dans un écrin de peau fine, crémeuse, parsemée de joyeuses taches de rousseur. Ses lèvres sans rouge se pinçaient ; n'accordant rien à Remo debout devant elle.

- Très bien. Quoi ?
- J'aimerais vous parler. Puis-je entrer ?
- Il est tard.
- Je sais. Puis-je entrer ?

Elle haussa les épaules et fit signe à Remo d'entrer. Elle portait un chemisier kaki sans ornements et un short kaki tout simple. Elle était pieds nus et le bureau de son cottage était tout aussi nu, à part les livres entassés jusqu'au plafond et un échiquier installé sur la petite table, près du lampadaire. Il y avait un lit de camp et deux chaises. Elle s'assit sur le lit mais avec tant de raideur qu'il était évident que ce n'était pas une invitation.

- Puis-je m'asseoir ? demanda Remo en indiquant la chaise.
- Elle le permit.

— Comme vous le savez, les autres directeurs de service du forum m'ont interviewé.

- Elle ne répondit pas. Remo poursuivit :
- Et je me demandais pourquoi vous ne l'aviez pas fait.
 - Parce que ça ne m'intéresse pas.

— J'étais, eh bien, je me demandais pourquoi.

— Parce qu'un homme qui casse la figure à sept voyous ridicules n'est pas précisément le phénomène scientifique fabuleux que mes collègues semblent penser.

— Alors vous connaissez quelque chose de la violence.

— Vous me l'apprenez, et je ne l'aime pas du tout. Je sais que Hawkins est descendu avec votre parachute et vous avec le sien. Je sais qu'il a essayé de vous tuer et qu'il est mort à cause de ça.

— Vous êtes israélienne, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous le savez bien.

— Et la violence vous offense ?

— Oui.

— Est-ce que tous les Israéliens ne doivent pas faire leur service militaire ?

— Si.

— Et malgré tout, la violence vous offense ?

— Naturellement, pourquoi pas ?

— Parce que votre peuple ne pourrait pas survivre sans violence. Sans être dur. Les Arabes pourraient avoir la paix sans tirer un coup de feu. Vous n'auriez qu'un nouvel holocauste.

— Mr Pelham, où voulez-vous en venir ? Parce que nous sommes submergés par le nombre, à cent cinquante contre un par des gens qui ont fait malheureusement de notre annihilation un but national, je devrais aimer ce que je suis obligée de faire pour survivre ? On doit aussi creuser des latrines, pour survivre. Mais on n'est pas obligé d'aimer creuser des latrines. Qu'est-ce que vous voulez réellement ? Vous vous moquez que la violence m'offense. Ça ne vous intéresse pas. Que voulez-vous ?

— Eh bien, j'ai un problème et vous en êtes un peu responsable. Voyez-vous, je dois veiller à la protection de tout le monde ici. Et tout le monde se déplace tellement, vous surtout, que pour assurer vraiment la sécurité qui convient, je dois généralement savoir où je puis vous joindre quand j'ai besoin de vous. Cette attaque du forum par les motards pourrait être un présage d'incidents à venir. Je ne suis pas sûr qu'ils se produiront, mais si ces gens tentent un nouveau coup je veux être certain qu'ils ne pourront pas atteindre de cadres supérieurs.

— Il y a un mot, Mr Pelham, qui définit admirablement ce que vous venez de dire. Il est à la fois concis et significatif.

Remo comprenait qu'il ouvrait une porte.

— Quel mot ? demanda-t-il en se préparant aux conséquences méritées.

— Connerie, susurra aimablement le Dr Hirshbloom.

— C'est injuste, Deborah !

— Remo – c'est votre nom ? – vous pourrez le nier jusqu'à la tombe, c'est de la connerie. Ils sont venus pour vous. Ils vous ont défié. Et ils vous ont eu. Ou, si vous préférez, vous les avez eus.

— Ils m'ont attaqué d'abord, de façon à pouvoir vous avoir ensuite. Une situation comme ça vous dit certainement quelque chose. La Russie qui nous attaque par l'intermédiaire d'Israël.

— Pourquoi faut-il que vous placiez tout sur un plan international ? Vous êtes assis là, vous me demandez mon emploi du temps, manifestement pas pour me protéger parce que vous savez que je n'ai pas besoin de votre protection. Alors pour quelle autre raison voulez-vous savoir où vous pouvez me joindre, sinon pour me faire du mal ? Exact ?

— Connerie.

— Ha, Mr Pelham...

— Remo, souvenez-vous.

— Bon. Remo. Bonne nuit.

— Deborah. Je veux vous revoir.

— Je n'en doute pas. Mais, je vous en prie, pas d'une manière aussi effrayante que l'autre jour, ni de façon aussi irritante que ce soir.

— Effrayante ? Vous avez été effrayée ? Vous n'en aviez pas l'air.

— Maintenant je suis terrifiée, parce que maintenant je sais que vous avez même eu le temps de m'examiner et d'admirer le paysage.

Deborah était assise très calmement, mais son sourire froid était forcé. Il ne changeait pas, et Remo reconnaissait la maîtrise de soi que finissent par s'imposer les gens qui affrontent fréquemment le danger. Ils se l'imposent ou ils meurent ou ils sont incroyablement veinards.

— D'accord. J'ai eu le temps d'admirer le paysage. Admettons. Admettons que ma défense était en réalité un assaut. Admettons tout ça.

— Alors admettons, Mr Pelham, que vous n'êtes pas un policier.

— Très bien, faisons cette supposition.

— Alors vous devez être autre chose.

— Alors je suis autre chose.

— Alors je ne me sens pas à l'aise. Je ne me sens pas à l'aise en voyant une approche d'attaque que je reconnais, et voyant ensuite qu'il s'y ajoute une effroyable faculté de faire des choses que je ne reconnais pas du tout. J'ai eu vraiment peur l'autre jour, Mr Pelham. Et c'est de vous que j'ai eu peur. J'ai peur de vous en ce moment.

— Bizarre pour une psychiatre.

— Je suis fatiguée aussi, Mr Pelham. Bonsoir. Je ne sais pas pour quelle raison vous êtes ici, vraiment. Peut-être est-ce même pour être, comme vous dites, un officier de sécurité. Mais j'ai déjà vu quelqu'un comme vous. Quand j'étais petite fille, un volontaire américain. Il nous a appris cette position et, il y a deux jours, je l'ai revue chez

vous.

Chiun en Israël ? Impossible. La position ? Ce n'était pas Chiun qui la lui avait apprise, cet alignement apparemment maladroit des pieds qui donnait l'impression qu'on allait reculer alors qu'en réalité on faisait un mouvement en avant. Ce n'était pas Chiun. Les premiers jours d'entraînement après l'électrocution étaient... Bien sûr, la position. Conrad MacCleary. Mac en Israël ?

Deborah se leva pour raccompagner Remo à la porte. Remo resta assis.

— Cet homme, il vous plaisait ? demanda-t-il.

— Tout le village l'adorait. Mais il est mort à présent, un sort qui nous attend tous. La seule question, c'est quand. Et c'est à l'extension de ce *quand* que nous nous consacrons tous, non ?

— Quand cet homme est-il mort ?

— Il semble beaucoup vous intéresser. Pourquoi ?

— Je le connaissais peut-être.

— Si vous l'aviez connu, alors je n'aurais plus à avoir peur de vous, parce qu'il était bon. C'est cela que nous nous rappelons le plus de lui. C'était un homme bon. Le métier qu'il faisait n'attire pas souvent les hommes bons. Il était unique. Et il est mort. Plus tôt qu'il ne l'aurait dû, j'en suis sûre. Parce que dans certaines situations, les hommes bons ne vivent pas longtemps.

Sa voix s'était adoucie et Remo perçut une brisure, le frémissement d'émotion plus violent que ce que l'on attend, un souvenir qui reste éternellement trop vif.

— Cet homme bon, dit Remo. Avait-il perdu une main ?

— Oui, dit Deborah.

— Et est-ce qu'il s'appelait Conrad MacCleary ?

— Oui, dit Deborah et elle referma la porte qu'elle avait déjà ouverte. Ainsi, vous l'avez connu ?

— Oui. Je l'ai connu.

— Vous étiez donc dans les services secrets américains ?

— Non, non. Je le connaissais. Je l'ai connu dans le temps.

— Vous savez comment il est mort ?

— Oui.

— On a dit que c'était dans un hôpital.

— Oui. C'est ça. Dans un hôpital.

Et le visage de Deborah devint un sourire chaleureux et tendre, une joie délicate que les gens qui comprennent la beauté des choses peuvent conférer à ce qui les entoure.

— C'est drôle et, puisque vous vous souvenez de Mac, si typique, dit-elle en s'asseyant sur l'autre chaise en face de Remo. Quand il est arrivé dans notre village, c'était juste avant l'indépendance, quand les cinq armées arabes attaquaient, et nous avions, je crois, un fusil pour

cinq hommes dans notre village, quelque chose comme ça. J'étais très jeune.

— Bien sûr, dit Remo.

— Bien sûr, répéta Deborah en riant. Bref, il s'était porté volontaire pour donner aux gens un entraînement spécial, je ne suis pas libre de révéler quoi, et nous l'attendions tous. Anxieusement. Tout le monde était anxieux. Mon oncle disait : « Quand l'Américain arrivera, il vous montrera ce que c'est que la technologie. Attendez, vous verrez. L'organisation américaine. » Alors c'est censé être un grand secret et naturellement tout le monde est au courant et attend son arrivée. Comme un comité d'accueil pour son entrée secrète dans notre village. Et puis il est conduit là, en voiture, et je ne sais pas si vous imaginez combien une voiture était précieuse pour nous à ce moment-là, mais vous devez vous en douter, et Mac est sur le siège arrière et vous ne devinerez jamais...

— Il était ivre, dit Remo avec désinvolture.

Deborah éclata de rire et claqua le genou de Remo. Des larmes apparurent dans ses yeux et elle fit un effort pour parler tout en riant. Remo ajouta vivement :

— Bien sûr. Je vous ai dit que je connaissais Conrad MacCleary.

Et son ton nonchalant fit redoubler le fou rire de Deborah qui dut se cramponner à la table pour ne pas s'écrouler.

— Ivre, dit-elle enfin. Il était ivre mort. Vous auriez dû voir la tête de l'oncle David. Il n'arrêtait pas de demander au chauffeur si c'était bien l'homme qu'on attendait et le chauffeur hochait la tête. Nous avons appris plus tard qu'il buvait depuis Tokyo où il avait été recruté, un mois plus tôt je crois. Ivre ? Il empestait. Quand on l'a extrait et porté hors de la voiture tout le monde a reculé, tant il sentait mauvais.

— Conrad MacCleary, dit Remo.

— Il était unique. Il a mis trois jours à comprendre où il était.

— Il devait y avoir beaucoup de tension, alors.

— Eh bien, pas pour nous, pas tellement. Notre entraînement, c'était pour autre chose. Je crois que nous pensions tous que nous allions gagner. Mais c'était tout de même effrayant et à l'époque je n'étais...

— Qu'une petite fille, après tout.

— Naturellement. Autrement je serais vieille, au lieu d'être la belle jeune femme incroyablement séduisante que je suis aujourd'hui.

— Bien sûr. Vous savez que vous êtes belle.

— Allons. Assez de ça. Je vous ai raconté une histoire de Mac, maintenant à vous de m'en raconter une.

— Eh bien, la première fois que j'ai vu Mac, dit Remo en comptant bien omettre commodément les détails, c'était... Non,

attendez. La première fois.

— Non. La seconde fois, dit Deborah. Vous ne voulez pas me parler de la première et c'est très bien. Alors racontez-moi la deuxième fois.

O.K. Ainsi elle croyait qu'il était de la CIA ou du FBI. Et alors ? Il fallait s'y attendre, avec le genre de travail qu'ils faisaient là. Il avait d'ailleurs déjà employé la CIA comme couverture.

— D'accord, dit-il. Je revenais à moi dans un lit d'hôpital et il poussait une table roulante avec un somptueux dîner de homard et d'alcool.

— Pour un malade dans un lit d'hôpital ?

— C'est de Conrad MacCleary que nous parlons.

— En effet.

— Et il dispose un magnifique couvert, engueule le médecin et l'infirmière, et me dit de manger. Et il boit tout le whisky.

— Conrad MacCleary, dit sentencieusement Deborah.

— Mais ce n'est pas tout. Je ne l'ai jamais vu longtemps sans une bouteille à portée de la main. C'est miracle qu'il ait vécu plus de vingt et un ans.

— Les Égyptiens opèrent une percée dans le Neguev. Nous sommes près de là.

— Où ?

— Peu importe. Vous allez me laisser finir ? Et puis pas de questions sur les où. Lisez ma biographie officielle si vous voulez connaître les où.

— Je parie que ce sont de faux où.

— Arrêtez vos conneries, Remo. Taisez-vous et écoutez. Parce que si vous voulez jouer avec moi aux questions et aux réponses, je peux aller trouver le Dr Brewster et me plaindre de l'odieuse interférence des agents de votre espèce, et il vous battra à mort ou presque.

— D'accord. Plus de conneries.

— Bon. Nous sommes près de l'action et Mac rassemble désespérément des tubes de cuivre. L'oncle David dit : « Hah. Vous voyez. Une arme secrète. Je vous l'avais dit. La technologie. La technologie américaine. » Et Mac est très mystérieux. Personne ne peut approcher de l'endroit où il prépare sa technologie. Un jour, je le suis. Et là, derrière des rochers, entouré de sacs de sable... laissez-moi raconter, des sacs de sable... nous devrions avoir ce genre de défense sur le canal de Suez aujourd'hui... on croirait qu'il a vidé le Sinaï dans de la jute. Il fait récolter tous les sacs de sable du village par les enfants, pour ça. Et mon oncle David les dirige. Des sacs de sable pour l'arme secrète du village. Et comme elle est tellement secrète, personne n'a le droit d'aller voir. Mais j'y vais. Je savais qu'il ne me

punirait pas. J'étais sa préférée, mais il aimait tous les enfants.

— Mac aimait les enfants ?

— Oh oui. C'était son grand amour, je crois. Et je crois qu'il buvait parce qu'il n'avait jamais eu d'enfants. Il nous racontait des histoires le soir. Nous l'adorions tous.

— Mac ? Des enfants ?

— Taisez-vous. Laissez-moi finir. Je rampe sur les sacs de sable et je jette un coup d'œil. Il est là avec une tasse sous ces tubes de cuivre qui sont tout tordus et reliés à une petite chaudière. Il a fabriqué un alambic et je ne peux pas vous le décrire, accroupi là et attendant les floc, floc, floc dans sa tasse. Cet homme adulte, penché dans cette chaleur incroyable rendue plus chaude encore par les sacs de sable, la défense de notre village au fait, attendant ce goutte à goutte, floc, floc, floc.

Remo secoua la tête.

— Ouais, c'est bien Mac. Mais je ne peux pas l'imaginer en train de priver le village de ses défenses pour ça.

— Oh, les sacs de sable n'étaient pas vraiment si importants, et il savait que chacun des sacs qu'il prenait serait remplacé une demi-heure plus tard. Nous ne manquions pas de sable.

— Mais dites-moi. Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'il haïsse les Arabes à ce point ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, un jour je l'ai entendu traiter les Arabes d'animaux mauvais et vicieux. Pour Mac, « salaud » suffisait généralement.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, il a dû assister à quelque atrocité arabe qui l'a vraiment révolté.

Deborah fouilla sa mémoire et sa figure devint un chef-d'œuvre de concentration.

— Non, non. Pas près de notre village. Comme vous le savez, nous étions dans le sud et le seul danger était représenté par l'armée régulière égyptienne. Et les soldats étaient de braves types. Non. Mac n'a jamais eu affaire qu'aux Arabes de notre village. Et c'étaient des gens très bien. Certains, malheureusement, sont partis à ce moment.

— Malheureusement ?

— Certainement. Nous voulions fonder une nation, pas créer un problème de réfugiés. Pendant deux mille ans, nous avons été des réfugiés. Certains sont partis parce qu'ils pensaient que nous allions perdre et ils ne voulaient pas voir ça. D'autres croyaient pouvoir revenir et retrouver leurs maisons plus les nôtres. Et d'autres encore avaient peur de nous. Mais nous ne les avons jamais chassés. Jamais. Surtout dans notre village. Et bien sûr, certains sont restés. Comme le vice-président de la Knesset. C'est un Arabe. Vous le saviez ?

- Non.
- Ça me révèle quelque chose sur vous, Remo.
- Qu'est-ce que ça vous révèle ?
- Certaines des choses que vous n'êtes pas.

Remo digéra le propos et ne fit aucun commentaire. Deborah revint à la conversation.

- Je ne vois aucune atrocité à laquelle il aurait pu assister.
- Il était véhément, Debby. Je peux vous appeler Debby ?
- Non. Deborah. Qu'est-ce qui a pu le rendre véhément ?

Soudain elle plaqua une main sur sa bouche. Elle secoua la tête mais il y avait du rire dans ses yeux.

- Oh cet homme ! Il est impossible. Impossible.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Vous connaissiez Conrad MacCleary ?
- Oui.
- Et je vous ai parlé de l'alambic ?
- Oui.

Remo regarda Deborah avec perplexité. Il était censé pouvoir deviner quelque chose, et maintenant il tenait beaucoup à savoir.

— Allons. Vous connaissiez Mac. Quelles étaient ses paroles exactes ?

Remo réfléchit, et s'il ne s'était pas donné tant de mal il savait qu'il s'en serait souvenu.

- Je ne me rappelle pas au juste.

— Est-ce que des animaux inférieurs dégénérés rafraîchiraient votre mémoire ?

- Oui. C'est ça. C'est comme ça qu'il les a appelés.

— Eh bien, alors, quelle est la plus grande atrocité au monde pour Conrad MacCleary ?

- Le meurtre d'enfants ?

- C'est une tragédie, Remo. Je parle de MacCleary. Une atrocité.

- Une atrocité ? Animaux inférieurs dégénérés ?

Il prit un temps, puis il posa une question, mais ce n'en était pas une. Il savait.

- Ils ont eu son alambic ?

Deborah tendit le bras et posa une main sur l'épaule de Remo.

— L'aviation égyptienne l'a mis en pièces. C'était incroyable. Ils ont vu les sacs de sable, de là-haut ça leur a paru évident, bien sûr. L'alambic avait changé leur couleur et le foutu machin brillait la nuit. Ils l'ont attaqué avec tout ce qu'ils avaient. Des Spitfire. Tout le bazar. Mais, comme vous le savez, quand on bombarde des alambics, on ne bombarde pas des fortifications ou des villes. Il a dû sauver le village. Mais l'alambic a été complètement détruit.

Sur quoi Deborah et Remo s'exclamèrent en chœur :

— Les animaux inférieurs dégénérés !

— Remo, vous auriez dû le voir. Il n'a parlé que de ça pendant des jours. Animaux inférieurs dégénérés. Il s'est porté volontaire pour le front du Neguev mais on n'a pas voulu de lui. Et puis il est parti et à ce moment notre conflit avec les Russes a commencé à s'échauffer. La guerre d'espionnage. Et il est retourné dans vos services. Où je suis certaine que vous l'avez rencontré.

— Chut-chut, dit Remo.

— Et je sais maintenant pourquoi vous êtes ici et je n'ai plus peur. Amis ?

Elle tendit la main et Remo la prit.

— Amis, dit-il, il se pencha en avant et l'embrassa sur la bouche ; et elle l'embrassa.

— Pas ce soir, souffla-t-elle.

Ce qui ne peut jamais être dit sans blesser celui qui vous désire.

— D'accord, dit Remo. Pas ce soir.

— On se verra demain ?

— Je crois que je pourrai me rendre libre.

— Connerie. Vous pourrez.

— Peut-être.

Remo glissa un bras autour de la taille de Deborah et la fit lever en la serrant contre lui. Debout tous les deux, les lèvres jointes, Remo avança une main vers le chemisier, et puis sur un sein qu'il pressa chaleureusement.

— Salaud, murmura-t-elle. Je ne voulais vraiment pas que ce soit ce soir.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas que ça se passe comme ça. Pas que vous entriez et que... Non, pas comme ça. Demain soir.

— Vous ne me désirez pas ?

— Je vous ai désiré à l'instant où vous avez prononcé le nom de Mac. Votre figure est devenue belle. Vous étiez plein de bonté et je suis si seule ici. Et pendant un moment, nous n'étions plus seuls.

— J'ai failli me faire tuer sur la place, en vous regardant.

— Vous êtes stupide. La beauté. Comme tous les hommes. Pour vous je ne suis que de la beauté.

— Vous avez commencé par l'être.

— Remo. Je vous veux ce soir. Terriblement. Mais je vous en prie, je ne veux pas que vous veniez et que vous me preniez. Je ne veux pas que vous pensiez que vous pouvez simplement entrer ici et me prendre.

— C'était de ça que vous aviez peur ?

— Non. Bien sûr que non. Je vous l'ai dit. Demain soir.

— Je pourrais vous prendre maintenant.

— Oui.

— Et ça ne vous plairait pas ?

— J'adorerais. Mais je vous en prie.

Soudain, le téléphone sonna. Une sonnerie persistante, irritante et Remo tendit le bras pour arracher le fil du mur mais Deborah fut plus prompte et quitta ses bras. Le téléphone devint un bouclier tandis qu'elle répondait.

— Oui... Oui. Oui. Merde. Vous êtes sûr ? Il faut vraiment que ce soit comme ça ? Oui. Je suis navrée. Oui. Oui. Bien sûr. Bien sûr.

Elle raccrocha et pencha la tête de côté.

— Rien ne vaut un téléphone pour préserver la chasteté. Demain, Remo.

Et Remo acquiesça en vrai gentleman. Avec douceur, il prit le téléphone dans sa main gauche et avec une main droite qui n'était pas celle d'un gentleman il abattit le tranchant, cassant d'un seul coup le combiné et le socle. Puis il en arracha les foutus intestins qui protestèrent dans un grincement de fils multicolores.

— Demain, dit-il avec douceur et il laissa tomber les deux moitiés de la grande technologie américaine.

Deborah sourit.

— Ouh, espèce de terrible grande brute. Vous êtes si terrifiant.

Elle vint vers lui, l'embrassa et le tira vers la porte, comme un petit garçon.

— Ouh, vous êtes une terreur. Casser des téléphones et la figure de motards. Ouh, que vous êtes terrible.

Elle lui envoya un petit coup de poing dans l'estomac, l'embrassa de façon définitive sur la bouche, le fit pivoter vers la porte et le poussa là où les insectes essayaient encore de réunir un quorum, et ferma la porte, disposant ainsi de l'arme humaine la plus perfectionnée de l'arsenal de la nation comme d'une petite toupie d'enfant.

Et Remo fut enchanté. Il se promit de ne pas penser à la première fois où il avait rencontré MacCleary, qui s'était présenté en habit de moine dans la cellule de la mort et lui avait offert la pilule de vie au bout d'un crucifix, MacCleary qui avait organisé la mort supposée de Remo uniquement pour l'amener dans l'endroit que le monde prenait pour une maison de santé pour y commencer un entraînement qui ne finirait jamais, MacCleary qui avait commis la faute incroyablement stupide de devenir vulnérable, MacCleary qui, étant vulnérable, devait être tué.

MacCleary. La première mission de Remo Williams et la seule qu'il avait été incapable de mener à bien. MacCleary qui avait fini par faire le boulot de Remo en se servant de son crochet pour arracher les tubes de perfusion de sa propre gorge dans un lit d'hôpital. MacCleary,

le pauvre bougre idiot qui croyait qu'il était juste de mourir pour un lendemain où l'on n'aurait pas besoin d'hommes comme lui. MacCleary qui, par sa mort, avait ligoté Remo Williams dans sa nouvelle vie aussi solidement que l'avaient ligoté les pansements de ses blessures mortelles.

Remo Williams qui n'avait pas raté une mission depuis. Remo Williams qui, si SOS-Prière à Chicago avait parlé du Deutéronome à midi, aurait rendu visite ce soir à Deborah et l'aurait emmenée pour une promenade paisible. Et l'aurait tuée.

Mais le bon révérend n'avait pas lu le Deutéronome et Smith lui avait accordé un jour de congé, de congé de pointe. Et c'était le chaud mois d'août de Virginie. Il passerait la journée du lendemain avec Deborah, et ce serait une journée merveilleuse. C'était plus que n'avaient bien des gens.

Mais alors le Dr Nils Brewster découvrit le cadavre du Dr James Ratchett.

CHAPITRE XIX

Le Dr James Ratchett avait toujours imaginé que sa mort serait théâtrale.

Dans sa jeunesse, il avait eu des visions de lits d'hôpitaux tout blancs, où il pardonnait aux gens. Mourant, il pardonnait à ses parents, puis à sa sœur. Parfois, il dramatisait sa mort avec un juron et une malédiction, arrachant les tubes de son bras enflé et refusant la vie.

Sa mère se trancherait promptement les poignets, sa sœur porterait à jamais une blessure inguérissable. Et son père ? Au diable son père. Même dans ses fantasmes, il ne pouvait imaginer son père s'intéressant beaucoup à ce que faisait son fils James. Même dans les fantasmes, on téléphonait à son père à son bureau de Wall Street, et le message était pris par sa jolie secrétaire. Elle le lui transmettait le soir à six heures et demie devant un cocktail, avant de se retirer dans leur appartement.

« Il l'a arraché de son bras, vous dites ? demandait son père. M'a maudit sur son lit de mort ? Hmmm. Jamais pensé que le petit James serait capable de ça. »

James avait neuf ans quand il entretenait ces fantasmes. À quatorze ans, il les modifia. C'était son père qui gisait dans un lit d'hôpital et lui qui arrachait les tubes de son bras, parce qu'il venait de comprendre quel porc velu et grotesque il était.

À quatorze ans, James préparait des concoctions. Il en donnait à des amis. Il donna une fois une concoction au fils des voisins, qui avait cinq ans de moins que lui. Le garçon resta dans le coma pendant trois jours et James fut envoyé dans un établissement où les gens veillaient à ce que l'on ne concocte pas des poisons pour les faire boire à des garçons plus petits.

On le mit en pension au collège Bilsey, dans le Dorchester en Angleterre, où les jeunes gentlemen anglais corrects passaient par une phase d'homosexualité. Pour James, ce ne fut pas une phase. Privé de matériel et de produits chimiques, il se consacra à la théorie de la chimie. Il poursuivit ses travaux à l'institut Polytechnique Rensselaer,

dans le nord de l'état de New York où il avait tout l'équipement qu'il lui fallait, mais resta passionné par la théorie, qui était beaucoup plus propre.

Il reçut une licence de science à Harvard et un doctorat de chimie théorique à M.I.T. Sa thèse lui valut une renommée internationale et ses activités nocturnes trois condamnations avec sursis pour incitation de mineurs à la débauche. Le sursis des deux dernières condamnations fut extrêmement coûteux, épuisant son héritage. Il ne pouvait donc plus continuer ses études pour obtenir son doctorat de mathématiques. Il devait enseigner. L'enseignement vous contraint à avoir constamment affaire à des gens, parfois jusqu'à cinq heures par semaine.

Puis vint Brewster Forum. Il pouvait dessiner son propre cottage. Naturellement, le Dr Brewster comprenait que les goûts des gens variaient, et pourquoi ne pas être raisonnable ? Ainsi le Dr James Ratchett trouva un foyer, et parfois même un public pour ses séances d'hypnotisme, qu'il avait appris tout enfant dans l'idée erronée que cela lui procurerait une suite infinie d'amants.

Mais l'hypnotisme de la soirée précédente avait laissé une impression lancinante et maléfique d'une chose sur le bout de la mémoire mais qui refusait de se préciser. C'était comme un cri : ça y est, j'arrive. Et puis rien ne venait.

Il l'arracherait à sa mémoire. Pour faire ça, on devait se préparer. On n'empoignait pas une pensée comme le cou d'un petit garçon. On la taquinait, on la cajolait. On l'ignorait. On se mettait tout à fait à l'aise sans elle et alors elle se précipitait pour participer à la fête.

Le Dr James Ratchett se déshabilla et laissa ses vêtements hors de sa pièce très spéciale. C'était un chef-d'œuvre d'agencement, cette pièce, ronde comme un bol, entièrement capitonnée de vinyl blanc contenant une couche d'eau et recouvrant le sol et les murs arrondis jusqu'au plafond. Les relations de Ratchett l'appelaient sa pièce-utérus, mais pour lui c'était simplement son antre.

Dans la pièce, il transporta sa pipe bourrée de hachisch. La pipe s'allumait en pressant un bouton, et Ratchett aspira la fumée tout au fond de ses poumons et retint sa respiration. Il commença à avoir conscience de ses membres qui lui semblaient lointains, de sa respiration contrôlée. Il retenait son souffle éternellement et sa tête ne sentait rien. Rien, c'était tout ce qu'il sentait dans sa tête, et il laissa l'air sortir de ses poumons simplement parce qu'il en avait envie. Il n'en avait pas besoin. Il aurait pu le garder pendant des heures. Oui. Et il inspira de nouveau profondément. Ah, que c'était frais. Il écouta la fraîcheur de la pièce et tâta avec ses yeux le vinyl du plafond et soudain son utérus blanc devint tout drôle. Voilà qu'il était dans un miche-mèche d'eau.

— Miche-mèche, dit-il et il fut pris de fou rire. Miche-mèche, répéta-t-il en regrettant de n'avoir personne avec lui qui pourrait apprécier la drôlerie de cette plaisanterie.

Et la porte couverte de vinyl s'ouvrit. C'était une femme. Oui. Vraiment une femme. Peut-être venait-elle pour une bouffée. Peut-être lui en offrirait-il une. Mais il ne lui parlerait pas du tout. Pas de conversation.

Tiens, elle était déshabillée aussi, et elle portait un fouet et là où il avait son outil, elle n'avait qu'une tache sombre blondasse. Il lui ferait voir. Il n'aurait pas d'érection. Il ne pouvait jamais. Mais alors elle fit quelque chose et il eut quelque chose. Et puis il tira une autre bouffée et puis... Coupure. Hurlement. Arrachement.

Le Dr James Ratchett plaqua les mains entre ses jambes, contre son aine picotante et engourdie et il n'y avait rien que le sang tiède, du sang mouillé et chaud qui jaillissait, qui éclaboussait le vinyl blanc autour de lui, le rendant glissant, il était impossible de s'y tenir debout et il tomba, et chercha désespérément quelque chose pour arrêter le sang.

— Oooh, oooh !

Les cris sortaient de ses poumons, tandis qu'il rampait autour de sa pièce, vers la porte. L'atteindre. Sortir. Du secours. Mais elle était fermée à clef et le Dr James Ratchett se glissa vers le centre de la pièce et s'aperçut qu'il ne pouvait même pas sortir de là à coups de dents, tout en mordant de plus en plus fort le vinyl. Finalement ses dents percèrent un trou, et l'eau cascada, se mêla à son sang, et il pataugea dans la mare rose, en proie à l'agonie d'une mort rouge.

Puis il se rappela où il l'avait vue et qui avait pris les photos et pourquoi elle devait maintenant le tuer.

CHAPITRE XX

Nils Brewster transpirait. Ses cheveux ébouriffés étaient plaqués et humides. Il battait des bras et sa bouche grimaçait violemment tandis qu'il projetait des glapissements vers Remo. Il avait harponné Remo dans l'allée de gravier près du cottage de Deborah alors que le soleil était à son zénith. Midi de la journée de congé de pointe de Remo.

— Ooooh. Ohhhh. Oho, dit la plus haute autorité mondiale de la dynamique de l'hostilité, l'homme qui avait écrit un ouvrage que beaucoup jugeaient définitif sur le meurtre collectif. Euh... euh... euh... ajouta-t-il, sur quoi il s'écroula aux pieds de Remo.

C'était de la panique, pas de doute. Remo s'assit par terre et laissa Brewster se remettre. Il n'y avait aucun danger de commotion.

Lentement, Brewster ouvrit les yeux.

— Ratchett. Ooooh. Aaaaah. Oho.

Il était inutile de dire à Brewster de se calmer. Seuls les idiots offraient ce genre de conseil aux personnes prises de panique. Dire à quelqu'un de se calmer alors qu'il était en proie à la panique revenait à lui dire que l'on ne comprenait pas la gravité de la situation. Le fait que cette situation ne peut être améliorée par la panique importe peu. La personne a quelque chose de si effroyable à annoncer qu'elle en est incapable. Garder sa tête alors que l'autre l'a perdue ne servirait qu'à lui démontrer que vous ne l'avez pas compris, et le pousserait à redoubler ses efforts avec encore moins de succès.

Remo fit donc ce qu'il savait devoir faire, même s'il ne désirait pas que Deborah pût le voir de sa fenêtre si par hasard elle s'y tenait.

Il répéta le cri désespéré de Brewster.

— Ooooh. Aaaah. Oho, cria-t-il en regardant Brewster dans les yeux.

Remo rejoignait Brewster dans son hystérie, afin de le ramener à quelque cohérence.

— Ratchett, haleta Remo.

— Ratchett, haleta Brewster. Mort.

— Ratchett est mort, gémit Remo.

— Ratchett assassiné. Sang.

— Ratchett a été assassiné. Il y a beaucoup de sang. Sur ce, Brewster hocha la tête et dit :

— Je suis allé chez lui, à l'instant. Sa pièce spéciale. Il était mort. Du sang et de l'eau. Il était mort. Vous.

— Moi.

— Oui. Faites quelque chose.

— Bien. Je vais faire quelque chose.

— Des murs. Des barrières. Des mitrailleuses. Aidez-nous !

— Oui, oui. Bien sûr. Vous aider. Des mitrailleuses. Des barrières. Des murs.

— Oui. Arrêtez les assassins. Arrêtez-les. Tuez-les. Détruisez-les. Bombardez-les.

— Oui.

— Mais ne dites rien à la police.

— Non, non. Bien sûr que non.

— Bien, dit Nils Brewster, les yeux écarquillés, et il se releva. Nous allons y aller maintenant.

Il chancelait encore quand ils franchirent le petit pont sur le ruisseau et Remo le pilota avec douceur en faisant légèrement pression sur son coude.

— C'est la maison ? demanda Remo en regardant l'énorme œuf blanc à fenêtres.

Brewster hocha la tête.

— Je ne l'ai pas vu ce matin. Nous avons rendez-vous à neuf heures et il est toujours ponctuel. Je voulais simplement lui dire que je pensais que son hypnotisme était allé assez loin et que nous devrions chercher une autre forme d'expression artistique. Mais il n'est pas venu, et il ne répondait pas au téléphone. Alors je suis venu ici. Il a une pièce spéciale, une imitation évidente de son idée de l'utérus. Et il était là, et la porte était coincée de l'extérieur.

Le soleil étincelait sur la maison comme s'il la faisait cuire pour préparer une salade d'œufs durs.

— Ça me plaît, dit Remo.

— Ça ne plaît à personne.

— Ça me plaît. Je trouve que c'est une riche idée pour une maison.

— C'est grotesque, dit Brewster.

— C'est votre opinion.

— C'est l'opinion de tout le monde, au forum.

— Non, pas du tout.

— Non ? Ça plaît à qui ?

— À moi.

— Ah, vous. Ma foi, je parlais de tout le monde.

— Je suis quelqu'un.
— Vous êtes notre officier de sécurité.
— Mais je suis quelqu'un.
— Oui. Bon, si vous voulez voir ça comme ça. Il est là-dedans. Je n'ai touché à rien.

Brewster s'arrêta devant la porte. Elle était entrebâillée. Remo hocha la tête.

— C'est difficile de ne pas céder à la panique dans une situation pareille, dit Brewster. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais j'étais au bord de la panique. Heureusement, j'ai un self-control incroyable. Mais cela m'a poussé à la limite.

Comme la plupart des victimes de la panique, Brewster n'avait aucun souvenir de ses actes. Il ne devait même pas se rappeler son évanouissement.

— O.K., dit Remo à voix basse. Restez ici, Nils.

— Appelez-moi docteur Brewster, dit-il en s'adossant au chambranle, encore tout tremblant. Nous serions dans un effroyable pétrin si j'avais été homme à perdre la tête.

— Certainement, docteur Brewster, en effet.

— Appelez-moi Nils, dit Brewster.

Remo lui adressa un sourire rassurant et entra dans le living-room. Il aperçut la cheminée donnant sur l'ancre spécial de Ratchett. Ratchett y était, tout nu, son corps à demi recouvert par une mare rose d'eau et de sang. Sa figure était un masque mortuaire d'horreur. Remo tendit le bras, en prenant soin de ne pas patauger dans le liquide, et retourna Ratchett. Autant pour leur méthode. Maintenant qu'ils s'attaquaient aux savants, il serait peut-être nécessaire de les tuer pour les sauver. S'il appelait la police maintenant, le prochain verset de SOS-Prière pourrait bien être extrait du Deutéronome. Remo recula avec précaution et alla décrocher le téléphone de Ratchett. C'était un téléphone vulnérable. Mais il n'appelait pas pour affaires.

Il forma le numéro des renseignements, obtint celui du Dr Deborah Hirshbloom et le forma. La sonnerie retentit. Retentit. Retentit. Remo regarda le plafond sans le voir, regarda le sol sans le voir et sifflota impatiemment. Et le téléphone sonnait.

— Merde, gronda-t-il en raccrochant.

Il sortit.

— Choquant, n'est-ce pas ? dit Brewster.

— Quoi ? fit Remo, encore préoccupé par le coup de téléphone.

— Vous avez l'air bouleversé.

— Ah. Oui. Une scène choquante. Horrible.

— Si vous connaissiez la violence et sa dynamique en tant que forme humaine d'expression, si vous la connaissiez aussi bien que moi, cela aurait sans doute été plus facile pour vous, mon garçon.

— Sans doute, marmonna Remo.

Bon Dieu, elle n'était pas chez elle. C'était son jour de congé de pointe. Et il avait projeté de le passer avec elle. Toute la journée et toute la nuit. Et maintenant elle n'était pas chez elle.

Le Dr Brewster fouilla dans ses poches et en retira sa pipe et une blague à tabac déchirée.

— Comment diable est-ce arrivé ? s'étonna-t-il en regardant la blague déchirée comme si elle l'avait trahi. Mon pantalon est sale aussi. Je dois m'être frotté à quelque chose.

Il alluma sa pipe et reprit d'une voix pensive, dans une bouffée de fumée :

— La violence est une chose étrange. Beaucoup de gens n'apprennent jamais à l'accepter comme une partie de la vie.

Elle aurait dû être chez elle. Bon, elle était peut-être simplement allée faire une course. Ou bien elle plaisantait. Elle jouait à un jeu. Ou elle avait peut-être changé d'avis. La garce. La petite garce israélienne avait changé d'avis.

Les deux hommes retournèrent au centre du forum, tandis que le savant parlait, marmonnait, expliquait, pontifiait, plaçant les éléments de la vie et de la mort dans une perspective intellectuelle. Remo Williams échafaudait des plans. Si elle cherchait simplement à le faire attendre, il serait très désinvolte. Dirait qu'il n'était pas certain de l'heure. Elle était en retard ? Ah ? Ou peut-être disparaîtrait-il un moment pour arriver lui-même en retard. Non. Il la verrait et lui dirait qu'elle n'était pas adulte.

— Voyez-vous, expliquait Brewster, vous avez beau être un policier, vous n'avez pas pleinement accepté le fait de la violence en tant que partie intégrante de la vie d'un homme. Vous ne vous êtes pas réconcilié avec le fait très évident que l'homme est un tueur. Et son plus grand gibier est l'homme lui-même. Un rapace. Ce n'est que tardivement dans son développement qu'il est devenu herbivore. La sur-réaction contre la violence dans la plupart des communautés les plus attardées d'Amérique est une éruption de la sublimation de la violence. Qui n'est pas vraiment une maladie. La violence est saine, humaine. Vitale.

Ou alors il la traiterait simplement de youpine et s'en irait. Mais si elle riait quand il lui dirait ça ? Pire, si elle était blessée ? Il ferait des excuses et la prendrait dans ses bras. Mais si elle était vraiment blessée, elle ne le lui permettrait pas. Non. Pas Deborah. Elle rirait. Elle lui rirait au nez. Et il rirait aussi. Et puis tout irait bien.

— Je sais que c'est difficile, petit, mais comme je l'expliquais à je ne sais plus quel général, non, un parlementaire, je crois, bref, quoi qu'il en soit, une de ces choses. Je lui disais que, peut-être, les policiers comme vous sont ceux qui sont le moins capables de faire

face à la violence et y sont par conséquent le plus attirés, dans le choix d'une profession. Vous savez que c'est comme ça que nous obtenons les subventions ?

— Quoi ? fit Remo.

— Comment nous obtenons nos subventions, petit, expliqua le Dr Brewster. On exploite leurs petits rêves de peur. Quels qu'ils soient.

— De quoi parlez-vous ? demanda Remo en se disant qu'il s'occuperait de Deborah plus tard. J'ai un peu de mal à vous suivre.

— Nos subventions, mon garçon. Le moyen d'obtenir une subvention, c'est d'abord de décider ce que l'on veut et puis de rajouter quelque chose que le gouvernement pourrait vouloir. Comme si on avait oublié. Comme notre étude sur la vie communautaire au combat.

— Oui ?

— Eh bien ça, ça a payé les expériences animales de Schulter et les études ethniques de Boyle.

— Je vois, murmura Remo. Et votre petit plan pour la conquête du monde ? demanda-t-il nonchalamment.

— Ça nous a payé le terrain de golf, l'auditorium et environ cinq ans de plus, pour à peu près tout ce que nous voudrions. Je ne sais pas pourquoi je me confie à vous de cette façon. Mais j'ai confiance en vous. Je sais très bien juger les hommes.

Il était, pensa Remo, comme la plupart des gens qui n'y travaillent pas, un très mauvais juge de lui-même. Il était confiant maintenant parce qu'il se sentait en sécurité. Apparemment, il avait pris la préoccupation de Remo au sujet de Deborah pour le choc provoqué par le meurtre de Ratchett et ne se sentait plus menacé par quelqu'un qui était peut-être capable de résister à la panique.

— Y a-t-il un plan pour conquérir le monde ?

— Oui, bien sûr. On peut conquérir le monde avec 50 000 hommes. À condition que le reste du monde veuille se laisser conquérir. Hah. Vous voyez, on a besoin de la coopération des perdants. Mais nous n'allons inclure cela dans aucune étude avant au moins trois ans, pas avant d'avoir une nouvelle source de subventions. Votre emploi est sûr pendant encore trois ans.

Ainsi ce n'était qu'une escroquerie, après tout, un canular. Toutes les subventions fédérales, le secret, le travail de CURE, la mort de McCarthy, de Hawkins et de Ratchett, tout cela ne servait qu'à permettre à ces dingues inoffensifs de continuer à calculer les jours ascendants et les jours descendants, à droguer des rhinocéros et à abaisser le rythme cardiaque. Une foutue arnaque.

— Je suppose que Deborah travaille à ce plan.

— Ne l'appellez pas Deborah. C'est le Dr Hirshbloom. Personnellement, cela ne me dérange pas, mais vous savez comment

sont certains de ces médecins. Non, justement, elle ne s'y intéresse pas du tout. Récemment, j'ai même eu l'impression qu'elle ne s'intéressait qu'aux échecs. Un esprit brillant. Mais très improductif, j'en ai peur.

— Ouais, fit Remo qui remarquait soudain qu'il marchait à son ancienne manière, la démarche naturelle de sa jeunesse et de sa maturité.

Sa pointe d'alerte dégringolait rapidement. À présent, il était obligé de retourner mentalement plusieurs fois par jour dans sa petite chambre où l'attendait Chiun. Mais les effets s'atténuaient de plus en plus vite. Sa vitalité l'abandonnait.

Brewster continuait de pérorer, sur son plan de conquête du monde. Naturellement, il pourrait réussir si chaque soldat pouvait être amené à une capacité de vingt pour cent. Est-ce que cela choquait Remo d'apprendre que la moyenne des gens ne se servent que de moins de dix pour cent de leurs facultés ? Mais personne encore, assura Brewster, n'avait atteint les vingt pour cent. Il n'était même pas certain qu'un être humain puisse survivre en employant vingt pour cent de ses capacités. Ainsi, dans un sens, le forum en donnait vraiment au gouvernement pour son argent. Un plan brillant qui était impossible. Les généraux aiment bien ce genre de chose.

Remo essaya de se concentrer sur la chambre mais il sentait toujours le trottoir sous ses talons. Il aspira de l'oxygène jusque dans son bas-ventre, mais continua d'être essoufflé. Il songea à Deborah et pendant un instant il fut transporté. Il comprenait. Elle ne s'intéressait pas aux travaux de Brewster Forum parce qu'elle n'était pas venue travailler pour Brewster Forum.

C'était un agent, pas de doute. Sa maîtrise le prouvait, même quand elle avait peur de lui. Et elle commençait à tomber amoureuse de lui. L'aliénation de leurs vies avait été rompue et tous deux partageaient les premières délices de connaître quelqu'un. C'était pourquoi les choses avaient si bien marché la veille au soir.

Et Conrad MacCleary était leur clef. Les Israéliens n'avaient pas voulu laisser Mac livrer sa guerre sainte contre les Arabes après leur profanation du sanctuaire de son alambic, parce que, tout simplement, MacCleary n'était pas venu en Israël pour combattre des Arabes, ni même pour entraîner les gens à combattre les Arabes.

MacCleary, maître de l'assaut personnel, entraînait les gens à rechercher un autre ennemi. Et on saurait bientôt pourquoi il s'était porté volontaire, pourquoi Deborah n'avait pas donné le vrai nom de son village et pourquoi, s'il était si secret, la présence d'Arabes n'était en aucune façon gênante.

Ce petit village était le premier centre d'entraînement pour les agents qui traqueraient ceux qui avaient fait passer des gens au four crématoire, avaient arraché de la peau humaine pour en faire des

abat-jour, arraché des organes génitaux avec des pinces, procédé à des expériences sur des bébés, des femmes et des hommes pour voir le temps que durait le choc quand un organe était tranché ou quand on attachait les jambes d'une femme pendant l'accouchement. Le village était un centre d'entraînement pour ceux qui allaient traquer des nazis, et Deborah était sur la piste de l'un d'eux.

Et celui-là devait être le tueur, celui qui avait provoqué la mort de McCarthy et maintenant de Ratchett. Parce qu'ils avaient d'une façon ou d'une autre détruit son projet de photos compromettantes du haut personnel du forum. Mais pourquoi avait-il besoin des photos ? Probablement pour faire chanter les directeurs, pour qu'ils lui remettent leur petit plan de conquête du monde. Eh bien, il faisait les frais de la plaisanterie. Le plan de conquête du monde était un canular, et tout simplement le moyen qu'avait trouvé Brewster pour obtenir de nouvelles subventions fédérales.

Remo se disait qu'il aurait une bonne journée de congé de pointe. Et si Deborah le lui demandait, il l'aiderait à organiser l'enlèvement ou le meurtre de celui qu'elle traquait. Il lui montrerait ce qu'il valait. Et ensuite, ils feraient l'amour.

— Vous savez, dit Remo au Dr Brewster, c'est une journée merveilleuse.

Ils étaient devant la cabine téléphonique du coin.

— Je reviens tout de suite.

— Vous n'allez pas téléphoner à la police, j'espère ? Enfin... Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je m'occupe de tout, assura Remo.

— Vous êtes sûr que vous allez bien, maintenant ? Vous avez été passablement choqué, mon garçon. Et je ne voudrais pas que vous fassiez quelque chose qui risque de vous mettre dans l'embarras ou je ne sais quoi. Peu de gens sont capables d'accepter la violence dont nous avons été témoins aujourd'hui, et je tiens à vous dire que je ne vous en veux pas du tout.

— Merci, dit Remo. Mais je pense être capable de tout régler.

Brewster posa une main paternelle sur le bras de Remo.

— J'en suis sûr, petit. J'en suis certain. Et si la police a besoin de plus amples renseignements, je suis là.

— Oh, je crois avoir tous les renseignements dont ils ont besoin. Quelqu'un a tranché le pénis du Dr Ratchett et il est mort du choc causé par la perte de sang alors qu'il pataugeait dans une mare de sang rose. Ils découvriront le reste quand ils extrairont ses poumons à l'autopsie.

Le Dr Nils Brewster hocha la tête avec sagacité et s'écroula sur le gravier devant la cabine, sans connaissance. Remo ramassa la pipe tombée près de la tête de Brewster. Elle était encore allumée et

risquait de mettre le feu à ses cheveux d'herbe sèche.

Et cet après-midi-là, le bon révérend donna à Remo d'excellentes nouvelles. Non seulement il n'était plus en pointe d'alerte, mais il devait partir. Immédiatement. Remo donna le numéro à la bande enregistreuse et attendit. Le Dr Brewster était béatement dans le pays de l'inconscience.

Une voiture passa et le conducteur offrit ses services. La conductrice. C'était Anne Stohrs, la blonde au visage dur. Remo la chassa de la main, rageusement, et avec une lueur dure dans les yeux elle accéléra et s'en alla.

Remo sifflota tout bas, en maintenant les broches avec son coude. Un jour, il battrait peut-être le record du maintien des broches sans bouger. Annuaire des Records de Guinness : Remo Williams, trois heures cinquante-deux minutes. Un hurrah pour la vie saine et l'entraînement coûteux. Mais comment quelqu'un pouvait-il faire poser ces gens pour des photos porno sans qu'ils le sachent ? Hypnotisme ? Trop difficile. Trop difficile. Ce devait être des drogues.

Le début de la première sonnerie, et Remo leva le coude.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Smith semblait furieux. Ça voulait dire qu'il était heureux.

— J'aimerais rester une journée. Ici.

— Non.

— Je travaille sur quelque chose.

— Non. Faites uniquement ce que vous devez faire.

— Un des types d'ici a eu un accident.

— Ça ne fait rien. Aucune importance.

— Je sais tout de leur petit plan.

— Oubliez-le.

— Ça ne vous intéresse pas ?

— Si je vous vois d'ici un an ou deux, vous pourrez me le raconter.

— Bon, alors pourquoi ce départ précipité ?

Un silence. Et puis Smith demanda d'une voix calme mais peinée :

— Vous me demandez un pourquoi ?

— Excusez-moi. Je suis navré, vraiment.

— Moi aussi. Je vais l'attribuer à la pointe anormalement longue.

— Eh bien allez vous faire mettre, dit Remo. C'est vos cinglés qui ont imposé la pointe, pas moi.

— Écoutez. Reposez-vous.

— Je ne laisserai pas tomber avant de connaître la raison. Je veux rester un jour de plus.

— Puisque vous tenez à le savoir, une autre agence est sur le coup. Vous vous rappelez le magasin de peinture ? Eh bien, c'est

devenu international, et ils travaillent avec un allié. Dans vingt-quatre heures cette boîte va grouiller d'agents. On n'a plus besoin de nous. Alors si vous éprouvez soudain le besoin d'accomplir quelque service public qui sort de votre mission, pourquoi n'aidez-vous pas au ramassage d'ordures ?

— Je veux cette journée supplémentaire.

— Pourquoi ? demanda Smith qui commençait à s'énervier.

— Ça vous étonnerait si je vous disais que je veux tirer un coup ?

Remo employait un terme cru, de crainte que Smith ne soupçonnât de l'affection.

— Quelqu'un de spécial ?

— Un des savants.

— Pas le pédé ?

— Non. Le Dr Hirshbloom.

— Remo ! cria Smith d'une voix brusquement dure et autoritaire. N'y touchez pas. C'est une alliée et elle va travailler avec nos gens pour nettoyer ce gâchis. Elle désignera les cibles.

— Elle travaillera mieux si elle est bien baisée.

— Laissez-la tranquille.

— Et le photographe porno ?

— Tout est lié. Chantage contre le gouvernement. Je vous le dis, c'est en de bonnes mains. Maintenant fichez le camp de là avant d'être arrêté pour vagabondage. Nous fermons ce numéro. Nous vous contacterons. Disparaissez jusque-là. C'est un ordre.

Remo raccrocha. Au cul Smith et au cul CURE. Il resterait et il aurait sa journée avec Deborah. Ras le bol. Insubordination. Il était resté trop longtemps en pointe d'alerte. S'il s'attardait, ils le traqueraient pour le descendre. Mais il n'était pas facilement remplaçable. N'est-ce pas ? À moins que...

Enfin, si, les choses en arrivaient là, il ne voyait pas de meilleure raison de disparaître. Conrad MacCleary avait choisi le patriotisme. Remo Williams choisissait une femme. Un autre jour, peut-être, il penserait autrement. Mais aujourd'hui était aujourd'hui, et on était en août, et il allait baiser Deborah et puis il irait au restaurant Henrici à Dayton, Ohio, pour un dîner de mercredi, et continuerait à se payer des dîners du mercredi jusqu'à ce qu'ils le retrouvent.

Impulsivement, il reforma le numéro de SOS-Prière. Un disque lui répondit :

— Le numéro que vous demandez n'est pas attribué.

Rapide.

Dehors, Brewster revenait à lui. Les premiers mots qu'il dit à Remo, dès qu'il eut recouvré son équilibre, furent :

— Ça va bien, petit ?

— Oui, Nils. Merci.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je... Est-ce que vous pourriez passer le coup de fil à la police ?

— Mais oui. Je comprends très bien. Vous avez vécu l'enfer. C'est très pénible d'être officier de sécurité.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir, si je vais pouvoir continuer. Plus maintenant.

— Mais si, vous pourrez, assura fermement Brewster. Parce que nous doublons votre salaire. Vous êtes le premier policier assez bon pour cet emploi. Et c'est décidé. Ne dites pas non. Je connais les hommes. Vous êtes le premier qui soit assez bon pour Brewster Forum. Je vais donner ce coup de téléphone à la police.

Remo remercia le Dr Brewster qui fourra un jeton dans l'appareil et forma le numéro des urgences indiqué sur une plaque au-dessus de la fente. Il cligna de l'œil à Remo, leva le pouce de la main droite et se mit à bredouiller de façon incohérente dans le combiné.

Remo fit un petit au revoir amical à Brewster qui gesticulait follement de sa main libre en hurlant dans l'appareil :

— Mort. Aaaah. Mort. Ooooh. Au secours. Mort. Brewster Forum. Du sang.

Et Remo s'en alla sans se presser, les pieds plats, en déséquilibre et se moquant de lui-même. L'extase de la relaxation explique peut-être pourquoi il était sur le point de connaître le premier black-out, la première crise d'amnésie de sa vie.

CHAPITRE XXI

L'homme jadis connu sous le nom de Dr Hans Frichtmann examina les nouveaux négatifs. L'éclairage était moins bon que pour les autres, mais cela pouvait aller. Et la série était complète. Il se promit de bien veiller à ce qu'aucun flic illettré ne volent ceux-là comme l'avait sans doute fait McCarthy pour les autres. Une vie irlandaise insignifiante contre un plan brillant. Bizarre, comme une puce pouvait enrayeur une puissante mécanique.

Enfin, aucune importance. La juive avait été la dernière. On aurait presque pu avoir de l'affection pour ces animaux, s'ils n'étaient pas aussi irritants.

L'Allemand moyen n'avait pas compris. Ils avaient tous moissonné les bénéfices, mais ils n'avaient rien voulu savoir du sale travail. Ils avaient presque libéré le monde des juifs, est-ce que le monde l'appréciait ? Comment pouvait-on espérer qu'ils se débarrasseraient des juifs sans les chambres à gaz et les fours crématoires ?

Oh bien sûr, tout le monde vous acclamait quand on était au sommet et que les gens n'avaient pas à salir leurs petites mains blanches. Mais quand on perdait, le choc. Personne ne faisait de politique.

Pas quand on était perdant. Mais si on gagnait, on vous acclamait. Est-ce que les gens espéraient que les juifs allaient disparaître sans exécutions en masse ? Simplement en le désirant ? Naturellement, c'était déplaisant. C'était le prix à payer. Il y avait même des juifs qu'il aurait sauvés s'il l'avait pu. Certains qu'il respectait plus que les Allemands. Mais si on se met à faire une exception ici, une exception là, où est-ce que cela vous mène ? Des juifs. Dans tous les coins.

Il n'avait pas demandé aux juifs de venir au monde. Il ne les avait pas placés là. Il ne les avait pas faits comme ils étaient. Il construisait un monde meilleur. Et si cela comportait des désagréments, il devait y avoir certaines personnes courageuses pour faire le travail déplaisant. Personne n'avait vu l'Allemagne qu'il avait connue, ni vécu dans

l'Allemagne où il avait vécu. Le chaos. Le désordre. Der Führer y avait mis fin et rendu son âme à l'Allemagne.

Mais les Allemands avaient trahi le parti et la nation. Parce qu'ils n'étaient pas dignes de leur héritage. Un petit ennui et ils s'écroulaient, et puis tous les petits hypocrites couraient en rond en disant qu'ils ne savaient pas, qu'ils regrettaient. Eh bien, ils n'étaient pas assez forts pour savoir, seulement pour empocher les bénéfices. Ils auraient pu savoir. Ils avaient les preuves sous les yeux.

Où est-ce qu'ils se figuraient qu'allaient tous les juifs qui disparaissaient dans les wagons de marchandises ? Chez Grossinger ?

Il ne put s'empêcher de rire à cela. Même les généraux dans leurs voitures avec tous leurs domestiques. Qui détournaient la tête, qui se tordaient le cou pour ne pas voir le sang dans lequel il devait vivre jour après jour. Et il était médecin. Mais il était un Allemand et un nazi.

Leurs mains propres. Les porcs. Qui le toisaient. Comment osaient-ils, ces généraux ? Il se souvenait d'un soir chez Horcher, à Berlin. Il était en permission du camp de Pologne. Il avait fait porter un verre à un jeune officier d'état-major, assis avec une dame à la table voisine. Le verre était revenu intact.

— Quoi ? Un officier de l'Afrika Corps qui refuse un verre ? Je n'ai jamais vu une chose pareille.

Il avait dit cela aussi chaleureusement que possible. Ils étaient tous des Allemands, après tout, surtout sous le nouveau régime. Lui, le fils d'un charpentier, il avait fait ses études de médecine. L'officier appartenait manifestement à l'aristocratie. Mais qu'est-ce que ça voulait dire maintenant ? Dans la nouvelle Allemagne, ils formaient un tout. Une seule race. La race maîtresse.

— Vous ne voulez pas boire un verre avec un camarade officier ? avait-il demandé, et le porc arrogant avait répondu :

— Avec un camarade officier, certainement.

Le bouquet !

— Vous vous prenez pour quelqu'un de très bien, à manger ici la plus fine cuisine, boire les vins les meilleurs ? Pourquoi vivez-vous si bien ? Grâce à moi.

L'officier avait essayé de l'ignorer. Mais on ne peut pas ignorer un homme qui refuse de se laisser ignorer.

— Je vois que votre amie mange délicatement. Dans nos camps, nous ne pouvons nous payer le luxe de la délicatesse. Nous devons faire arracher les dents en or de la tête des juifs parce que l'Allemagne en a besoin. Pour vous payer et mettre du vin sur votre table. La patrie a besoin des cheveux des enfants juifs et des vêtements des personnes traitées. Qui met la nourriture sur cette table, à votre avis ? C'est moi. En tuant les races inférieures pour que vous puissiez vivre dans votre

confort douillet. Savez-vous ce que c'est que d'arracher les testicules d'un homme ? Mais je dois le faire, pour que nous en sachions plus sur la reproduction, pour votre confort. Et vous, la grande dame ! Avez-vous jamais vu tant de cadavres dans une fosse que le sang suinte à travers la terre qui les recouvre ? Est-ce que ça passe bien avec votre mousse au chocolat ? Hein ? Ça passe bien ?

Ils étaient partis, bien entendu. Ils avaient fui, laissant le sale travail aux hommes assez forts pour l'exécuter. Naturellement, il avait été arrêté ce soir-là pour conduite désordonnée et ses propos lui avaient valu un sermon sévère. Mais les médecins étaient rares. Et les SS comprenaient, en dépit de ce que l'on disait d'eux après la guerre.

Il remit les négatifs dans l'enveloppe. Avec ceux-là, il possédait le bon levier à donner à ses nouveaux employeurs qui, par une curieuse coïncidence, construisaient aussi un grand monde meilleur. Avec ceux-là, on pourrait facilement commencer le travail efficace. Pas réussir un coup majeur immédiatement, mais forcer un savant à se rendre dans une ville étrangère simplement pour parler de diverses choses. Ces photos pouvaient réduire en esclavage les plus grands cerveaux d'Amérique pour leur vie entière.

Un plan parfait. Presque réduit à néant par ce flic irlandais, mais sauvé. Le nouveau policier ? Celui-là, c'était autre chose. Plus veinard que McCarthy et meilleur. Mais tout de même un simple policier, et d'ailleurs il était trop tard pour qu'il puisse faire quelque chose. Le Dr Frichtmann se permit un brin de nostalgie, regrettant de ne pouvoir rester assez longtemps pour donner une leçon définitive à Remo Pelham.

CHAPITRE XXII

D'abord, il y eut le billet.

Deborah n'était pas chez elle. La porte n'était pas fermée à clef, il n'y avait personne dans son cottage, et un billet sur la table, dans une enveloppe cachetée au nom de Remo. La garce. La petite garce de juive. Cette petite putain pour laquelle Remo avait été prêt à mourir, rien que pour la baiser. Elle se donnait probablement pour du fric.

Smith avait eu raison. Il avait dégringolé si vite qu'il était incapable d'un jugement correct. Elle l'avait agüiché et repoussé. Rapide et net.

Eh bien il la trouverait. Il retrouverait Miss Rapide et Net et lui casserait le bras. Rien que pour que tu saches, bébé, que tu n'es pas aussi bonne que ça. Non. Même pas. Il lirait le billet et partirait. Et si jamais il la revoyait il la tuerait, parce qu'elle le reconnaîtrait.

Il déchira l'enveloppe, ne se donna pas la peine d'allumer la lampe mais lut à la lumière du soleil couchant filtrant vaguement par les fenêtres.

« Remo chéri. »

Ah la petite salope. Conne.

« Je ne vous ai jamais dit pourquoi j'aimais particulièrement Conrad MacCleary. »

Parce qu'il te baisait quand tu avais trois ans.

« J'étais une petite fille laide, couverte de taches de rousseur. Comme vous le savez, les enfants peuvent être très cruels. »

Contrairement aux femmes !

« Les autres enfants me tourmentaient à cause de mes taches de rousseur. Mon surnom était l'équivalent hébreu de merdeuse. »

Même alors, ils savaient.

« Un jour, Mac a entendu ce nom. Et il a paru surpris. « Savez-vous, a-t-il dit, qu'une femme sans taches de rousseur est comme une nuit sans étoiles ? » Et naturellement les autres enfants ont dit « Mais une gosse ? » Et il leur a répondu qu'une gosse avec des taches de rousseur c'est comme l'aube de la vie, la beauté d'un jour nouveau et elle est si belle que, comme le soleil éclatant, les gens ne peuvent pas

voir tout de suite sa beauté. Je suppose que c'est ce qui a tout déclenché. J'ai toujours cru que je serais belle, tout simplement, et rien ne vaut cela pour provoquer la réalisation du vœu. C'est ce qui m'a donné la grosse tête, bien sûr. Mac était probablement bourré, je ne me souviens pas. Mais ce genre de propos est agréable à entendre. Dans mon cas, Remo, j'ai grandi dans une maison où très souvent mon père devait nous quitter. Et s'il ne voulait pas de cette vie-là pour moi, j'ai suivi ses traces. Je suppose que je le devais. Je le voulais peut-être. On voit suffisamment de numéros tatoués sur les bras des gens et on entend raconter assez d'histoires, alors on sait ce qu'on doit faire.

« C'est ce qui m'a amenée ici. Un de *ceux-là*. Avez-vous entendu parler de Hans Frichtmann ? Le boucher de Treblinka ? Ici au Forum.

« Je ne devrais pas vous dire cela, mais peu importe.

J'ai déjà commis des erreurs depuis que je vous ai rencontré, et vous écrire ceci n'a probablement pas d'importance. Je vous aime, Remo. Et si je vous revoyais, je deviendrais follement amoureuse. À cause de ce que vous êtes et de ce que je suis, cela ne doit pas être. Je me fais peut-être des illusions en croyant que vous étiez sincère. Si vous ne l'étiez pas, chapeau. Mais je chérirai cette illusion de votre amour jusqu'à la dernière longue nuit sans étoiles.

« Je suppose que nous portons tous notre histoire comme une croix, et notre destin comme des fous. Mais parfois nous devons succomber à la logique. Et la logique de notre situation, c'est que notre amour nous détruirait. Si seulement nous pouvions secouer nos devoirs comme de la vieille poussière ! Mais nous ne pouvons pas. Il y a encore des chiens enragés qui rôdent dans le monde et, pour ceux que nous aimons, nous devons les traquer, en luttant sans cesse pour conserver notre humanité malgré la nécessité de combattre les chiens enragés comme des chiens enragés.

« Nous nous sommes donnés mutuellement seulement une heure et une promesse. Chérissons cette heure dans les petits recoins de notre âme qui nous permettent d'être bons. Vous êtes bon et généreux et vraiment très gentil. Ne laissez pas vos ennemis détruire cela, mon chéri. Car aussi sûrement que coule le Jourdain, nous nous retrouverons, si nous conservons cette bonté, en cette matinée qui n'a pas de fin. C'est notre promesse et nous la tiendrons. Je vous aime, Remo.

« Deborah. »

Eh bien merde. Voilà bien les femmes. Naturellement, elle l'aimait. Sinon comment pourrait-elle le trouver bon et généreux et gentil ? Quelle stupidité !

Remo relut la lettre et se sentit très bien. Puis il la déchira, parce que les précautions étaient les précautions, et y mit le feu avec une allumette.

Elle terminait manifestement sa mission et Remo, il le comprenait douloureusement, ne pourrait que la gêner. Alors le plus simple était d'aller à Dayton, de prendre un billet pour Chicago, et puis de trouver là-bas quelqu'un qui vous ressemblerait vaguement et qui aurait un passeport. Alors le bon, généreux et gentil Remo Williams ferait son affaire au pauvre bougre, quitterait le pays et prendrait le chemin d'Israël, et de ce village du Neguev.

Il irait là-bas, il retrouverait ses parents et il attendrait. Il dirait à ses parents de mentionner quelque phrase du billet. Et elle rentrerait en courant. Mais CURE le retrouverait. Eh bien, il imaginerait quelque chose. Toutes ces pensées et contre-pensées avaient été assommantes, d'ailleurs. Merde, il pourrait simplement la retrouver tout de suite et ils partiraient ensemble.

Remo regarda se consumer le dernier bout de papier et, quittant le cottage, se cogna à la porte. Au diable tout ça. Il arrivait à tout le monde de se cogner dans une porte.

Il était fatigué, maintenant, affreusement fatigué. Le soleil l'écrasait, la marche l'épuisait. Il trébucha dans le gravier. Il avait été trop longtemps soumis à une pression trop dure et maintenant la mécanique s'enrayait. Il transpirait à présent, pour de bon. De la vraie sueur, causée par la chaleur. Il trébucha encore.

Il leva les yeux et vit le bureau de Brewster. Il pourrait s'y reposer un moment avant de partir. Stéphanie était à la porte mais il n'avait pas envie de causer. Il essaya de lui donner une petite tape affectueuse sur la tête. Mais, inexplicablement, sa main la manqua et il tomba de tout son long sur la peau d'ours polaire. Il se traîna jusqu'au canapé, s'y hissa. Dans la fraîcheur de la climatisation, il se sentit sombrer. Plus rien.

Il y eut alors le sommeil. Un départ profond, inconscient. Et puis les rêves.

Chiun, son vieil instructeur coréen, lui disait :

— Ne passe pas ce point. Ne passe pas ce point. Ne passe pas ce point.

Et d'autres voix, orientales. Et Chiun disait aux autres voix qu'il n'avait pas encore passé le point, qu'il fallait s'écarter. Chiun portait une longue robe noire et un bandeau noir et il faisait signe à Remo d'aller dans sa chambre spéciale et d'y rester. Il devrait y rester jusqu'à ce que tout aille bien. Chiun resterait avec lui. Remo avait simplement travaillé trop dur trop longtemps. Remo devait aller dans la chambre et Chiun viendrait s'asseoir auprès de lui et lui parlerait.

Et comme il ne faisait rien d'important pour le moment sinon mourir, Remo décida d'aller dans la chambre où Chiun attendait. Il pourrait mourir une autre fois. C'était Chiun qui parlait. Drôle, mais il avait cru que c'était lui qui disait ça. Non, c'était Chiun qui disait que

Remo pourrait mourir plus tard s'il le voulait. Il pourrait mourir quand il voudrait. Promis ? Oui. Chiun promettait.

Remo y alla donc. Il faisait très froid dans la chambre et Chiun avait l'air très méchant et sévère. Il n'était pas là pour punir Remo mais pour le sauver. Mais vous avez promis que je mourrais ?

Tu ne peux pas mourir.

Je veux mourir.

Tu n'en as pas le droit. Il y a des choses que tu dois faire parce que ta vie est précieuse.

Laissez-moi tranquille. Je veux mourir. Vous avez promis.

Mais tu es dans la chambre maintenant, Remo, et là tu n'as pas le droit de mourir.

Vous êtes un menteur.

Oui, je t'ai menti. Je te fais mal.

Oui, vous me faites mal.

Je te ferai encore plus mal. Car je suis dans cette chambre avec toi et je vais te faire encore plus mal. Tu éprouveras une grande douleur.

Je ne veux pas avoir mal.

Écoute. Tu meurs. Mais je ne te laisserai pas mourir, Remo. J'ai préparé cette pièce pour que tu ne meures pas. C'est pourquoi, ensemble, nous avons préparé cette pièce. Ta chambre, Remo. Elle retient ta jeunesse. Sans le miracle du repos, tu as vécu toute une vie en trois mois. Tu es un vieillard, Remo. Tout ce que tu as pris par ta volonté et tes efforts a été repris parce que tu t'en es servi trop longtemps. Mais attends. Nous allons faire un truc. Viens avec moi et fais le truc. Tu vois le feu. Il est chaud. Brûlant. Nous allons courir à travers le feu. Le truc, c'est le feu. Viens. Oui, ça fait mal, mais viens. Je viens avec toi. Maintenant. Dans le feu.

Et il était rôti tout vif, dans une douleur flamboyante, incroyable, qui lui brûlait la peau. Les flammes brûlaient ses pieds et léchaient ses jambes, et puis elles enveloppèrent tout son corps en rugissant.

Remo Williams était debout et hurlait dans le bureau climatisé, et à côté de lui la petite Stéphanie Brewster était terrifiée. Il y avait un léger parfum de jasmin dans la pièce et le froid faisait grelotter Remo. Était-ce son imagination, les vestiges du rêve, ou bien sentait-il une odeur de chair grillée ?

Remo se frotta le front et quelque chose s'émietta dans ses yeux. C'était les poils calcinés de ses sourcils, de la cendre blanche qui se pulvérisa entre ses doigts.

Stéphanie oublia sa terreur et battit des mains.

— Ah, faites-le encore une fois. Recommencez. Merveilleux !

— Quoi ? demanda Remo.

— Je ne savais pas que vous étiez magicien.

— Magicien ?

— Vous vous êtes simplement couché et vous avez fermé les yeux et puis vous vous êtes illuminé, comme une ampoule électrique. Oh, c'était stellaire. Stellaire. Très insolite. C'est un pléonasme. Une chose n'est pas très insolite. Elle est insolite.

— Je suis resté là combien de temps ?

— Ma foi, je n'ai pas mon chronomètre. Mais je dirais dans les deux à trois minutes. Vous aviez l'air très fatigué quand vous êtes entré, et puis vous êtes tombé et vous aviez les mains glacées, j'ai cru que vous aviez un infarctus. Mais je ne savais pas que vous faisiez de la magie.

— Ouais, mon chou. C'est le business. Écoute. Je suis en retard pour un rendez-vous. Dis à ton papa que je pars en vacances et que je ne reviendrai peut-être pas parce que le forum est trop pénible pour moi. D'accord ?

— Je vais le noter, dit Stéphanie.

Avec sa main maladroite de six ans, elle promena un crayon sur plusieurs pages de papier à lettres, d'une écriture rappelant un dessin de corde à sauter.

— J'ai paraphrasé, expliqua-t-elle en regardant la première page qui ne contenait que la moitié d'un mot. Des sentiments d'inadéquation motivent la démission de Remo Pelham.

— Tu as mis le doigt dessus, mon lapin.

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— Vous n'allez pas m'embrasser pour me dire au revoir ?

Et Remo Williams embrassa Stéphanie Brewster pour lui dire au revoir et elle fronça le nez, en expliquant qu'il avait la figure brûlante.

— C'est le business, mon chou, répondit Remo, le cœur léger.

Sur quoi il s'en alla, ses vêtements très secs craquant sur lui, vers son rendez-vous à Dayton. Attendre en Israël qu'un agent rentre à la maison ? Remo rit tout bas. Jamais il n'aurait été capable de quitter Chicago. Enfin... La sénilité c'était la sénilité.

Tout son corps lui faisait mal, comme s'il avait un mauvais coup de soleil, mais c'était une bonne douleur. Il respirait bien, il se déplaçait bien, il était détendu et vivant. Il n'avait que de bons vœux pour Deborah et supposait qu'elle irait bien parce que, après tout, elle avait beaucoup de chance. Avec le Deutéronome, elle aurait pu être morte. C'était le business.

Malgré tout, il avait un petit peu envie de relire ce billet, rien qu'une fois. Mais il avait disparu en fumée et c'était aussi bien. Il se détendrait, perdrait la tête à Dayton, forniquerait un peu, et recommencerait peut-être sans se presser dans une semaine ou deux. Ils lui enverraient peut-être Chiun pour un des programmes

d'entraînement. Il en aurait sans doute besoin.

Une ambulance roulait vers lui du fond de la place. Ça ne pouvait pas être Ratchett. Sa maison était de l'autre côté.

Mais il y avait un cadavre.

L'ambulance ralentit et un agent en tenue assis à l'avant cria :

— Vous devez être Pelham.

— Oui, dit Remo.

— Vous êtes l'officier de sécurité. Vous voulez me rejoindre à la morgue ?

— Ma foi, je suis assez occupé, répondit Remo et voyant l'étonnement choqué du jeune policier il se sentit un peu idiot. Je suis en train de régler diverses choses ici. Je vous retrouverai plus tard. J'ai eu une dure journée.

— Elle aussi, dit le policier en désignant de la tête l'arrière de l'ambulance. Encore une o.d. Votre seconde en un mois. Je croyais que vos gens d'ici étaient des cerveaux, pas des toxicos. Écoutez. Faut que vous alliez à la morgue parce qu'ils vérifient des trucs avec le FBI. Hé, qu'est-ce qui est arrivé à votre figure ?

— Je me suis trop approché d'un poêle.

— Ah ? Une seconde, dit l'agent et il se tourna vers le conducteur : attendez une minute.

Le policier sauta à terre et s'approcha de Remo, pour lui dire sur un ton confidentiel que le conducteur ne pouvait entendre :

— Écoutez, ils peuvent toujours parler, mais le FBI fait tout pour se faire mousser. Vous voyez ce que je veux dire.

Remo hocha la tête.

— Ils nous ont dit que si quelqu'un vous voyait, fallait vous dire de les rejoindre à la morgue. Je sais ce qu'ils font. Ils veulent vous écarter des photographes là-bas au treizième trou. C'est là qu'on a trouvé le corps. Qu'ils aillent se faire voir. Vous êtes l'officier de sécurité. Si vous vous grouillez, vous pourrez encore voir un reporter. Voyez ce que je veux dire. Quoi, ils rappliquent ici pour procéder à une arrestation, ou je ne sais quoi que nous pourrions faire aussi bien, et puis ils font semblant d'être tout plein gentils comme s'ils ne voulaient pas en retirer l'honneur. Voyez ce que je veux dire ?

Remo voyait.

— Alors de quoi on a l'air, nous, hein ? Et vous. Vous êtes l'officier de sécurité. À nous deux, on se fait pas ce que gagnent ces salauds. Pas vrai ? Tout ce que nous avons, c'est notre respect. Pas vrai ?

Remo hocha la tête.

— J'aimerais voir le corps.

— C'est une psychiatre. Vous vous rendez compte ? Une psy-psy qui se colle une o.d. de cheval ? Quelle bande de dingues. Hé, faites

gaffe avec ces poêles, hein ? Vous avez une sale mine.

— Le corps.

— Bien sûr. Mais elle est enveloppée.

— Rien qu'un coup d'œil ?

— Sûr. Hé, démarrez pas encore !

Le conducteur secoua la tête.

— Où vous croyez que je galope, mon vieux ?

Quand ils furent derrière l'ambulance, l'agent confia que toute la race du conducteur était flemmarde. Puis il ouvrit les portes et dit, avec le cynisme affecté des jeunes policiers :

— Et voilà.

Remo vit le drap recouvrant l'être sur le brancard pliant. Il savait que c'était Deborah. Il tendit le bras à l'intérieur et avec soin, avec grand soin il rabattit le drap, en contrôlant tous ses nerfs de crainte que ses mains le trahissent. Il sentait frémir en lui l'énergie et il la canalisa vers la précision dont il avait besoin, et il sentit autre chose monter en lui, quelque chose d'enseigné qui dépassait cependant tout enseignement.

Il vit le visage immobile et les yeux fermés et les taches de rousseur qui avaient illuminé sa nuit de solitude et les lèvres maintenant inertes et les bras qui ne bougeraient plus jamais. Il se pencha et lui prit une main. À la lumière du plafonnier il vit sur son bras quelque chose qui apparaissait, soit par l'action des produits chimiques du corps, soit par la mort qui faisait son œuvre. Le léger rectangle bleu qui semblait tracé par un crayon couleur de coquille d'œuf. Il y avait eu jadis de petits chiffres bien nets que la race maîtresse utilisait pour cataloguer les êtres humains qu'elle jugeait sub-humains, tous les enfants précieux qui, pour un bref instant, illumineraient une vie et, l'ayant illuminée, pourraient mettre en mouvement ce qui réglerait un vieux, vieux compte.

Il serra la main. Elle était dure, résistante. Tendrement, il ouvrit les doigts et retira l'objet qu'elle tenait serré. Il le regarda puis le glissa dans sa poche de poitrine. Deborah était censée conduire nos agents au tueur. Maintenant, dans la mort, elle conduirait Remo à la race maîtresse de ceux qui se prenaient pour des surhommes.

Alors il leur montrerait ce qu'était un surhomme. Un homme qui ne savait trop d'où il venait parce qu'il avait été abandonné dans un orphelinat catholique, et qui, autant qu'il sache, contenait les graines de toutes les races. Il pourrait même être un Allemand pur-sang. Dans ce cas, pensa Remo, s'ils avaient le monopole de la cruauté, que cela ressorte en lui à présent. Les antiques versets de Chiun lui revinrent à l'esprit : « J'ai été créé Çiva, l'implacable : la mort, la destructrice des mondes. » Ils en viendraient à connaître l'implacable.

Enfin Remo recouvrit pour la dernière fois les étoiles et il aurait

juré qu'il fermait avec une grande douceur les portes de l'ambulance. Il avait été très précis, il avait tout fait très lentement pour paraître nonchalant.

Mais le fracas et le craquement de la porte, la croix rouge emboutie et l'ambulance se balançant sur ses roues, firent bondir le conducteur de son siège pour se précipiter vers l'arrière. L'agent cria et Remo haussa les épaules.

— Ces foutus cinglés qu'ils ont ici ! glapit le policier au conducteur qui regardait Remo avec fureur. Tous des dingues. Même le flic. Pourquoi vous avez fait ça, hein ?

Mais il ne fit pas un geste vers Remo. Et Remo s'excusa encore, et s'éloigna tranquillement. Il espérait qu'il arriverait avant le FBI. Il n'avait rien contre le FBI.

CHAPITRE XXIII

L'ex-Hans Frichtmann était assis devant son échiquier et considérait une fin de partie dont l'issue était prévue. Les échecs étaient un baume pour l'esprit, l'esprit qui savait les apprécier.

Il avait enfilé une veste d'intérieur et des pantoufles, comme il convenait à un homme qui avait passé une dure journée au travail. Qui aurait pu deviner que la petite juive travaillait pour cette bande de vengeurs qui ne savaient pas que la Seconde Guerre mondiale était finie ? Ils étaient fous. Et maintenant elle était morte, un autre viendrait pour lui. Mais il serait parti. Les photos permettraient aux Russes de contrôler les savants du forum, et cela avait été sa mission. Il avait fait son travail. Naturellement, ce ne serait pas apprécié à sa juste valeur, mais l'appréciation c'était bon pour la jeunesse.

Il examina de nouveau l'échiquier. Plus qu'un roi contre son roi, sa reine, ses deux cavaliers, une tour et un fou noirs. Mais avant que la drogue fasse de l'effet, la juive avait dit que même si la situation paraissait désespérée, il y avait un moyen. Il n'y en avait aucun, bien sûr.

Il allait disposer les pièces pour une nouvelle partie quand la porte de son bureau s'ouvrit. Elle pivota sur des gonds silencieux, et puis le bouton claqua contre le mur.

— Bonsoir, Stohrs, dit Remo au professeur d'échecs de Brewster Forum. Je viens pour notre partie.

— Eh bien... pas maintenant, dit Stohrs.

— Mais si. Maintenant c'est parfait.

Remo entra et referma la porte.

— Que voulez-vous ? demanda le professeur d'échecs. Il est affreusement tard, c'est ridicule. Vous avez une mine épouvantable.

— Je veux jouer aux échecs.

— Allons, marmonna Stohrs en soupirant, puisque vous insistez. Donnez-moi votre veste.

Remo l'ôta lui-même et à ce moment les fibres fragiles se séparèrent et la manche se déchira. Il remarqua que ses bras étaient rouges et enflés.

Au centre de la pièce l'échiquier était monté sur un pied de métal posé sur le plancher nu. Deux fauteuils de chêne massif étaient fixés à la table.

— Asseyez-vous, Mr Pelham. Je vais disposer le jeu.

— Non, cette fin de partie est très bien. Je prends les blancs.

— Vous ne pouvez pas gagner rien qu'avec un roi.

Remo retira de la poche de sa chemise la reine blanche que la main de Deborah lui avait donnée dans la mort.

— J'ai une reine. Cela suffira.

Remo reposa les bras sur les accoudoirs du fauteuil. Sous son avant-bras droit il sentit le froid du métal conduisant la chaleur de sa peau dans le bois du fauteuil. Il prit le roi pour l'examiner et, en même temps, il baissa les yeux sur l'accoudoir. Il vit trois minuscules anneaux de métal encastrés dans le bois, avec de petits trous, du diamètre d'une aiguille. C'était donc ça, pensa-t-il. Une piqûre soporifique.

Stohrs s'était assis en face de Remo.

— Une conclusion intéressante, dit-il. Elle a été atteinte par l'ouverture du Sicilien. Vous avez entendu parler du Sicilien ?

— Oui, naturellement. Il a combattu du côté des nazis. Il était chargé de compter les viols de bébés commis par les soudards d'Hitler.

Remo sourit et résista à l'envie de tendre le bras et d'écraser la pomme d'Adam de Stohrs entre ses doigts. Il serait temps plus tard. Deborah était venue là. Elle s'était assise dans ce fauteuil et avait regardé Stohrs dans les yeux, en le haïssant, lui et tout ce qu'il représentait, mais elle était là parce que le devoir l'exigeait. Elle avait perdu la partie. Et puis la vie. La vie s'était éteinte. Mais Remo pouvait sauver la partie. Et il pouvait donner au moins une signification à la vie et à la mort de Deborah.

— À vous de jouer, dit Remo et Stohrs avança un pion d'une case.

— Les pions, murmura-t-il. Les petits soldats de l'échiquier. Mais ils peuvent devenir des pièces combattantes, les plus dangereuses du jeu.

— Surtout quand, comme les nazis, ils luttent contre des femmes et des enfants. Alors là, ils deviennent vraiment dévastateurs.

Stohrs rougit violemment. Il allait parler quand sa fille entra. Elle portait une courte jupe rouge et un chandail blanc sans soutien-gorge dessous. On distinguait la trace sombre des mamelons au travers.

En voyant Remo, elle passa le bout de sa langue sur sa lèvre supérieure et une lueur de folie passa dans ses yeux comme si une lampe s'était allumée à l'intérieur de son crâne et filtrait par de petits trous au milieu des pupilles.

— Anna, nous avons un invité inattendu. Prépare des rafraîchissements, je te prie.

— Bien sûr, papa, dit-elle et elle regarda de nouveau Remo. Que voulez-vous boire ?

— Ce que vous avez ; n'importe quoi. Du sang de bébé. Des croquettes d'abat-jour garnies de cyanure. Un héroïne-fizz. Ce que vous avez l'habitude de prendre.

Le saisissement donna à la fille un air hébété.

— Notre invité aime beaucoup à plaisanter, dit Stohrs. Sers-nous les verres habituels. Et dépêche-toi.

Quand sa fille fut partie, il reprit :

— Vous semblez vouloir parler des nazis, Mr Pelham.

— J'ai toujours été fasciné par l'insanité.

— Notre seule insanité est d'avoir perdu.

— Je suis heureux de constater que c'est « nous ». Vous avez perdu parce que vous avez gaspillé votre énergie en vous attaquant à des cibles inutiles. C'est une force malade. La vraie force est celle des Américains qui n'attisent pas des fous avec leur haine. C'est pourquoi nous gagnons. Les merdes comme vous, les fous haineux, perdent toujours.

— Cela, mon cher Mr Pelham, c'est parce que ce sont les gagnants qui écrivent l'histoire, dit Stohrs et Remo le vit glisser son index en avant vers un bouton encastré dans l'accoudoir de son fauteuil. Il savait que des aiguilles allaient maintenant monter dans son avant-bras, pour le droguer, l'endormir.

À combien de gens avait-il fait ça ? L'avait-il fait à un homme capable de réagir assez vite pour saisir des mouches au vol entre le pouce et l'index ? Tout se résumait à cela : Remo Williams et ses terribles talents contre cet homme maléfique, ce produit maléfique d'actes monstrueux.

La main de Stohrs se crispa sur l'accoudoir. Remo braqua toute sa perception sur son avant-bras droit. Il sentit les piqûres d'épingle sur sa peau. Tout semblait se passer au ralenti. D'abord les trois aiguilles touchèrent la peau. Elle céda sous la pression comme de la guimauve. Les aiguilles insistèrent. La peau capitula et entoura les pointes. Les aiguilles devaient maintenant continuer, pénétrer dans la chair et lâcher leur narcotique. Alors la victime réagirait en se frottant le bras.

C'était le scénario pour la victime. Mais Remo Williams occupait le fauteuil et il n'était la victime de personne. Son bras se souleva imperceptiblement, puis s'arracha et il le frotta vivement. Il se sentait un peu étourdi et il accéléra ses rythmes corporels pour absorber ce qui ne pouvait être qu'une trace de drogue. Sa tête retomba sur sa poitrine.

— Ainsi, vous comptiez me battre, hein ? dit Stohrs.

Remo l'entendit se lever et contourner la table. Il était médecin. Il regarderait ses yeux. Les paupières fermées, Remo braqua les yeux

sur un avion à réaction dans le ciel de son imagination, à des kilomètres. Il sentit le pouce exercé soulever sa paupière. La lumière soudaine aurait dû contracter la pupille. Mais l'avion dans ce ciel éblouissant de midi l'avait déjà fait et Stohrs laissa retomber la paupière avec un grognement de satisfaction.

— Il est endormi, cria-t-il. Je tiens la promesse que je t'ai faite !... Debout, dit-il à Remo.

C'était un ordre, et Remo se leva.

— Ouvrez les yeux et suivez-moi.

Avec une assurance arrogante, Stohrs tourna le dos à Remo et s'éloigna. Il écarta un long rideau de velours, révélant une porte. Il tourna le bouton et entra, s'effaçant pour laisser passer Remo.

Les yeux de Remo étaient fixés droit devant lui mais sa vision périphérique embrassa la pièce d'un seul coup d'œil. Il l'avait déjà vue. Sur les photos porno. Un lit de métal était poussé contre le mur de gauche, couvert de draps de satin blanc. Du côté droit de la pièce, il y avait un appareil photographique sur un trépied et des lampes à réflecteurs. Anna se tenait derrière le lit. Sa poitrine se soulevait rapidement, et elle regardait fixement Remo.

— Je t'ai attendu longtemps, dit-elle.

Stohrs ferma la porte à double tour.

— Déshabillez-vous, ordonna-t-il. Ôtez tout.

Automatiquement, Remo se déshabilla, regardant droit devant lui tandis qu'Anna tirait son chandail au-dessus de sa tête, ses boucles blondes passant avec difficulté. Libérés du chandail, ses seins lourds tressautèrent. Tout en regardant Remo dans les yeux, elle dégrafa sa jupe, passa les pouces dans la ceinture et la fit lentement glisser sur ses hanches, jusqu'à ce qu'elle tombe sans bruit sur le tapis. Elle ne portait pas de dessous, rien que de longs bas noirs soutenus par un porte-jarretelles noir, et des bottes de vernis noir couvrant les genoux.

Remo était nu, ses vêtements en tas à ses pieds.

— Couchez-vous sur le lit, ordonna Stohrs et Remo se jeta en travers du lit, sur le dos.

Anna vint se pencher sur lui, le bout de ses seins effleurant sa poitrine nue.

— J'ai quelque chose de spécial pour toi, murmura-t-elle.

Elle recula vers une petite table de chevet puis elle revint dans le champ de vision de Remo. Elle tenait une perruque noire à la main. Lentement, elle caressa avec les longues mèches le ventre de Remo, ses organes génitaux, ses jambes. Puis elle s'en coiffa et glissa dessous ses cheveux blonds.

Elle s'assit sur le lit à côté de lui et prit un tube de rouge à lèvres sur la table. Elle glissa le tube fermé dans sa bouche, se pencha sur Remo et laissa sa salive couler sur sa poitrine, puis elle dévissa le tube

et maquilla ses lèvres pâles de rouge sombre. De nouveau, elle tendit le bras vers la table.

Maintenant, le fouet, pensa Remo.

Les tuer maintenant ? Ce serait facile. Mais il voulait les laisser savourer leur victoire, avant de la transformer en mort.

— Tu es prêt, papa ? Je ne peux plus attendre.

Stohrs, qui venait de charger l'appareil, grogna :

— Vas-y. Mais vite. Nous avons perdu beaucoup de temps.

Le fouet, à présent. Il claqua sur le ventre de Remo et fit apparaître une longue marque rouge. Encore une fois, plus près de sa virilité. Et encore. Enfin elle jeta le fouet sur le lit et baissa la tête sur Remo. Les sombres mèches de la perruque le chatouillèrent et puis elle se jeta sur lui, le couvrit de rouge à lèvres gras, en gémissant de passion.

Remo se permit de réagir. Il voulait cette fille. Pas pour jouir d'elle. Pour la punir. Il avait appris les secrets de Chiun. Cette bête nazie démente avait le béguin pour un solide jeune policier, mais elle allait être détruite par le substitut d'un vieux Coréen de quatre-vingts ans qui croyait que les femmes n'étaient pas plus compliquées que des guitares. Les mauvaises cordes produisaient une cacophonie. Il s'agissait simplement de pincer les bonnes cordes.

Les cordes de la femme bottée aux cheveux noirs étaient la douleur, la souffrance et la torture. C'était son plaisir. Remo allait lui en donner jusqu'à l'extase, et puis encore jusqu'à ce que l'extase se change en douleur, et plus encore jusqu'à ce que la douce caresse érotique devienne l'âpre mordant d'une scie.

L'acte volontaire d'avilissement de la fille allumait des incendies.

— Il est prêt. Dis-lui de me prendre.

— Prenez-la, ordonna Stohrs.

— Je veux être violée ! cria la fille.

— violez la femme !

Remo n'en demandait pas plus et il la plaqua sur le lit si violemment qu'elle perdit sa perruque, et puis il lui tordit le corps au point que sa colonne vertébrale craqua.

Elle gémit et Stohrs continua de prendre des photos. Par quel processus en était-il arrivé là, se demanda Remo, à supporter de prendre des photos et de vivre les perversions de sa fille ? Mais Remo le savait. C'était comme toutes les autres horreurs. Cela se faisait imperceptiblement, pas à pas, les actes individuels insignifiants devenant une habitude, exigeant l'obéissance, jusqu'au dernier acte... à la somme finale... Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'issue.

— Plus fort.

La voix d'Anna s'insinua dans son esprit. Plus fort. Plus vite. Plus profondément. Il considéra ses doigts. Puis ses orteils. Pendant que son

corps s'efforçait de pomper le sang, son esprit niait ce sang et pensait à d'autres parties du corps, d'autres fonctions. C'était le secret de Chiun.

— Encore ! glapit-elle. Encore !

Il la fouilla, pressa des genoux, la souleva et la laissa retomber. Elle poussa un cri d'extase.

Remo força l'allure. Plus vite.

Elle gémit. Toujours de l'extase.

Plus violemment. Plus vite. Concentre-toi sur les rotules.

Elle gémissait maintenant sans interruption. Mais l'extase céda le pas à la douleur.

Remo s'acharna. Encore plus fort, encore plus vite. Son esprit tâta l'épaisse peau calleuse au bout de ses doigts.

Les gémissements d'Anna devinrent plus intenses, plus aigus. Elle avait mal, à présent. Elle souffrait. Bientôt elle allait crier *stop* et Remo, drogué, devrait obéir.

Il se laissa lourdement tomber sur elle et abattit son épaule musclée contre sa bouche, brisant les dents de devant. Violemment. Pour l'empêcher de lancer l'ordre d'arrêter.

Son épaule étouffait les cris.

Et il continua. Plus fort. Plus fort. Les orteils, à présent. Il les sentit presser le plancher pour y prendre appui. Elle se servait de ses mains, maintenant, elle essayait de le repousser. Il pesa plus lourdement.

Stohrs ne prenait plus de photos. Il n'était plus qu'un spectateur. Les nazis avaient tué au moyen du viol multiple. Stohrs regardait sa fille subir le même sort, une mort administrée par une bande d'un seul homme.

Et puis il lança l'ordre.

— Stop !

Remo s'immobilisa. La garce était à demi inconsciente, saignant de la bouche et du vagin.

— Ça va, ma chérie ? demanda le père.

Elle se redressa lentement, de la haine dans les yeux.

— Tuons ce salaud, papa. Douloureusement.

— Certainement. Mais d'abord, Mr Pelham et moi devons finir notre partie. Développe la pellicule. Je t'appellerai.

Remo reçut l'ordre de se rhabiller et puis Stohrs le ramena dans la pièce voisine. Il commanda à Remo de s'asseoir et lui-même s'installa en face de lui à la table. Il posa des questions.

— Qui êtes-vous ?

— Remo Pelham.

— Qui vous a parlé de moi ?

— Deborah Hirshbloom.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Que vous étiez nazi.

— Pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour l'argent. Je pourrais vous soutirer de l'argent.

— Très bien. Nous allons jouer un peu. Vous allez vous réveiller et me montrer comment vous pouvez gagner, et puis vous vous rendormirez. Répétez après moi. Je me réveillerai pour disputer la partie et puis je me rendormirai.

— Je me réveillerai pour disputer la partie et puis je me rendormirai.

— Vous vous rendormirez quand je claquerai des doigts. Réveillez-vous quand je claquerai des doigts.

Et Stohrs claqua ses doigts.

— Une partie rapide, dit-il en souriant.

— Une partie rapide, répéta Remo.

— Vous pensez toujours que vous pouvez gagner ? demanda Stohrs, confiant dans son talent, assuré de sa victoire.

— Oui, dit Remo et il prit la reine sur l'échiquier, la reine de Deborah. Observez la reine.

— J'observe.

— C'est à moi de jouer.

Remo souleva la reine et plaça la base de feutre vert au creux de sa paume. Ses doigts se replièrent pour la tenir fermement dans sa main. Puis ses yeux bruns qui semblaient ne pas avoir de pupilles plongèrent dans ceux de Stohrs et il annonça :

— Mat en un coup.

Remo retourna la reine dans la paume de sa main droite et puis, d'une torsion du poignet, l'avança vivement. Son coup, le plus formidable coup de l'histoire des échecs, planta la pointe blanche dans l'œil droit de Stohrs puis, d'une poussée, à travers l'orbite dans le cerveau et Stohrs resta assis là, un monocle de feutre vert à la place de l'œil droit avec des rubans rouges qui commençaient à pendre. Le corps de Stohrs fut agité d'un spasme et ses doigts claquèrent, claquèrent, parce que c'était le dernier message que son cerveau avait envoyé avant que Remo avance sa reine blanche vers sa nouvelle case, l'œil du fumier.

Remo le regarda, et sourit uniquement des lèvres.

— Échec et mat, dit-il, et il quitta la table.

Le reste fut facile.

CHAPITRE XXIV

Anna Stohrs était encore nue. Elle venait de placer les négatifs de Remo dans un fichier métallique contenant les autres négatifs quand il entra dans la pièce.

Elle leva la tête et ses yeux s'arrondirent d'horreur en le voyant là.

— Il a perdu, dit Remo.

Elle essaya de lui donner un coup de pied mais Remo, en riant, lui tordit le bras gauche dans le dos.

— Juste avant que je le tue, votre père m'a confié que la seule chose qu'il aimait vraiment, c'était vous voir en pleine action, lui chuchota-t-il à l'oreille. Mais il n'a jamais voulu l'avouer, de peur que vous cessiez.

Puis il la tua et laissa son cadavre vautré sur le séchoir à photos géant. La sueur de son corps nu grésilla quand il la jeta sur le tambour d'acier inoxydable. Après quoi Remo brûla les négatifs et mit le feu à la maison.

Avant de sortir il prit un biscuit dans le placard et partit quelques minutes avant l'arrivée de la première compagnie de pompiers.

La fraîcheur du soir le frappa et soudain il fit incroyablement froid pour le mois d'août, puis trop chaud, et puis Remo ne sentit plus rien et continua de marcher, simplement.

CHAPITRE XXV

Le rosbif de Henrici, à Dayton, était bon. Il était bon depuis les deux derniers mercredis soirs et Remo regardait par la fenêtre vers la vallée de Miami, les lumières clignotantes des faubourgs de Dayton, et plus loin encore les petits villages entourant la banlieue. Le restaurant se trouvait au sommet de l'hôtel et la cuisine y était exquise, pour Dayton. À New York, ce n'aurait été qu'un bon repas, sans plus.

Son couteau s'enfonça dans l'épaisse tranche saignante qui frémit légèrement en laissant sourdre une mare rougeâtre qui inonda la montagne de purée, rendant sa base toute rose. Le bon bœuf, avait dit quelqu'un était comme une femme chaleureuse. Il fallait l'aborder avec appétit. Qui avait dit ça ? Sûrement pas Chiun qui, tout en reconnaissant que toutes les femmes sont belles mais que tous les hommes ne sont pas capables de le voir, estimait que le bœuf saignant était un poison subtil. Les gens savouraient leur destruction parce qu'elle était lente et confortable.

Remo savourait le bœuf. Il se disait que pour ce qui était du poison, Chiun pouvait bien avoir raison. Se trouver régulièrement dans un certain endroit un certain soir, un certain endroit que quelqu'un d'autre connaissait, faisait de vous une cible parfaite pour ce quelqu'un. Le bœuf pouvait être empoisonné. Il pouvait être empoisonné sans que l'empoisonneur ait jamais vu Remo. CURE s'y entendait pour ça. Aussi bien, d'ailleurs, l'empoisonneur pouvait ne même pas savoir que c'était du poison. Briser les liens chaque fois qu'on le peut.

Mais il était vivant et chaque jour qu'il vivait signifiait probablement qu'on le laissait macérer dans son jus. La punition, ce serait d'attendre d'être tué. Mais s'il attendait, il leur prouverait aussi qu'on pouvait avoir de nouveau confiance en lui.

Au fond, qu'avait-il fait de si mal ? Répliqué ? On pouvait attribuer cela à la longue pointe d'alerte. Ce qui comptait, ce n'était pas ce qu'il disait mais ce qu'il faisait. Et ce qu'il faisait, c'était obéir aux ordres. Il était allé au cottage de Deborah et puis il s'était rendu à Dayton.

Comment il était arrivé à Dayton, il n'en savait rien. Il y avait l'allée, la fatigue, la chaleur oppressante et puis soudain il s'était retrouvé à l'aéroport de Dayton juste en dehors de Vandalia, avec un incroyable coup de soleil, de l'argent qu'il avait dû se procurer en touchant des chèques de voyage et pas de papiers d'identité. Il avait dû accomplir automatiquement les gestes nécessaires, la routine du voyage.

Il avait remarqué qu'il se sentait très faible, mais le repos lui avait fait de plus en plus de bien. Quand il reprendrait l'entraînement, il serait prêt. Mais jamais plus il ne leur permettrait de le maintenir à ce niveau. Si jamais il pouvait un jour parler de nouveau à Smith, il le lui dirait.

Deborah, naturellement, avait eu son homme. Il savait qu'elle y arriverait, mais c'était un travail salopé. Il en avait entendu parler dans un bar. Une bagarre entre le père et la fille. Mais pourquoi la femme choisirait-elle de se suicider au moyen d'un séchoir à photos ? C'était drôle, mais ça ressemblait à quelque chose qu'il aurait pu faire lui-même. Les Israéliens avaient la réputation d'être plus soigneux. Ouais, il pourrait bien le faire. Non, ce n'était pas assez rapide. Pour un châtiment, ça irait. Mais Remo, lui, n'était pas dans le châtiment, comme métier.

Un jour, si jamais ils se rencontraient, il dirait à Deborah combien elle avait été maladroite.

Il contempla la vallée, sur des kilomètres. La nuit était claire mais il n'y avait pas d'étoiles, pourtant, et pour des raisons qu'il ne pouvait imaginer il se sentait profondément perdu, comme s'il avait découvert quelque chose de nécessaire à sa vie et l'avait perdu sans savoir ce que c'était.

Ce fut alors que Remo imagina un compliment sentimental original et il en éprouva de la fierté. Il songea aux taches de rousseur de Deborah et se dit, en attendant de l'utiliser publiquement à son avantage un jour : « Une fille sans taches de rousseur est comme une nuit sans étoiles. »

Remo chercha autour de lui dans le restaurant une femme avec des taches de rousseur. Il devait essayer sa phrase originale. Il ne vit qu'un homme en costume de ville, une serviette à la main. La raison pour laquelle il vit cet homme, c'était simplement qu'il se tenait debout à trois centimètres de lui.

— Vous vous amusez ? Vous avez des pensées agréables ? demanda l'homme.

La voix était amère. Remo leva les yeux. Elle appartenait à une figure amère, détestable.

— Bonsoir. Asseyez-vous. Je me demandais pourquoi vous me faisiez attendre si longtemps.

Remo regarda Harold W. Smith s'asseoir à la table en face de lui, poser sa serviette sur ses genoux.

Smith commanda un sandwich au fromage grillé. La serveuse lui dit :

— Nous en avons avec des tomates et du bacon et...

— Rien que du fromage grillé.

— Et faites-le mauvais, ajouta Remo.

Ah, la serveuse avait des taches de rousseur. Il allait la renverser.

La fille réprima un sourire, sauf au coin de sa bouche.

— Allez, lui dit Smith, puis il se tourna vers Remo. Eh bien, vous voilà de belle humeur. Vous vous êtes amusé au cours de votre dernier voyage d'affaires ?

— Pas vraiment.

— Je ne savais pas que vous aimiez le travail indépendant.

— Quoi ? fit Remo, l'air perplexe.

— Vous avez oublié de petits détails ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Smith se pencha sur la table et regarda fixement le front de Remo, dont la peau pelée était encore tendue et luisante, et les sourcils qui commençaient à peine à repousser.

— Ma foi, les rapports disaient que c'était là, alors je suppose que je dois y croire. Et puis j'ai l'explication de Chiun.

— Croire quoi ?

Smith sourit et Remo comprit qu'il ne devait pas poser la question.

— Quand avez-vous retrouvé la mémoire ? Je veux dire complètement ?

— Écoutez, dit Remo. Vous me dites comment j'ai pris ce coup de soleil, parce que je vous jure que je n'en sais rien, et je vous dirai quand j'ai retrouvé la mémoire.

— Vous allez me dire quand vous avez retrouvé la mémoire.

— À l'aéroport de Dayton.

— C'est à peu près ça.

Smith regarda autour de lui et dit, au cas où quelqu'un écouterait :

— Vous avez oublié votre portefeuille dans ma chambre ce matin.

Il tendit à Remo un portefeuille usé contenant, Remo le savait, des papiers disant qui il allait être et où il irait et ce qu'il devrait chercher, et où il reverrait Smith.

— Et le coup de soleil ?

— Demandez un jour à Chiun. Je n'arrive pas à le comprendre, encore moins à l'expliquer.

Smith examina la salle élégante, et ajouta :

— Vous savez, si les tables n'y étaient pas si rapprochées, j'aimerais vous voir manger la prochaine fois dans un self.

— M'étonne pas de vous, grommela Remo en glissant son portefeuille et sa nouvelle personnalité dans la poche du costume neuf payé en espèces.

La serveuse revenait, et posait le sandwich au fromage grillé devant Smith.

— Vous savez, lui dit Remo quand elle se pencha, une fille sans taches de rousseur est comme une nuit sans étoiles.

— Je sais, répliqua-t-elle. Mon petit ami me le dit tout le temps.

Et Smith prit un plaisir évident à contempler la déconfiture tout aussi évidente de Remo.

— Je jure, lui dit Remo, qu'il n'existe pas une phrase originale au monde. Quoi qu'on invente, quelqu'un d'autre y a pensé avant. J'avais inventé ça. C'était à moi.

— Ridicule, dit Smith avec la satisfaction béate d'un homme qui voit son semblable descendre des nuages au niveau habituel de mécontentement. Un de nos amis communs s'en servait tout le temps. Avec les petites filles, les vieilles dames, toutes celles qu'il pouvait embobiner. Quand il n'était pas trop bourré pour parler.

Et Remo, qui savait de qui Smith parlait, lâcha sa fourchette dans sa purée et répliqua sur un ton de père outragé :

— Je me rappelle chaque mot que ce gars m'a dit. Et jamais je ne l'ai entendu dire ça.

— Je ne demande qu'à vous croire, dit Smith en mordant dans l'onctuosité jaune de son sandwich.

— Croyez-moi ou non, je m'en fous. Je sais au moins que j'ai de la poésie dans le cœur. Vous savez. Le cœur, la sensibilité, les gens, les êtres humains.

Remo n'avait plus faim ; il contemplait la vallée de Miami, les lumières mouvantes des voitures, les points lumineux des lointains foyers.

— D'accord. Je crois vraiment que vous avez imaginé cette phrase. C'est possible. Maintenant finissez votre dîner. Nous le payons.

Remo continua de regarder la nuit, attendant une nouvelle inspiration pour pouvoir apporter la preuve de ce qu'il affirmait. Mais aucune ne vint.

